

STUDIA ROMANICA
Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth
nominatae

Redigit T. GORILOVICS

SERIES LITTERARIA
FASC. V.

ANNA SZABÓ
L'ACCUEIL CRITIQUE DE PAUL VALÉRY
EN HONGRIE

KOSSUTH LAJOS TUDOMÁNYEGYETEM, DEBRECEN
1978

STUDIA ROMANICA
Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth
nominatae

Redigit T. GORILOVICS

SERIES LITTERARIA
FASC. V.

ANNA SZABÓ
L'ACCUEIL CRITIQUE DE PAUL VALÉRY
EN HONGRIE

KOSSUTH LAJOS TUDOMÁNYEGYETEM, DEBRECEN

1978

Introduction¹

Dans le présent travail, nous nous proposons d'examiner la réception de Paul Valéry en Hongrie, ses relations hongroises et, s'il y a lieu, l'influence qu'il a pu exercer sur notre littérature.

Ce qui justifie le choix de ce thème, c'est, d'une part, l'importance de l'écrivain dans la littérature française du XX^e siècle et sa renommée européenne, d'autre part, le rôle même qu'ont joué les influences françaises dans notre histoire littéraire. Dans une étude publiée en 1946, István Sótér constate que, depuis la fin du siècle dernier jusqu'à nos jours, "le roman et la poésie montrent en Hongrie l'influence continue de la littérature française"². L'auteur fait cependant remarquer que, dans la revue *Nyugat*, "la poésie française moderne est moins appréciée que la prose": à titre d'exemple, il cite le cas de Valéry dont l'oeuvre n'a suscité, pendant assez longtemps, qu'un seul écho critique, "l'étude brillante d'Albert Gyergyai"³.

En ce qui concerne les problèmes méthodologiques que pose l'étude de la réception et des influences, nous avons adopté les principes exposés par Paul Van Tieghem.⁴ Dans le cas particulier qui nous préoccupe ici, il faudra tenir compte d'un fait capital dont les conséquences méthodologiques sont évidentes: si Valéry devient généralement connu dans les milieux littéraires de la Hongrie des années 30, son influence *poétique* proprement dite n'est manifeste que dans l'oeuvre d'un seul poète, György Somlyó, ce qui restreint considérablement notre domaine de recherche.

La renommée ou, en d'autres termes, le mythe de Valéry y tiendra la première place, l'écho critique l'emportant de loin sur l'écho poétique. Dans ces conditions, notre tâche la plus importante était de dépouiller la presse lit-

¹ La nature du présent travail a rendu nécessaire l'établissement en appendice d'une liste des principaux auteurs hongrois cités, avec informations très succinctes sur leurs activités et leur oeuvre.

² I. Sótér: *Magyar—Francia kapcsolatok* [= Relations franco-hongroises], Budapest, 1946, p. 184.

³ *Op. cit.*, p. 190.

⁴ *La littérature comparée*, Paris, Armand Colin, 1931.

ténaire hongroise de l'entre-deux-guerres, ainsi que les quotidiens de la même période, pour en dégager l'image ou, plutôt, les différentes images que l'opinion littéraire se faisait de la personnalité du poète, comme de son art poétique. Sous ce rapport, signalons tout de suite qu'une attention toute particulière a été accordée aux spécialistes hongrois de la littérature française, prédestinés par leurs activités professionnelles à "juger en expert".

Le nom de Valéry apparaît pour la première fois dans la revue *Nyugat*, en 1924; les premières traductions ne paraissent qu'en 1930. Si, dans les diverses interprétations, on découvre des éléments "mythiques", ceux-ci ne doivent pas être attribués aux différences fondamentales de l'évolution littéraire en France et en Hongrie, ces éléments étant parvenus chez nous directement de la critique littéraire française. Il n'y a pas, à vrai dire, d'écart considérable entre les jugements, la moyenne des critiques partageant à peu près les mêmes points de vue. Il va de soi que le jugement de valeur qu'on porte sur un écrivain dans son pays, jouera toujours un rôle important dans la réception de son oeuvre à l'étranger, mais il semble qu'il peut devenir un facteur même déterminant quand la réception ne répond pas à des besoins intérieurs profonds. Il n'est peut-être pas sans intérêt de noter ici que l'absence de tels besoins intérieurs favorise parfois la naissance de jugements plus objectifs. C'est ce qui s'est produit précisément en Hongrie où, pour ne citer qu'un seul exemple, Albert Gyergyai a reconnu, dès 1930, les traits essentiels du mythe valéryen.⁵

Dans la poésie hongroise, comme nous l'avons déjà dit, l'influence de Valéry n'a pas été considérable: les poètes de *Nyugat* n'avaient pas besoin d'une telle inspiration. Leur admiration allait surtout à Baudelaire et à certains poètes "symbolistes" comme par exemple Verlaine, tandis que la poésie de Mallarmé (et aussi de Rimbaud) semble avoir échappé à leur curiosité esthétique, par ailleurs si vive. L'ensemble des traductions et des écrits relatifs à Valéry n'en présente pas moins, dans cette revue même, une certaine richesse, ce qui n'a pas peu contribué à répandre son nom et sa gloire dans les milieux littéraires. En effet, c'est *Nyugat* qui a "lancé" chez nous l'auteur de *Monsieur Teste*, bien avant son unique séjour, en 1936, à Budapest. Aussi avons-nous cru nécessaire, dans la présentation de l'accueil de Valéry en Hongrie, de consacrer un chapitre à part aux écrits publiés dans *Nyugat*, lesquels, d'ailleurs, constituent la majeure partie de notre documentation. Les études publiées dans d'autres revues ou ailleurs sont présentées séparément.

Au sujet du bref séjour de Valéry à Budapest, nous avons passé en revue tout ce qu'on avait publié à ce propos d'articles, de reportages et de commentaires, surtout dans la presse quotidienne. Dans le même chapitre, nous présentons les pages de *Cahiers* écrites à Budapest. Ensuite, nous passons aux é-

⁵ Cf. A. Gyergyai: *Bevezetés* [= Introduction à la traduction hongroise de Variété], Budapest, 1930, p. III.

crits de Valéry relatifs à notre culture, à l'étude de ses relations hongroises. Pour finir, dans les deux derniers chapitres, nous abordons d'abord des problèmes d'influence, ensuite les traductions hongroises de ses oeuvres.

En appendice de notre travail, nous avons tenté d'établir une bibliographie des études et des articles consacrés à Valéry en Hongrie. Cette bibliographie, malgré nos efforts, n'est certainement pas complète, mais elle constitue néanmoins la première tentative de ce genre.

I. Valéry dans la revue *Nyugat*

Nyugat [=Occident] — revue littéraire et critique, fondée en 1908 et disparue en pleine seconde guerre mondiale, en 1941. Les collaborateurs, recrutés parmi les meilleurs écrivains de l'époque, se proposent d'ouvrir à la Hongrie de nouveaux horizons intellectuels et littéraires. Les rédacteurs, d'abord Ignotus et Ernő Osvát, puis, à partir de 1927, successivement Mihály Babits et Zsigmond Móricz, désireux de faire connaître au public hongrois les littératures occidentales, mettent en même temps tout en oeuvre pour rassembler autour de leur revue tous les nouveaux talents, sous l'égide de la modernité et de l'autonomie absolue de l'art. Le mouvement qui est ainsi créé se trouve tout naturellement opposé à toutes les tendances conservatrices. La revue subit de violentes attaques de la part de l'Académie et de la presse gouvernementale à cause de son esprit "antinational" et de son "anarchisme" esthétique. L'influence de la poésie française, celle notamment de Baudelaire et des symbolistes, est visible chez certains poètes du mouvement comme Ady, Babits, Kosztolányi, Árpád Tóth, sans que ceux-ci deviennent pour autant de simples imitateurs de leurs modèles. Rappelons ici que, depuis des siècles, la Hongrie intellectuelle et littéraire manifeste un intérêt tout particulier pour la culture française, qui a laissé parfois des traces profondes dans notre littérature et dans d'autres branches de l'art. Avant la première guerre mondiale, la majeure partie des études et des articles relatifs à la littérature française présente ou bien les grands auteurs du siècle passé, tels que Balzac, Zola, Baudelaire, Verlaine ou Maupassant, ou bien des célébrités considérées de leur vivant déjà comme "classiques", tels Anatole France ou Henry Bataille. Plus tard et, tout particulièrement, à partir de 1925, la littérature française vivante trouvera une place plus marquante dans la revue.

L'éclatant renouveau de la littérature hongroise avant la première guerre

mondiale est inséparable de la création de cette revue, dont l'importance historique est analogue à celle de la NRF.¹

Le nom de Valéry fait sa première apparition dans la revue *Nyugat* en octobre 1924, dans un compte rendu de Béla Pogány sur *Rabevel*, roman de Lucien Fabre. Il ne s'agit encore que d'une brève allusion, mais qui mérite néanmoins notre attention : c'est que le critique hongrois, pour rehausser le mérite du jeune écrivain, invoque l'autorité de Valéry en ces termes :

“Ce qui a rendu célèbre le premier recueil de poèmes de Lucien Fabre, la *Connaissance de la Déesse*², c'est la préface d'une trentaine de pages qu'avait rédigée Paul Valéry en guise d'introduction. Dans ses poèmes, écrits avec une impeccable maîtrise, on voit éclater dans chaque vers l'influence de Valéry.”³

L'“impeccable maîtrise” s'applique ici à la poésie de Fabre, mais le terme reviendra plus tard dans bien des écrits sur Valéry et deviendra un élément constant de l'image qu'on va se faire de lui en Hongrie. On sait que Valéry a écrit plus d'une préface sur commande, mais, cette fois-ci, il s'agit d'autre chose : il a cru découvrir en Fabre, de vingt ans moins âgé que lui, son propre idéal de poète. En effet, Fabre, tout en poursuivant son oeuvre littéraire, n'a jamais cessé d'exercer le métier d'ingénieur et selon Valéry, si féru de linguistique et de sciences naturelles, l'activité intellectuelle d'un savant ou d'un ingénieur et celle d'un artiste sont presque du même ordre.⁴

En septembre 1925, pour des raisons que nous n'avons pas à étudier ici, *Nyugat* publie un important éditorial dans lequel les rédacteurs lancent un nouveau programme, essentiellement centré sur l'idée d'une plus grande ouverture envers les littératures occidentales contemporaines. On y lit notamment :

“Nous voulons un contact à la fois étroit et vivant avec la culture occidentale. Nous ferons la présentation en direct des littératures étrangères, en nous efforçant de publier les oeuvres des meilleurs auteurs au moment même où elles paraissent dans l'original. Des informations et des comptes rendus seront régulièrement consacrés aux phénomènes marquants de la vie culturelle à l'étranger . . .”

Dès la fin de la même année, et pour quelque temps tout au moins, on peut réellement observer un changement d'orientation en faveur de la littérature contemporaine et aux dépens des écrits consacrés aux classiques. On traduit dès lors plus souvent des auteurs vivants et l'actualité tient plus de place dans la rubrique des informations, intitulée le Spectateur.

¹ Sur les influences françaises, voir : S. Eckhardt : *A francia szellem* [= Le génie français], Budapest, Éd. Magyar Szemle Társaság, 1938 ; I. Sótér : *Aspects et parallélismes de la littérature hongroise*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966 ; A. Karatson : *Le Symbolisme en Hongrie*, PUF, 1969 ; Z. Harsányi : *A „franciás” Nyugat* [= Le *Nyugat* „francisant”], Debrecen, 1942.

² Cf. *Avant-propos à la Connaissance de la Déesse*, Pl., t. I, pp. 1269—1280.

³ *Nyugat*, 1924/10, p. 756.

⁴ Cf. *Discours sur l'esthétique*, Pl., t. I, pp. 1294—1314.

En décembre 1925, trois semaines après l'élection de Valéry à l'Académie Française, Albert Gyergyai commente déjà l'événement: dans un essai aussi bref que pénétrant, il brosse le portrait du poète et présente, avec un rare bonheur, les traits essentiels de son art. Par la suite, il fera beaucoup pour faire connaître le poète de *Charmes* au public hongrois. Cet essai est une première tentative d'expliquer l'oeuvre dans son ensemble, dans la mesure évidemment où celle-ci a pu être connue à l'époque. Tout ce qu'on va écrire plus tard sur Valéry et son art, ne fera tout au plus que nuancer les principaux traits du portrait qui se dégage de cet essai, dont l'influence semble avoir été en un sens déterminante pour l'appréciation critique de Valéry en Hongrie, d'autant plus qu'Albert Gyergyai avait été considéré, dès les années 20, comme l'un des meilleurs connaisseurs de la littérature française moderne. C'est un fait, en tout cas, qu'il a une connaissance aussi étendue qu'approfondie de l'oeuvre et que ses jugements ne sont pas moins fondés que ceux des critiques français. Il parle d'abord du fameux "silence" de Valéry, de ses méthodes presque scientifiques, pour continuer en ces termes:

"Tout cela n'a rien à voir avec les extravagances et les raffinements de la tour d'ivoire, c'est plutôt l'attitude introspective d'un immense intellect qui préfère à la renommée littéraire la littérature, à la littérature la pensée pure elle-même, à l'uniformité de la création les mille possibilités d'une pensée en mouvement."⁵

Dans ce passage, il n'est pas difficile de reconnaître les idées maîtresses d'*Eupalinos* et de *Monsieur Teste*, et tout ce que l'auteur dit de la "poésie pure" valéryenne prouve qu'il a connu la première édition de *Variété*, celle de 1924, contenant déjà de nombreux écrits esthétiques:⁶

"En réalité, Valéry, comme la plupart des grands poètes, propose une synthèse: il est avant tout et en premier lieu le meilleur disciple de Mallarmé, réalisant tour à tour tous les rêves et tous les systèmes de son maître... Valéry souhaite que la poésie soit immatérielle et »pure«⁷ sans objets, débarrassée de toutes contingences terrestres; elle a la perfection de l'Idée même, est autonome comme la musique et ne saurait réussir, par conséquent, qu'à titre d'exception. Heureuse la nation qui peut se permettre d'accueillir de telles merveilles avec gratitude et compréhension!"⁸

Chargé plus tard de tenir la rubrique de la littérature française dans *Nyugat*, Albert Gyergyai introduit, à la fois comme essayiste et traducteur, les meilleurs écrivains français auprès du public hongrois. Sa sympathie pour la tendance poétique que représente Valéry passe plutôt pour rare à l'époque,

⁵ *Nyugat*, 1925/23, pp. 461—462.

⁶ *Au sujet d'Adonis, Avant-propos, Variations sur une „pensée”, Introduction à la méthode de Léonard de Vinci.*

⁷ Le terme de „poésie pure” figure en français dans le texte.

⁸ *Op. cit.*, p. 462.

cette tendance n'ayant aucun équivalent dans la poésie hongroise et provoquant, par conséquent, la résistance instinctive de lecteurs ou de critiques par ailleurs avertis. D'une manière générale, les tendances de la poésie française contemporaine ont indisposé plus d'un esprit, si bien qu'Albert Gyergyai est amené à en prendre la défense même contre un Ignotus, fondateur de *Nyugat*, dont le jugement sommaire lui paraît trop injuste :

“Là où Ignotus ne constate que décomposition, agonie et stérilité, d'autres voient gestation féconde, l'éclat d'un renouveau ; et avec la foi instinctive qui a horreur de jugements définitifs et, surtout, avec le sentiment de reconnaissance que je dois à mes contemporains, qu'Ignotus me permette de me ranger du côté de ces derniers . . .”⁹

C'est dans cet esprit qu'Albert Gyergyai poursuit son oeuvre de critique, toujours ouvert devant la nouveauté et refusant les idées toutes faites sur la soi-disant décadence qui aurait stérilisé les forces vives de la poésie française.

Ne voir en Valéry qu'une intelligence supérieure, un esprit voulant réaliser une manière de penser absolument pure et un artiste se soumettant entièrement aux plus hautes exigences de la forme, voilà une démarche assez commune à la critique, à commencer par la critique française. Cela s'explique probablement par le fait qu'on a accordé une sorte de priorité au prosateur, au penseur, chez qui le culte de la Raison l'emporte effectivement sur tout le reste et dont les poèmes peuvent être interprétés comme des illustrations de sa pensée. C'est le point de vue qu'adopte Andor Adorján dans sa *Lettre de Paris* sur la nouvelle poésie française, dans laquelle il compare, entre autres, les conceptions poétiques de Cocteau et de Valéry¹⁰ :

“Selon Cocteau : tout chef-d'oeuvre est une encyclopédie brouillée . . . Valéry, au contraire, veut l'harmonie, l'ordre, l'unité architecturale d'*Eupalinos*, tout en niant qu'un état d'âme d'enthousiasme exalté puisse être digne d'un écrivain.”¹¹

Ce n'est pas le programme poétique de Valéry que ce critique comprend mal. Ce qui lui échappe, par contre, c'est le drame qui se cache sous la forme impeccable des poèmes.

La première étude qui fasse déjà allusion à la confrontation inévitable de “l'esprit pur et de l'âme”, est due à Miklós Marsovszky (1927). Si celui-ci voit à son tour en Valéry avant tout un créateur intellectuel, il n'hésite pas pour autant à mettre en doute la toute-puissance de la Raison. Il est vrai que ce doute ne vient pas de la lecture des poèmes eux-mêmes, mais de considérations générales sur les rapports de l'art et de la pensée. Le critique constate que

⁹ A. Gyergyai : *Francia hadjárata* [= Campagne pour les Français], *Nyugat*, 1925/10, p. 498.

¹⁰ A. Adorján (1883—1944), publiciste et traducteur ; de 1919 jusqu'à sa mort, il vivait à Paris.

¹¹ *Nyugat*, 1926/2, pp. 164—165.

l'aspiration de Valéry à l'harmonie pure ne saurait dépasser le niveau d'un programme: impossible à réaliser parfaitement, elle devient inévitablement source de conflit. Le penseur en Valéry s'observe continuellement pour découvrir et comprendre le mécanisme de sa pensée et par là celui de la pensée humaine elle-même (Marsovszky s'inspire ici surtout de l'étude sur Léonard de Vinci), mais tout cet effort n'aboutit finalement qu'à une impasse, même s'il produit chemin faisant d'admirables résultats. En dernière analyse, Marsovszky met l'accent sur le caractère dramatique de cette entreprise, sur la grandeur *poétique* de Valéry:

“Et pourtant, Valéry est un artiste . . . L'un des plus grands artistes vivants du verbe . . . Maître absolu de l'expression, il n'a guère son pareil dans l'Europe de nos jours. Depuis sa prime jeunesse, le rêve et la foi de Valéry résident dans cette attitude centrale de l'âme qui permet la coexistence, dans le même individu, du savant et de l'artiste et qui transforme en un geste identique l'art et la connaissance . . . Possédant à un rare degré l'admirable don de manier la parole, il voit ses facultés entrer en guerre avec un comportement intellectuel dont l'application absolument conséquente entraîne fatalement la stérilité dans le domaine de l'art. C'est que l'art est la fusion féconde de l'âme et du corps. [. . .] Si l'art n'est pas possible sans les lumières de la conscience, il est encore moins possible sous sa primauté. [. . .] Valéry est nettement disposé à exiger dans tous les domaines des activités humaines la primauté de la conscience. Mais il est artiste et, par là même, il se trouve nécessairement en conflit avec lui-même. La lutte que la conscience de l'homme mène pour sa propre primauté: voilà la Comédie Intellectuelle dont Valéry, à 23 ans, a vu en Léonard de Vinci le propagandiste. C'est maintenant notre tour de découvrir en lui un tel propagandiste. Valéry ne saurait être poète que dans la mesure où il est le poète de cette comédie-là.”¹²

Dans la critique hongroise, c'est la première tentative d'explication qui réussisse — d'une manière intuitive, il est vrai — à mettre en relief l'un des traits essentiels de la poésie valéryenne. Celle-ci, en effet, fait partie de la „comédie intellectuelle” dont parle Marsovszky et témoigne de la lutte inévitable et sans cesse renaissante de l'esprit. Le critique de *Nyugat* a bien vu que c'était avant tout la lutte pour la primauté de l'intellect qui intéressait Valéry, mais, faute de connaître les *Cahiers*, il devait évidemment ignorer que le caractère contradictoire de cette lutte avait été reconnu assez tôt par le poète lui-même. Dès 1924, Valéry confiait à ses *Cahiers*: “Je ne suis occupé que de ma dure et terrible guerre intérieure contre tout”¹³. A la fin de sa vie, en 1944, il a laissé entendre que son entreprise avait fait faillite: “L'homme ne peut rien contre son Moi”¹⁴.

¹² *Nyugat*, 1927/20, p. 563.

¹³ *Cahiers*, t. VIII, p. 372.

¹⁴ *Cahiers*, t. XXIX, p. 768; cf. encore t. XXIX, p. 41.

Il est certain que c'est le pressentiment de cette faille qui rend à la fois significative et authentique la "comédie intellectuelle" dont parle le critique hongrois. Tous les grands poèmes de Valéry — qu'il s'agisse de la *Jeune Parque*, du *Cimetière Marin* ou des *Fragments de Narcisse* — traitent de ce conflit intérieur, devenu de plus en plus conscient. En France, la critique ne sera amenée à en tenir compte que plus tard: nous pensons notamment à Michel Décaudin, qui voit dans *Narcisse* à juste titre, "une sorte d'autobiographie", ou à l'excellente étude d'Octave Nadal qui a pour titre *Les larmes de l'esprit dans la Jeune Parque*.¹⁵ Rappelons que Valéry lui-même, tout en continuant ses recherches quasi scientifiques, semble reconnaître, dès l'époque de la publication de la *Jeune Parque*, l'impossibilité de réaliser ses aspirations dans le domaine de la poésie. S'il continue à considérer les mathématiques comme la science suprême, il n'en vient pas moins à s'interroger à leur compte en tant que poète:

"En quoi les mathématiques m'ont servi à améliorer mes vers? Elles ne m'ont donné ni une plus grande sensibilité de représentation et d'image, ni de son. Mais elles m'ont éduqué et pourvu d'idées de rigueur qui m'ont servi grandement à me faire de la poésie pure une idée exacte, à isoler cette » substance « de ce qui n'est pas elle, à la développer comme espèce et catégorie séparée."¹⁶

Réflexion qui est à compléter par cet aveu pour le moins étonnant chez un rationaliste, réputé intransigeant:

„Sans poésie, sans vague, sans unilatéral, sans rêves, le cercle des pensées est trop étroit, les actes seraient machinaux, les choses identiques. Ce qui ne se peut regarder en face est merveille puisque les merveilles ne se peuvent pas regarder en face. Qu'importe que les prières n'aient aucun sens: si elles pouvaient en recevoir, elles n'auraient plus de valeur, plus de motifs. Ce seraient des phrases intelligibles, mais leurs desseins inintelligibles. Mais par elles, ignorance, impuissance, épouvante, désarroi trouvent leur langage et prennent une valeur."¹⁷

Bien des critiques hongrois finiront par deviner derrière l'apparente unité et l'ordre voulu de l'oeuvre sa dualité latente, mais, dans leurs interprétations, ils continueront à insister sur le rationalisme et les traits classiques de l'auteur, comme s'ils craignaient de mettre en lumière ses doutes et ses contradictions, comme s'ils ne voulaient pas risquer de détruire la légende — si soigneusement maintenue dans toute l'Europe — d'un Valéry "surhumain".¹⁸

¹⁵ M. Décaudin: *Narcisse*, „une sorte d'autobiographie", in *Informations littéraires*, mars-avril 1956; O. Nadal: *Les larmes de l'esprit*, in *Mercure de France*, octobre 1957.

¹⁶ *Cahiers*, t. VI, p. 720.

¹⁷ *Cahiers*, t. IV, p. 593.

¹⁸ Le classicisme est un thème qui revient aussi chez A. Gyergyai, à propos notamment de Valéry, commentateur de La Fontaine, de Bossuet et de Descartes (Cf. A. Gyergyai: *Szobrok árnyékában* [= A l'ombre des statues], *Nyugat*, 1930/6). On verra par la suite que cela n'a pas empêché l'éminent critique de découvrir en profondeur le drame intérieur de ce „classique" du XX^e siècle.

En 1930, Albert Gyergyai fait paraître dans *Nyugat* sa magistrale traduction de la *Soirée avec Monsieur Teste*¹⁹, précédée d'une préface, dans laquelle il s'efforce de familiariser le lecteur hongrois avec cette oeuvre, qui, chez nous comme en France, va largement répandre le mythe valéryen, chez nous d'une manière peut-être encore plus voyante, puisque c'est là le premier texte de Valéry paru en traduction hongroise. Dans sa préface, Albert Gyergyai présente le "héros" du récit en soulignant la parenté profonde qui relie entre eux le "créateur" et sa création :

"Il veut connaître les choses et se connaître lui-même; n'ayant que du mépris pour tout ce qui est facilité, sensiblerie et compromis; ne s'appuyant que sur la seule liberté de sa raison et de sa conscience: c'est ainsi qu'est né, par une incarnation unique de la pensée nue, dans la plénitude de l'espace, à l'extrême limite de l'abstraction, Monsieur Teste, ce sosie spirituel du jeune Valéry."²⁰

Derrière le rationalisme et la perfection apparemment sans défaut de l'oeuvre, au-delà de son extrême richesse en idées et en problèmes, le regard du critique devine le drame caché :

"Dans telle ou telle phrase d'importance, il se cache comme des chapitres entiers d'un roman; faute de personnages secondaires, c'est un tourbillon d'idées autour du héros; au lieu de somptueuses descriptions, nous marchons dans une galerie des glaces miroitant de problèmes; où trouver enfin le roman, même le plus touffu, qui puisse offrir une esquisse aussi nette, aussi simple et bouleversante de la raison tristement découragée que les dernières pages de Monsieur Teste retraçant le dialogue de la conscience et de la souffrance? ..."²¹

C'est également *Nyugat* qui publie l'une des meilleures études d'Albert Gyergyai: sa préface à la traduction hongroise de *Variété*.²² Au début de sa préface, l'auteur jette un coup d'oeil sur la littérature critique relative à Valéry, en laissant entendre, non sans ironie, que les interprétations forcées qu'on y rencontre sont probablement destinées à masquer l'incompréhension de l'oeuvre, l'impuissance d'en donner une explication authentique. Cette littérature critique, il la présente en ces termes :

"Le prolix abbé Bremond faisant entrer le poète de *Charmes* dans le mystère de la poésie conçue comme une prière; le voltairien Paul Souday célébrant ce même poète comme un héros de l'intellect; l'historien littéraire Thibaudet, restant fidèle à sa théorie et voyant en Valéry tantôt le parachèvement de Mallarmé, tantôt le poète lyrique des enseignements bergsoniens; le Père dominicain Gillet, si désireux de conduire l'auteur de *Monsieur Teste* du borbier du nihilisme jusqu'aux hauteurs du thomisme; et le gaillard Frédéric

¹⁹ 1930/5.

²⁰ *Nyugat*, 1930/5, p. 334.

²¹ Ibid.

²² Traduit par Géza Strém, sous le titre de *Változatok*, Budapest, Ed. Révai, 1930.

Lefèvre, cette caricature d'Eckermann, notant avec dévotion et sans intelligence toutes les paroles de son maître sont loin d'épuiser la légion que forment les interprètes de Valéry."²³

Quant à la valeur critique des diverses interprétations, si souvent simplistes et, par conséquent, autoritaires, Albert Gyergyai ne se contente pas de les dénoncer purement et simplement, mais en recherche et découvre les effets jusque dans l'"image définitive" de l'artiste :

"Le goût de la généralisation réduit l'originalité du créateur à des lieux communs, la mystérieuse musique du poète se dissout dans des thèmes accessibles pour tous, l'individu dans son en-soi subit l'ordre des époques et des générations ; les hésitations du penseur sont fixées en formules, on fait passer la camisole des synthèses, les unes plus belles que les autres, à ce maniaque de l'analyse qui repart toujours à zéro ; et c'est ainsi que le champion de la raison, l'ennemi de tout mystère et de toute légende devient à son tour, encore de son vivant, un héros pas tout à fait involontaire de mystères et de légendes. L'idée si belle et si féconde de Valéry, selon laquelle c'est plutôt l'artiste qui résulte de l'oeuvre et non pas l'oeuvre de l'artiste, c'est-à-dire, contrairement à ce qu'on croit généralement, ce n'est pas l'artiste qui crée l'oeuvre à sa propre image, mais c'est l'oeuvre qui donne forme et caractère à l'être humain du créateur, celui-ci sculptant de cette façon comme sa propre statue — à cette idée-là, on pourrait peut-être ajouter, dans le cas précisément de Valéry, que l'image définitive de l'artiste, outre l'artiste lui-même et son oeuvre, est formée par l'exégèse."²⁴ Devant l'oeuvre des exégètes, le critique hongrois ne se prive pas du plaisir, un peu malicieux, de passer rapidement en revue leurs explications :

"Valéry, disciple et continuateur de Mallarmé, qui en achève l'oeuvre et qui sert de pont commode entre le symbolisme et la poésie nouvelle ! Valéry, propagandiste de « la poésie pure »²⁵, d'une poésie épurée de toute substance étrangère ou brute et qui — explique-t-on — ne devient poète que par le reniement de sa théorie ! Valéry, le mystique qui n'a pas pour autant de dieu ; Valéry, l'ingénieur-poète pour qui la poésie n'est que technique, calcul et construction ; Valéry, ce froid prestidigitateur qui ne s'exerce que pour prouver sa propre capacité. Valéry, poète de la connaissance et du drame de la raison et de la pensée qui s'éveille pour mûrir — autant d'images d'Épinal pour rendre une physionomie riche en nuances."²⁶

De telles simplifications peuvent conduire finalement soit à l'indifférence, soit au snobisme :

²³ La revue *Nyugat* n'a publié que des extraits de l'étude : le texte complet se trouve avant la traduction de Géza Strém. Dans ce qui suit, les références correspondent à cette édition. — p. II.

²⁴ *Op. cit.*, p. III.

²⁵ En français dans le texte.

²⁶ *Op. cit.*, pp. III—IV.

“Lorsque, des lieux communs aidant, on voit seulement en Valéry le poète de *la Jeune Parque*, ce poème »le plus obscur« de la langue française si claire; celui qui considère l'exaltation comme un état d'âme indigne d'un écrivain; celui qui a »reconcilié« la philosophie avec la poésie . . ., l'auteur de cette étude sur Léonard dont la renommée vient surtout du fait qu'elle passe complètement sous silence le peintre; et de vers bien connus, comme par exemple: »Le vent se lève, il faut tenter de vivre . . .« ou »Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie«-est-ce qu'on prendra la peine de pousser ses études plus loin? Et si oui, comment approcher le poète? A première vue, on ne comprend pas ce que les initiés admirent en lui, ni les raisons de sa gloire: et on est tenté ou de se détourner de lui, ou de l'admirer sans conviction.”²⁷

Mais Valéry est-il absolument innocent dans la création et la diffusion du mythe qui l'entoure? Albert Gyergyai n'en est pas tout à fait convaincu, c'est le moins qu'on puisse dire. “Le Valéry répandu fait reculer de plus en plus le Valéry authentique, lequel, par contre, en Narcisse incorrigible se penche volontiers sur cette nouvelle image — et, par là, ce Valéry inventé de toutes pièces exerce une influence sur l'original, comme une figure peinte sur un visage vivant.”²⁸

Gyergyai est le premier des critiques hongrois à reconnaître les traits méditerranéens du poète, l'une des sources, selon lui, de la dualité de l'oeuvre. Mais au centre du “problème valéryen”, il place “les vingt années de silence”, l'hésitation angoissée de Valéry devant un choix à la fois nécessaire et impossible:

“Lui, si avide de pureté, de plénitude, d'expression salvatrice et surtout de connaissance, et qui voudrait et pourrait être tout, mesure — faute de mieux — chacune de ses aspirations par rapport à la littérature. Jamais Valéry n'a été plus grand que dans la virtualité de ce moment-là, jamais, ni auparavant ni depuis, on n'a interrogé la littérature de si près, avec autant de ténacité et de conscience. Plus de trente ans après, au moment d'écrire *Eupalinos*, cet admirable dialogue qui est presque une confession, Valéry, sous le masque de Socrate, explique non sans regrets que celui qui aurait pu devenir tout, parce qu'il était né «plusieurs», s'est réduit à un seul et unique Socrate, tandis que les autres sont disparus, devenus des idées, restés des germes, doutes ou contradictions peut-être.”²⁹

Sans doute, les oeuvres de Valéry peuvent-elles aisément donner l'impression d'oeuvres fragmentaires et stériles, de tentatives plus ou moins infructueuses, mais le critique hongrois ajoute tout de suite qu'en approchant l'oeuvre du point de vue du “silence”, on y découvrira — au-delà de ce qui est créé — tout ce que le créateur “a cru ou voulu créer” dans son exploration des limites des possibilités humaines.

²⁸ *Op. cit.*, pp. IV—V.

²⁸ *Op. cit.*, p. IV.

²⁹ *Op. cit.*, p. VIII. — Quant à *Eupalinos*, cf. Pl., t. II, pp. 114—115.

Que restait-il cependant de cette ambition de jeunesse qui nous fait penser à Goethe, de cette recherche assidue de la totalité ? Faut-il laisser Valéry sur le socle où l'ont placé tant de critiques dans leur admiration béate ? Reconnaissons plutôt que le grand homme n'a pas que des ambitions surhumaines, qu'il joue volontiers et plus ou moins constamment un certain rôle :

“Ce qui attire Valéry dans ses deux héros [Léonard et Monsieur Teste], ce n'est pas l'oeuvre, mais le créateur, et, tandis qu'il passe son temps avec eux, il semble déjà penser à autre chose, et, derrière son visage rêveur et souriant, tout comme sur la figure de la Joconde, on entrevoit déjà l'azur de nouvelles idées . . . Arrivé à mi-chemin de la vie, il faut de toute manière choisir, intervenir dans tout ce qui paraît constant dans le monde, faire parler son moi, enlever de haute lutte la place qui lui revient — et si l'on n'a plus le moyen de devenir pur esprit, qu'on soit au moins un homme et un homme plein de vigueur ! Comme dans chaque âme faustienne, l'abstraction et la solitude entrent chez Valéry en lutte avec la «réalité» — avec quelque chose qu'il n'a pas encore essayé et qui l'attire maintenant avec d'autant plus de force . . . [Après *la Jeune Parque*] il traite le lecteur, la renommée et l'oeuvre comme autant d'éléments exactement mesurables d'une stratégie supérieure — pareil à un conquistador qui met dans sa dernière conquête tout ce qui lui est resté d'ambition.³⁰ Ce qui vient après, n'est autre chose que l'application féconde et efficace de cette stratégie-là. L'exploitation de toutes les ressources de la langue, avec l'efficacité de la musique et la rigueur de l'algèbre, est mise au service de la conquête intellectuelle et de la pérennité.”³¹

C'est ainsi que, dans l'interprétation d'Albert Gyergyai, le poète hermétique, le penseur rationaliste, qui, “des sommets de l'Intellect, contemple le monde et les vanités de la gloire d'un regard dédaigneux”, descend des hauteurs pour organiser sa vie dans un esprit bien pratique. Le poète fait ménage commun avec l'académicien, tout en s'efforçant de tirer profit des “servitudes” que cet état lui impose :

“L'Académie est rempart, honneur et confort — accessoires non négligeables de cette carrière publique et dangereuse. Les salons et les voyages offrent de nouveaux visages, de nouveaux thèmes et des connaissances substantielles, quelque chose de «la vie et de l'époque» — tout en répandant la renommée dans le temps et dans l'espace.”³²

³⁰ En ce qui concerne cette „stratégie supérieure”, qu'il nous soit permis de reproduire ici une réflexion du même auteur à propos du prix Nobel, décerné en 1937 à Roger Martin du Gard : „Pourquoi a-t-il reçu le prix Nobel ? [. . .] On a l'impression que la critique française par exemple, laquelle, sauf ses meilleurs représentants, ne dédaigne pas assez ce que lui inspire la modernité ou tout simplement la mode, aurait plutôt voté pour la gloire mieux connue, mieux organisée, plus retentissante d'un Duhamel plus agile, d'un Jules Romains plus actif ou d'un Valéry plus sublime, et quelque plaisir qu'elle mette à reconnaître le génie romanesque de Martin du Gard, elle voit plutôt, dans ce choix-là, le triomphe de l'opinion étrangère nordique.” (*Nyugat*, 1937/12, p. 440.)

³¹ *Op. cit.*, pp. XIV—XVII.

³² *Op. cit.*, p. XVIII.

Quant à la dualité de l'oeuvre, elle est présentée comme une donnée fondamentale: c'est une oscillation permanente entre les exigences de l'intérieur et celles de l'extérieur, le dialogue éternel entre l'"être" et le "connaître". La *Jeune Parque* symbolise, outre la lutte abstraite du corps avec la conscience, le destin même de Valéry, et on retrouve cette dualité dans *Eupalinos*, où ". . . Socrate, en errant dans l'empire des morts, se souvient avec nostalgie de sa vie et songe avec répugnance à sa fausse renommée, à ce mélange que forment la crédulité de ses fidèles et les paroles qui lui ont échappé, cependant que, dans le pays des ténèbres, des rêves et des illusions, il exalte le corps, l'action et la création."³³

Puisque ce thème-là revient avec persistance chez Valéry, il doit avoir une signification plus profonde:

"Le retour persistant à ce seul et même noyau, à l'expérience fondamentale de Valéry, au motif toujours fuyant de la parole qui brise le silence, de la pensée qui devient acte et du projet qui s'élève à la forme, ce retour-là a certainement une signification plus profonde, autre qu'un simple plaisir de peintre ou de musicien à varier un thème."³⁴

"Ce n'est ni l'artisan ni l'oeuvre qui retiennent Valéry, mais le comment, l'expérience, le moment des préparatifs, le devenir au lieu de l'être, l'idée qui se réalise, l'âme qui s'élance . . . Ce qui en résulte: des oeuvres et des fragments se reflétant les uns les autres. Le résultat le plus important est peut-être l'artiste lui-même — dont l'existence n'est qu'une perpétuelle préparation en vue d'atteindre un état toujours plus élevé, dont même les plus belles oeuvres ne sont que des étapes parcourues, des coquilles abandonnées, et qui construit et se tourmente, propose et modifie, cependant que, lentement et progressivement, il se construit lui-même."³⁵

Comment juger ou, plutôt, comment comprendre ce Valéry si absorbé dans la contemplation de son moi, dans l'étude analytique de cet Ego auquel — nous le savons maintenant — les *Cahiers* ont réservé, pendant cinquante ans, une rubrique à part? A. Gyergyai, sans prétendre à "expliquer" la chose, se contente de suggérer des explications possibles, valables dans la mesure où elles sont complémentaires:

"Il estime, dit-il de Valéry, que le seul objet digne de lui, c'est encore lui-même. Si c'est de l'égoïsme, il pourrait venir de cette expérience capitale qui consiste à nous découvrir uniques et sans comparaison possible, ou de cette fermeté qui n'est absolue que quand elle est réduite à elle-même, ou de la froide raison qui prend en elle-même son point de départ et finit par y retourner, ou encore du désespoir qui n'arrive pas à trouver une »meilleure idole«"³⁶

³³ *Op. cit.*, p. XIX.

³⁴ *Op. cit.*, pp. XIX—XX.

³⁵ *Op. cit.*, p. XX.

³⁶ *Op. cit.*, p. XXIII.

Reste à savoir si cette attitude de Valéry, qu'Albert Gyergyai compare à un Hamlet moderne, répond à quelque besoin de l'époque.³⁷ Les conclusions de l'auteur — mais on est en 1930 — n'ont rien de réconfortant, on y sent comme un pressentiment des catastrophes à venir, menaçant d'ensevelir sous leurs décombres l'édifice si pur de l'oeuvre valéryenne.

“Le monde qui tend à la perfection mécanique, est-ce qu'il a besoin de lui ? Quel peut encore y être le rôle de l'élan pur qui sans but, sans profit et sans rendement aspire à la connaissance abolue ? Quel intérêt de créer pour augmenter le chaos ? Quel intérêt de transiger pour suivre l'appel du temps ? Hamlet se tait, sans cesser de jouer, soit parce qu'il ne peut faire autre chose, soit parce que sa nature le lui impose, soit par devoir, cependant que la lutte décisive d'un monde vieilli et d'un monde nouveau jette de l'ombre sur ses jeux sans faille et ses traits si purs dans leur abstraction.”³⁸

Encore plus qu'en France, la poésie de Valéry n'a pas manqué de poser chez nous le problème de la compréhension. Fauté d'avoir un équivalent, même lointain, dans la tradition ou, surtout, dans la pratique poétique de l'époque, le courant “mallarméen” — comme nous l'avons déjà rappelé — n'avait aucune chance de pénétrer vraiment en Hongrie, malgré la bonne volonté ou même le génie de certains traducteurs, malgré l'effort des quelques connaisseurs réellement capables de “comprendre” parce que connaissant l'oeuvre à fond. Lorsque, en 1933, le *Cimetière Marin* — pourtant moins impersonnel, moins “distillé” et, par conséquent, moins difficile à comprendre³⁹ — a paru en hongrois dans la traduction de Dezsó Kosztolányi, Albert Gyergyai a jugé nécessaire, en présentant dans *Nyugat* le poème et sa traduction, d'aborder de nouveau la question des “difficultés”, et il est significatif que, dans sa pensée, ces difficultés ne sont pas mises toutes sur le compte exclusif des lecteurs. Si ceux-ci, même les meilleurs, résistent parfois, c'est parce que le poète-mage ne parvient pas toujours à les convaincre et c'est l'idéal poétique même de Valéry qui est en cause.

“S'il est à tel point difficile de comprendre Valéry, ce n'est pas parce qu'il est obscur, mais parce que son art impeccable recouvre ses oeuvres d'une lu-

³⁷ Nous avons retrouvé l'analogie de cette comparaison dans l'étude de Maria Teresa Maiorana: *L'ombre de Hamlet dans le Cimetière Marin*, in *Revue de littérature comparée*, juillet-sept. 1968.

³⁸ *Op. cit.*, p. XXXI. — Rappelons ici un article du même auteur (*Valéry a költészetéről* [= Valéry sur la poésie], *Nyugat*, 1935/2), consacré à l'introduction de Valéry pour l'anthologie poétique de la NRF, où, sous un autre rapport, reviendra l'idée de cette “ombre”: „L'esprit pénétrant de Valéry regarde sans illusion vers l'avenir et ne voit guère ce qui pourrait garantir les destinées de l'écriture et de la lecture, ces moyens de la poésie, ou celles des amateurs sincères et désintéressés de la poésie; qui sait, dit-il, si nos neveux trouveront encore quelque goût aux charmes surannés de nos poètes les plus extraordinaires et en général à la poésie.”

³⁹ “Quant au contenu du poème, il est fait de souvenirs de ma ville natale. C'est à peu près le seul de mes poèmes où j'aie mis quelque chose de ma propre vie.” — Cité par F. Lefèvre, dans *Entretiens avec Paul Valéry*, p. 63.

mière trop éblouissante, d'une mystérieuse lumière de pureté et de perfection. Au lieu des choses, il chante leur rapport, au lieu des sentiments l'image qu'ils rendent, au lieu des idées la lumière qu'elles réfléchissent, pour atteindre ainsi à ce qu'il tient pour l'essence même de la poésie, au « charme » — c'est-à-dire à la magie à la fois abstraite et sensuelle des « mots sacrés ». Reste à savoir s'il y parvient toujours, ce maître de la raison pure, cet impeccable architecte qui considère le sentiment, l'inspiration et l'enthousiasme comme un état d'âme indigne de l'écrivain, qui fait passer, pour les sublimer, toute passion, toute idée et tout objet par les flammes de la poésie et dont l'idéal poétique répand une atmosphère de pureté inhumaine et de désespoir sans dieu, dans une lumière et une solitude polaires.⁴⁰

Les meilleurs commentaires, admiratifs ou nuancés, n'y peuvent rien : la poésie de Valéry, si elle ne reste pas sans écho chaleureux, laisse néanmoins froids la plupart des lecteurs. Même ceux, poètes et traducteurs, qui sont les interprètes assidus de la poésie française en Hongrie, considèrent ses poèmes avec une certaine réserve. Entre les deux guerres, on n'en traduit que très peu, et même ceux qui rendent hommage à la grandeur du poète, semblent hésiter devant sa poésie. Les préférences vont d'abord à Apollinaire, plus tard à Éluard, à Aragon, à d'autres encore, plus « familiers », moins difficiles à « sentir ». Il n'en va pas tout à fait de même, cependant, du prosateur qu'on connaît et qu'on apprécie beaucoup mieux, en qui l'on voit un grand artiste du style, le maître d'un langage nouveau.⁴¹ Dès la fin des années 30 toutefois, si la renommée de Valéry reste probablement intacte, du moins dans certains milieux littéraires, on parlera de moins en moins de lui : même dans *Nyugat* qui a tant fait pour le faire connaître, il n'occupera plus l'avant-scène comme il l'a occupée à certains moments privilégiés, en 1930 ou en 1933. On n'y trouve plus que quelques comptes rendus sur tel ou tel discours qu'il a prononcé, de brèves informations sur ses activités publiques.

Les rédacteurs de *Nyugat* ont favorisé, en principe, l'idée de « l'art pour l'art », désireux qu'ils étaient d'exclure de la littérature tout « esprit utilitaire », toute préoccupation politique étrangère à l'art.⁴² Cette conception explique, en partie, l'accueil favorable que la revue a réservé à Valéry, en tant que poète « apolitique ». Mais il a fallu aussi le concours à la fois actif et judicieux d'un essayiste exceptionnellement fin et sensible pour rendre cet accueil sinon effi-

⁴⁰ *Nyugat*, 1933/10—11, p. 576. — Rappelons ici qu'A. Gyergyai a réédité cet essai, qui est en même temps une analyse du poème, dans son recueil d'études publié en 1975 (*Késői tallózás* [= Glanure tardive]) sous le titre : *Miért szép?* [= Pourquoi est-ce beau ?].

⁴¹ Là encore, c'est Albert Gyergyai qui semble avoir donné le ton, notamment dans la préface de son anthologie, *La Nouvelle française d'aujourd'hui*, publiée d'abord dans *Nyugat* (1934/24, p. 575).

⁴² Cette conception ne s'affirmait pas toujours conséquemment : on peut considérer comme caractéristique les paroles d'Ernö Osvát, d'après le témoignage du roman autobiographique de Lajos Nagy, quand le rédacteur de *Nyugat* a rendu un manuscrit à ce dernier : « Ce n'est pas de l'art que de cracher à la figure de la société ! »

cace (susceptible d'agir sur notre poésie), du moins exemplaire. Sans la collaboration d'Albert Gyergyai, *Nyugat* n'aurait certainement pas pu remplir le rôle qu'il avait rempli sous ce rapport.

Un bref article, publié en 1935⁴³, salue précisément en Valéry le poète indifférent à la politique et aux actualités sociales. On y lit notamment :

“Valéry est actuellement »en vogue«⁴⁴ parmi les lecteurs anglais ou, plutôt, dans les milieux très cultivés. Parmi les tendances chaotiques de notre époque, les partisans de la poésie voient en lui le seul homme sûr et tranquille de la conscience poétique”.

Selon l'auteur de cet article, bien qu'on considère Valéry, en Angleterre aussi, comme l'une de ces “éminences dont on ne lit rien, [...] il n'en représente pas moins, pour des intellectuels sincères et de bonne volonté, le caractère éternel de l'idéal poétique, opposé aux «rivalités acharnées des poètes utilitaires», si soucieux de l'actualité politique et sociale.”⁴⁵

Ce genre d'éloge n'est pas dû au hasard. On sait que Valéry n'a jamais posé sérieusement le problème de l'engagement, d'une si brûlante actualité pour la plupart des écrivains de son époque. Dans un discours prononcé en 1934, à l'Académie, à l'occasion de la distribution des prix de vertu, il a nettement pris position, au nom de la liberté individuelle, contre toute pensée collectiviste.⁴⁶ En commentant ce discours, Albert Gyergyai met précisément en relief le fait que Valéry y donne “une analyse admirablement profonde de la sensibilité éthique de l'époque actuelle”, analyse qui est “en même temps le tableau froid et précis de la vie de nos jours, des facteurs les plus marquants de la vie sociale et individuelle, la critique impitoyable du collectivisme qui menace de toute part, dont la nouvelle table des valeurs ne signale même pas la vertu, puisque vertu, amour, bonté supposent individu et liberté!”⁴⁷

Le refus de tout engagement public, qu'il soit d'ordre politique ou seulement littéraire (on n'a qu'à rappeler à titre d'exemple la manière dont Valéry a traité le surréalisme), explique qu'il a pu passer, aux yeux de certains, pour un esprit “supérieur”, c'est-à-dire hostile à “tout extrême”, également éloigne du désespoir et de l'optimisme aveugle. Vue assez simpliste, mais caractéristique l'on retrouve également dans un article de *Nyugat*:

⁴³ *Valéry Angliában* [= Valéry en Angleterre], signé par des initiales N.I. — *Nyugat*, 1935/2.

⁴⁴ En français dans le texte.

⁴⁵ *Op. cit.*, p. 173.

⁴⁶ Rappelons ici, pour mémoire, un bref passage de ce discours: “Mais voici maintenant que notre idée de la valeur infinie de l'individu, l'idée que la méditation exalte, cependant que l'observation et la vie même la réfutent à chaque instant, la voici aujourd'hui en contraste et en conflit ouvert avec la conception de la collectivité et celle de l'État qui la représente. . . . Désormais l'homme est conçu par bien des hommes comme élément qui ne vaut que dans le système social, qui ne vit que par ce système et pour lui; il n'est qu'un moyen de la vie collective, et toute valeur séparée de lui est refusée, car il ne peut rien recevoir que de la communauté et ne peut rien donner qu'à elle.” — *Rapport sur les prix de vertu*, Pl., t. I, p. 948.

⁴⁷ A. Gyergyai: *Valéry az erényről* [= Valéry sur la vertu], *Nyugat*, 1935/4, p. 348.

“Valéry n’est pas un désespéré, il ne doute pas de la possibilité d’une renaissance intellectuelle et croit aux valeurs définitives. Mais il est lucide. Il se penche, avec le sourire désillusionné d’Hamlet, sur le monde en désordre de l’homme moderne⁴⁸, en méditant sur la vie et la mort des vérités, avec le sentiment que l’ordre apparent de notre vie intellectuelle et notre civilisation sont aussi mortels que nous-mêmes.⁴⁹ Le poète n’est pas prophète, son univers intellectuel, pur et systématique est loin de toute exaltation mystique. Les choses cependant n’existent pour lui que dans l’absolu. Aussi les voit-il autrement, à la différence de nous autres . . .”⁵⁰

Nous sommes arrivés par là presque au terme de ce chapitre. Il nous reste cependant à jeter au moins un coup d’œil sur deux articles, qui, sans traiter particulièrement de Valéry, évoquent néanmoins sa figure d’une manière significative. Le premier de ces articles est dû à Gábor Halász et contient en réalité le texte d’une intervention que celui-ci a prononcée à un colloque organisé par *Nyugat* en 1932 et consacré aux nouvelles tendances de la littérature mondiale.⁵¹ En parlant, d’une part de l’éloignement de l’artiste par rapport à son public, d’autre part, du développement de la culture des masses, Gábor Halász a avancé une idée qui peut nous surprendre: selon lui, “dans la poésie, ce n’est pas le surréalisme, mais Valéry” qui caractérise réellement le XX^e siècle et son oeuvre est un produit du “nouveau réalisme”. (Par réalisme, explique-t-il, il ne faut pas entendre “la réalité elle-même, mais la transposition de la réalité”. L’idée n’est pas autrement approfondie.)

L’auteur du second article⁵² aborde l’oeuvre de Valéry d’un point de vue particulier: c’est le caractère fragmentaire de celle-ci qui l’intéresse en tant que produit caractéristique de l’époque.

“De nos jours, dit-il, on continue encore à écrire de vastes romans domestiques — *Les Thibault* de Roger Martin du Gard sont l’un des plus grands chefs-d’oeuvre du roman français — mais plus modernes et plus significatifs sont les genres essoufflés, tombés en lambeaux d’exhibitionnisme et d’allusions personnelles, genres, dont nous savons parfaitement l’existence éphémère et la destinée fragile. C’est qu’ils expriment exactement notre passion forcenée d’être au courant, notre sentiment de l’époque, ce mélange de curiosité et d’an-

⁴⁸ Cette allusion à Hamlet est certainement prise dans une étude de 1930 d’A. Gyergyai.

⁴⁹ Est-il besoin de rappeler que cette idée vient de Valéry lui-même: “Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.” — *La Crise de l’esprit*, in *Variété*, Pl., t. I, p. 988.

⁵⁰ Alfréd Thein: *Egy költő beszédei* [= Discours d’un poète], *Nyugat*, 1936/5, pp. 405—406.

⁵¹ *Nyugat*, 1932/23, p. 528. — C’est ici qu’il y a lieu de rappeler que G. Halász est l’auteur d’un pénétrant essai critique sur *La mort du lyrisme*, paru en 1929 (*A líra halála*, in *Az értelem keresése*, Budapest, Ed. Franklin, 1938). Valéry y est cité en exemple d’une nouvelle attitude poétique, hostile à toute manifestation du lyrisme traditionnel.

⁵² László Cs. Szabó: *Műfaj és nemzedék* [= Genres littéraires et générations], *Nyugat*, 1936/7.

goisse. Savants et écrivains qui, dans d'autres conditions, auraient poursuivi sans en démordre des travaux de synthèse, atemporels, lentement mûris et qui, dans le troisième ou le dernier quart du XIX^e siècle, auraient écrit exclusivement de volumineux «Principes», les voilà qui s'informent de vive voix, dans des essais historiques et politiques: en adoptant une documentation plus vivante et moins exhaustive. Des esprits mathématiques (Valéry, Russel), des historiens (Dawson, Madariaga), des philosophes (Jaspers, Berdiaev, Ortega), des sociologues (Mannheim), des économistes (Sigfried) vont au-devant du lecteur, «interviennent», leur doigt d'humaniste touchant à la braise incandescente du réel, tandis qu'ils déploient un arrière-plan intellectuel d'ordre supérieur derrière l'analyse *économique* à laquelle Irving Fischer, Ohlin, Robbins, Hayek, John Strachey soumettent la réalité."⁵³

En parlant de l'auteur de *Variété* et de *Regards sur le monde actuel*, László Cs. Szabó caractérise les vues sociales du poète et de quelques-uns de ses contemporains en ces termes:

“Quoi qu'on dise de la trahison des clercs⁵⁴, ces dernières années, ils n'en ont pas moins rétabli leur force morale. [...] Cette force de l'âme explique qu'ils refusent tous d'être des vendeurs de salut sous le couvert de la lutte des classes ou de l'État totalitaire: des socialistes (Tawney ou Heinrich Mann), des démocrates de droite (Madariaga), des esprits géométriques (Valéry) trouvent que ce terrible chaos dépasse sur le moment leur force: et leur disciple ne saurait leur emprunter aucune thèse simpliste, pleine de présomption et d'assurance . . .”⁵⁵

⁵³ *Op. cit.*, pp. 19—20.

⁵⁴ Allusion évidente à l'ouvrage de Julien Benda (*Trahison des clercs*) publié en 1927. Rappelons ici que Mihály Babits a publié en 1928 un grand essai sous le même titre, en s'inspirant plus d'une fois des idées de Benda. L'essai de Babits a paru d'abord dans *Nyugat* (1928/2), puis, en 1945, avant la traduction hongroise (= *Az írástudók árulása*) de l'ouvrage de Benda.

⁵⁵ *Op. cit.*, pp. 21—22.

II. Le jugement d'un grand solitaire, László Németh

Si, grâce à sa position privilégiée dans la vie littéraire, *Nyugat* a pu jouer un rôle de première importance dans la réception de Valéry, il va sans dire que cette réception dépassait de beaucoup les cadres de cette revue. On découvre des jugements sur Valéry un peu partout et ces jugements se situent chaque fois dans des contextes plus ou moins précis ou qu'il faut en tout cas tenter de préciser. La tâche, qui n'est déjà pas si facile en elle-même, pose de sérieux problèmes dès qu'il s'agit de s'adresser à des lecteurs qui ne connaissent tout au plus que de loin la vie sociale et intellectuelle de la Hongrie de l'époque. Compte tenu cependant des limites nécessaires du présent travail, nous serons obligée de réduire au strict minimum les renseignements relatifs à ce sujet¹, la priorité étant accordée aux textes mêmes qui nous parlent de Valéry et dont la valeur de témoignage nous paraît plus importante que le reste.

Dans la critique hongroise, László Németh est certainement celui qui, à côté d'Albert Gyergyai, a consacré les études les plus remarquables et les plus originales, non seulement à l'oeuvre de Valéry, mais aussi au phénomène valéryen. Sans parler de nombreuses allusions qu'il fait dans sa revue *Tanú* à l'auteur de *Monsieur Teste*, il a écrit deux études importantes à ce sujet, toutes les deux au cours des années 30.²

La première de ces études rend compte de *Variété II*, parue en 1929, et traite de Valéry essayiste. C'est le "dilettantisme" de la manière de penser valéryenne que l'auteur y met en relief avec une incontestable perspicacité:

"Ce qui frappe, c'est l'apparente modestie de ces études. Il [Valéry] ne se propose jamais de faire une étude exhaustive, il a l'air de frôler seulement le sujet de ses ailes, de l'égratigner de son bec. Lorsqu'il a beaucoup de choses à dire sur tel ou tel écrivain, dans son désir de paraître plus modeste, il le met en fragments (Descartes, Mallarmé) [. . .], en s'efforçant de démontrer combien

¹ Rappelons ici que notre annexe des auteurs, placé en appendice de ce fascicule, est destiné précisément à fournir une partie de ces renseignements-là.

² L. Németh: *Variété II* (écrit probablement en 1931 ou en 1932), dans *Kiadatlan tanulmányok* [=Études inédites], Budapest, Magvető, 1968, t. I, pp. 177—180; L. Németh: *Valéry: Poésies*, dans *Készülődés* [=Préparatifs], Budapest, 1941, pp. 203—205.

ses connaissances du moment sont insuffisantes pour «une véritable étude sur Mallarmé». Même dans ce fragment, cependant, que de modestie feinte! Ses idées les plus captivantes, il les occulte derrière des souvenirs personnels, des propos de hasard, de menus prétextes.”³

László Németh, cependant, à la différence de certains critiques, juge moins sévèrement ce caractère fragmentaire de l’oeuvre: au-delà de l’élégance de l’expression, il trouve aussi de la profondeur, en admettant la modestie apparente et recherchée comme un procédé efficace pour tenir en éveil le lecteur:

“Valéry éprouve une aversion pudique à l’égard de ses propres grandes idées. Dans cette aversion, comme dans toute pudeur, il y a bien sûr, un peu de coquetterie: le délicat camouflage de ses grandes idées en suggère la grandeur. Je ne connais guère d’écrivain qui soit à ce point capable d’accroître l’importance de ses pensées en les entourant de modestie. La familiarité artificielle de Valéry fournit le cadre le plus efficace à ses idées si lumineuses, si heureusement condensées.”⁴

A propos de la “place” de Valéry dans l’histoire littéraire, László Németh rappelle à son tour les “prédécesseurs si méticuleusement enregistrés”: Edgar Poe, Baudelaire, les poètes du Parnasse, Mallarmé enfin. Quant au rapport qui lie Valéry au poète d’Un *Coup de dé*, il le présente ainsi:

“Mallarmé, lorsqu’il écrit des vers, met sur papier les lois de la poésie. Ses poèmes, au lieu de résoudre des problèmes poétiques donnés, contiennent des règles générales pour la solution des problèmes poétiques. Le rapport de Mallarmé à d’autres poètes est le même que celui de l’algèbre à l’arithmétique. C’est le point faible de cette comparaison un peu boîteuse qui a été laissé en héritage au jeune Valéry. Une fois qu’on a la règle, à quoi bon substituer la formule? A quoi bon écrire puisqu’on pense? Cette dernière conclusion dresse le jeune Valéry contre la littérature. De la littérature pure, distillée à un certain degré, la littérature s’est évaporée, en ne laissant que de la pureté, de la pensée pure. Celui qui aspire à trop de perfection dans la vie, s’expose à la mort. Celui qui veut être un écrivain trop pur, finit par jeter loin la plume. Heureusement, le dégagement de vapeurs est un processus réversible, et lorsque l’ardeur ascétique de la jeunesse s’est apaisée, les vapeurs de la réflexion pure ont pu, à leur tour, se déposer, et les gouttes d’eau mélangées des poèmes et des essais de Valéry allaient s’étaler en une nappe d’eau admirablement pure, dans laquelle l’esprit le plus orgueilleux de la littérature moderne regardait sa propre image. Valéry doit avant tout à son orgueil d’être la gloire de l’élite si peu nombreuse de l’Europe. A notre époque, qui est avant tout une époque de vulgarisation, les vrais héros sont ceux qui renoncent sciemment à la popularité.”⁵

³ *Op. cit.*, pp. 177—178.

⁴ *Ibid.*, p. 178.

⁵ *Ibid.*, p. 180. — Sur ce point, L. Németh pense de la même manière qu’Antal Szerb, selon qui Valéry représente, à côté de Stefan George, “l’un des sommets de la conscience

Ce que László Németh dit de "l'orgueil" de Valéry, peut être rapproché d'une réflexion de Sartre, où il s'agit d'expliquer cette attitude d'écrivain comme un signe des temps :

"L'orgueil devient une entreprise générale, une stratégie défensive pour remplacer chez le sujet l'estime des autres — qui fait défaut — par sa propre estime qu'il feint de placer au-dessus de tout."⁶

La sympathie de László Németh à l'égard de Valéry est évidente, les motifs de cette sympathie le sont moins. Le texte que nous avons cité plus haut laisse cette question sans réponse. Pour nous éclairer sur ce point, c'est Németh même — son oeuvre, sa pensée, sa biographie — qu'il nous faudra interroger, d'autant plus que ses études critiques écrites plus tard laissent entendre que l'écrivain hongrois a senti une certaine parenté avec Valéry. Ce qui est certain, c'est que sa sympathie allait à l'attitude même qu'incarnait à ses yeux cet héritier de Mallarmé, avec son "orgueil culturel" et son refus de céder à la tentation de la facilité. Dans la pensée de Németh, toujours préoccupé de replacer les phénomènes particuliers dans un contexte plus général, le phénomène valéryen ne devient vraiment significatif que considéré du point de vue de l'état général de la "culture" et de la "civilisation" contemporaines :

"La culture est un château d'eau et la civilisation le système de tuyaux qui conduit en fin de compte aux égouts. Lorsque l'eau du château d'eau se précipite avec autant d'empressement qu'elle le fait de nos jours vers les robinets et les carafes du monde assoiffé de civilisation, on doit bien du respect à l'esprit qui refuse d'être tuyau à la portée de cette soif et qui préfère être pompe dans le château d'eau. La canaille est reconnaissante au robinet, mais si les pompes s'arrêtent, toute l'eau potable se précipite dans les égouts. De nos jours, toute la vie intellectuelle vit du gaspillage de la culture existante. Les trésors de l'esprit se répandent et s'éparpillent. Les eaux courent de la poésie aux articles de presse, de l'équilibre de l'éthique à l'emploi obligatoire des dentifrices. A cette époque qui change tout en menue monnaie, Valéry est le héros d'un orgueil culturel qui n'en veut rien savoir. Il est le fil à plomb qui indique le plus sûrement la verticale."⁷

László Németh a dû certainement découvrir quelque affinité secrète, difficile à identifier avec le poète solitaire du *Cimetière Marin*, surtout avec son

d'écrivain". *A világirodalom története* [=Histoire de la littérature mondiale], t. II, p. 402.

⁶ Sartre: *Flaubert: du poète à l'artiste*, in *Les Temps Modernes*, 1966, p. 444.

⁷ L. Németh: *Variété II*, p. 180. — Rappelons ici l'opinion d'Antal Szerb à propos d'*Eupalinos*: "L'intransigent désir de pureté de Valéry s'élevait non seulement contre la «grande usine littéraire», le caractère industriel de la littérature moderne, contre ses compromis et sa servilité à l'égard du public, mais aussi contre le travail d'écrivain en général. L'écrivain, dans son oeuvre, s'enferme dans des formes plus étroites que son moi, et pourtant le moi a plus d'importance que l'oeuvre: celui qui écrit, réalise une seule possibilité de son moi, en faveur de laquelle il renonce à une centaine d'autres." In: *A világirodalom története*, t. II, p. 497.

attitude d'esprit orgueilleux, puisque lui-même, à cette époque-là, vivait dans un isolement volontaire et partageait la vie de ceux qui "renoncent sciemment à la popularité".⁸ Sa rupture avec Babits, rédacteur en chef de *Nyugat*, son refus de collaborer à l'illustre revue, quitte à perdre l'audience qu'elle lui aurait assurée, sa décision de fonder sa propre revue *Taná*, dont il devait être à la fois le directeur et l'unique collaborateur, l'avaient tout naturellement prédestiné à jouer ce rôle.

La seconde étude, plus longue, de Németh est consacrée au recueil de poèmes, paru en 1926, sous le titre de *Poésies*, Les difficultés de la poésie valéryenne y sont expliquées comme la conséquence d'un parti pris du poète, l'accent y est mis sur la nécessité de l'effort intellectuel de la part de tous les lecteurs :

"...il [Valéry] ne veut pas qu'on le comprenne trop facilement : l'étonnement est prévu dans cette poésie. Il n'est pas obscur, mais plutôt renfermé, sinon énigmatique. Les images de Valéry sont des noyaux qui réservent leur graine pour des dents dures. Ses vers, même les plus incompréhensibles, sont exacts jusqu'à l'intransigeance ; pas de négligence, pas de légèreté, seulement des obstacles. Il n'est pas vrai qu'ils soient d'une sécheresse intellectuelle, puisqu'ils en appellent à des souvenirs sensuels très compliqués, mais il est certain que, dans leur rédaction, l'image aboutit à l'énigme. Pour la comprendre, on a besoin d'un sens subtil de la métaphore et, en attendant de comprendre, on reste insensible, tout occupé à se casser la tête ; la métaphore tend à l'énigme, comme dans la poétique de l'époque de Dante, dont la fleur la plus caractéristique est l'énigme poétique."⁹

"L'orgueil intellectuel" qu'il a jugé caractéristique pour les essais, Németh le retrouve également dans les poèmes de Valéry, en dégageant de ceux-ci l'expression d'un refus :

"Aux yeux de Valéry, l'esprit est négation. L'esprit reconnaît que le monde est une œuvre d'amateur : le ciel une erreur de Dieu, une altération du temps. Dans le magnifique conte mensonger de la création, l'esprit aspire à l'éternité de la mort. Plus l'esprit est un esprit pur, plus il se cramponne avec obstination aux mamelles de la mort et plus il se tait avec dépit. Valéry méprise à la fois ceux auxquels il s'adresse et puis lui-même que sa faiblesse contraint à parler."¹⁰

László Németh voit dans la *Jeune Parque* le plus grand poème de Valéry

⁸ C'est après la rupture avec Babits qu'il a déclaré : "Plutôt que d'être laquais, même un laquais des dieux, je préfère me taire à jamais". — Cité par László Vekerdí, dans sa monographie, intitulée *László Németh*, (Budapest, Szépirodalmi, 1970), p. 82.

⁹ L. Németh : *Paul Valéry : Poésies*, dans *Készülődés*, p. 204.

¹⁰ *Op. cit.*, pp. 204—205. — Antal Szerb, dans son *Histoire de la littérature mondiale*, commente en ces termes cette "faiblesse" de Valéry : "Mais il a fini quand même par rejoindre la littérature. Pourquoi ? Parce que le temps passait, et l'anéantissement menaçait et que l'homme est incapable de supporter la solitude complète de l'individu" (p. 497).

où s'exprime le drame de l'écrivain qui se décide à parler : la vie revendique ses droits chez la Parque, l'écrivain ressuscite en Valéry.

“Vivre ou mourir en apparence, écrire ou ne pas écrire : il faut admettre que le drame intérieur de Valéry est sincère. Sa destinée, l'ogueilleuse tension de ses poèmes, sa poétique du refus en sont la garantie. Il va de soi que le poète, qui s'abrite sous une carapace d'énigmes et qui veut briller de tout son éclat dans la lumière pure de l'intelligence, doit comprendre que ses énigmes soient tour à tour déchiffrées et que ses poèmes soient souvent réduits en thèses anodines. On ne se trompe peut-être pas en affirmant que la plupart des poèmes de Valéry ont pour graine une thèse sans poids et sans intérêt. Seulement, le poème, valéryen n'est pas graine, mais noyau — et même si cette passion de la raison est d'ordre intellectuel, elle ne l'est jamais au point que je prenne l'audace d'en faire le résumé.”¹¹

Si László Németh, comme nous l'avons déjà dit, s'intéresse avant tout au phénomène valéryen, à ce que l'oeuvre renferme de significations générales dans le contexte de toute une civilisation, cela ne veut pas dire qu'il ne porte aucun intérêt aux problèmes que pose la forme poétique. Aucune question de détail, cependant, ne retient son attention, aucune analyse de texte, aucun commentaire concret n'entre dans sa critique. Ce qui est certain — il l'a dit lui-même — c'est qu'il range le poète de la *Jeune Parque* parmi les plus grands de sa génération, à côté de Proust et de Gide.¹²

Le nom de Valéry revient assez souvent sous sa plume dans d'autres essais critiques, notamment dans celui qu'il a consacré à Goethe et dans lequel, du reste, il met en cause le bien-fondé du jugement de Valéry sur le grand poète allemand. Lorsqu'on sait que Valéry a salué en Goethe avant tout l'“homme universel”, c'est-à-dire un type d'homme qu'il aurait voulu être lui-même, cette critique de Németh devient doublement significative, puisqu'elle vise à la fois les deux hommes. Goethe est-il, comme Valéry l'a laissé entendre, un modèle à suivre ? La réponse de Németh est franchement négative. Il vaut la peine de reproduire ici l'essentiel de son jugement :

“Que vaut-il mieux ? Choisir ou bien fonder un système de mon refus de choisir ? Une telle liberté n'est-elle pas plutôt un alibi à cent visages ? Goethe s'était sauvé, mais son destin prit sa revanche : derrière l'éclatant masque, si

¹¹ L. Németh, *op. cit.*, p. 205.

¹² En rendant hommage à la grandeur de cette génération dans son essai *Európa földrengéstérképéhez* [=A propos de la carte des tremblements de terre en Europe] (cf. *Tanú*, 1932/1, p. 159), il avoue par la même occasion qu'il ne connaît pas du tout les plus jeunes, victimes en quelque sorte d'une éclipse. Cette opposition des deux générations implique bien sûr un jugement de valeur en faveur des aînés, Németh prenant résolument ses distances à l'égard de la littérature nouvelle d'après-guerre. En effet, aucun mouvement d'avant-garde n'a trouvé chez lui un écho favorable ni même provoqué sa curiosité.

difficile à porter, il souffrait de la dépression chronique des hommes mécontents d'eux-mêmes, avec sur son front le chagrin des déserteurs du destin.”¹³

Valéry ayant à son tour des tentations analogues de se représenter comme un esprit universel — tentations que son critique hongrois n'ignore pas — il n'est pas excessif, croyons-nous, de faire un rapprochement entre cet essai sur Goethe et ceux que László Németh a écrits sur Valéry. Cette critique indirecte, comme d'autres remarques critiques de Németh, est la preuve que l'admiration n'a jamais poussé celui-ci à des interprétations mythiques. De ce point de vue-là, on observe chez László Németh la même lucidité que chez Albert Gyergyai.

¹³ L. Németh: *Három Goethe-tanulmány* [= Trois études sur Goethe], *Tanú*, 1932/1, pp. 53—54. Pour l'étude de Valéry sur Goethe, cf. *Discours en l'honneur de Goethe*, Pl., t. I, pp. 531—533.

III. Écrits divers sur Valéry

Dans ce chapitre, il vaut mieux, nous semble-t-il, adopter une méthode de présentation aussi simple que possible, étant donné qu'il s'agit de manifestations critiques extrêmement diverses à tous points de vue. Articles de journaux et de revues, chapitres ou passages tirés de certains ouvrages d'ensemble, articles destinés à figurer dans des dictionnaires encyclopédiques, préfaces, essais et commentaires, voilà ce qui constitue la matière de ce chapitre. Tout cela sera présenté dans un ordre chronologique même dans les cas où le même auteur a consacré plusieurs écrits à Valéry. Dans cette présentation, les citations tiendront plus de place que les commentaires, surtout pour la période de l'entre-deux-guerres.

La première encyclopédie à fournir des renseignements sur Valéry est l'*Encyclopédie Littéraire* [Irodalmi Lexikon], rédigée sous la direction de Marcell Benedek, en 1927. L'article est dû à Miklós Kállay, futur rédacteur de *Napkelet*. Celui-ci évoque bien sûr le "silence" de Valéry, tout comme l'influence de Mallarmé sur sa poésie, pour poursuivre en ces termes :

"Il est le plus fêté des poètes lyriques, que les poètes eux-mêmes regardent avec un respect particulier. Maître distingué de la poésie dite «pure» . . . Valéry n'est pas un poète fécond : mais un savant à l'esprit cultivé, un artiste subtil et un philosophe vivant dans le froid univers des abstractions."¹

Le même Marcell Benedek en 1929 va publier un livre de vulgarisation intitulé *A francia irodalom* [= La littérature française]² dans la préface duquel il précise que son intention n'est pas de jeter un nouvel éclairage sur l'histoire littéraire de la France, mais de faciliter l'accès de cette littérature au public. C'est sur un ton très chaleureux qu'il recommande en premier lieu la lecture des poèmes de Valéry, en qui il voit le représentant le plus remarquable de ce nouveau classicisme qui remonte, selon lui, aux traditions du symbolisme et

¹ *Irodalmi Lexikon*, p. 1176; l'expression "poésie pure" figure en français dans le texte.

² Éditions Athenaeum.

qui regroupe des poètes tels que Charles Guérin, Léon-Paul Fargue et François-Paul Alibert :

“Dans cette direction, le point culminant de l'évolution, c'est Paul Valéry”³ dit-il et il met surtout en relief l'essai sur Léonard de Vinci : pour lui, Valéry est un “homme universel” au même titre que Léonard. Après quelques citations tirées de cet essai, M. Benedek termine son portrait de Valéry en ces termes :

“Valéry n'admet ni l'« inspiration » des romantiques, ni l'« intuition » de ses contemporains. Il ne faut pas pour autant s'effrayer de son intellectualisme. Outre la froide perfection de Malherbe, il a également reçu en héritage du 17^e siècle le rythme à la fois fiévreux et régulier de Racine ; ses couleurs sont parfois celles de Baudelaire, ses accents ceux de Verlaine. Et il a aussi, il faut le dire, des impressions fugitives qu'on ne saurait saisir, ni fixer que dans les moments de l'inspiration.”⁴

Quelques années plus tard l'*Encyclopédie de la littérature mondiale* [Világirodalmi Lexikon], rédigée sous la direction de Lajos Dézsi, en trois volumes et publiée entre 1931 et 1933, lui accorde aussi une place de choix :

“C'est un des plus grands poètes français de notre temps. Issu d'une riche bourgeoisie, c'est un élégant mondain de Paris qui a l'air d'abord plutôt d'un dilettante . . . Valéry est le poète de l'« intellect pur ». Au lieu de chercher à exprimer des sentiments, des émotions, il aspire en poésie [. . .] à la pensée pure . . . Ses poèmes seront « obscurs » pour l'homme moyen, bien que le seul point fixe dont il dispose au monde soit la précision, l'esprit de suite et la maîtrise . . .”⁵

D'après cette encyclopédie, les mathématiques ont une grande importance chez Valéry, et on cite à ce propos l'exemple de son disciple, Lucien Fabre, l'ingénieur-poète. Le poète de *Charmes* y est présenté comme un successeur de Malherbe, de Racine, de Baudelaire et de Mallarmé . . .

“L'abbé Bremond voit en Valéry le continuateur de Racine, mais il ne fait pas de doute que, semblable en cela à son héros, Monsieur Teste, qui n'a pas su entièrement éliminer la souffrance, Valéry, le nouveau classique, porte à son tour sur lui l'éternelle entrave humaine du romantisme.”⁶ L'article est complété par une bibliographie bien documentée des oeuvres de Valéry parues jusqu'alors.

Dans les années trente, on publie plusieurs écrits sur Valéry. En 1933, un intéressant article de *Debreceni Szemle*⁷ présente aux lecteurs *Regards sur le monde actuel*, l'auteur y mettant en relief surtout les idées historiques de Va-

³ *Op. cit.*, p. 350.

⁴ *Op. cit.*, p. 352.

⁵ *Világirodalmi Lexikon*, Éd. Studium, t. III, p. 1692 ; l'article est signé par les initiales H. J. (= János Hankiss).

⁶ *Ibid.*

⁷ Ernő László Kiss: *Van-e szükség történelemre?* [= A quoi bon l'histoire ?]

léry. Ce que le critique hongrois apprécie, c'est moins la pensée, discutable sur tel ou tel point, de l'écrivain français que plutôt son art d'écrire. A propos de la *Nécessité de l'histoire* d'André Lebey⁸, qui se propose de critiquer la conception de l'histoire de Valéry, E. L. Kiss fait remarquer :

“Malheureusement, faute de conception originale et d'ordre dans son exposé, faute de style aussi, son livre n'obtiendra pas le même succès que celui de Valéry, qu'on peut lire sans se rendre compte des sophismes qui ont pu se glisser dans ses raisonnements si séduisants, dans ses syllogismes en apparence si limpides.”⁹

En 1934, la revue *Széphalom* publie dans la traduction de János Hankiss *Lettre à un ami* sous le titre *Baráti levél*¹⁰, précédée d'un bref commentaire du traducteur, qui caractérise Valéry comme “le poète-philosophe obstiné de la clarté et de l'exactitude exaspérée”, “maître conscient du langage”. Monsieur Teste y est présenté essentiellement d'après la préface de Valéry pour la deuxième édition anglaise de son oeuvre,¹¹ Monsieur Teste est sans doute “plutôt une Chimère de la raison, un »monstre«”, mais ce “monstre” reste aux yeux du commentateur profondément humain.

A propos de la traduction elle-même, J. Hankiss met surtout en relief les “difficultés”, mais tout en qualifiant son auteur de “difficile”, il se refuse à le trouver obscur. Quant à la *Lettre à un ami*, il en dit entre autres :

“La seconde partie de la lettre est un tableau ironique de la vie littéraire, un morceau prometteur de vision du monde où l'on voit tomber en loques le faux romantisme individualiste. En quelques lignes, comme en quelques pages, il serait difficile de résumer ou de faire comprendre ce que signifient la rigueur et la sérénité surhumaines de Valéry pour la réorganisation de la conception de la littérature.”

Le romancier Sándor Márai, dans un article publié pendant le séjour du poète à Budapest¹², fait une comparaison significative entre *Monsieur Teste*, qu'il aime et qu'il comprend (“Monsieur Teste est mon ami” — dit-il), et la poésie de Valéry, qu'il admire sans pouvoir vraiment l'aimer :

“Quant à aimer cette poésie, non, je ne l'aime pas. Elle ne demande d'ailleurs pas à être aimée. Elle veut rester éloignée de tout ce qui est sentiment. Comme si la poésie de Valéry, pour reprendre les paroles de Monsieur Teste, tendait seulement à faire des démonstrations. Faire la démonstration de l'esprit, de l'esprit pour soi, atemporel et désintéressé. Cette âme-là, elle n'est même pas cruelle. Elle existe toute seule, pareille à un chiffre qui marque in-

⁸ Firmin-Didot, 1933.

⁹ Ernő László Kiss, *op. cit.*, p. 357.

¹⁰ *Széphalom*, 1934, pp. 99—101 — la traduction a été faite d'après l'édition du Capitoll, 1926.

¹¹ *An evening with Mr. Teste*, Paris, R. Davis, 1925.

¹² Numéro du 10 juin du quotidien *Újság*, article intitulé *Műsoron kívüli* [=Hors programme].

variablement une valeur et un sens . . . Je vais à Baudelaire comme dans un pays étranger qui m'est bien familier, alors que chez Valéry "seule" la Raison m'attend, cet esprit sélectionné, dénudé en quelque sorte, fixé dans le cristal des vocables. Cela ne vous élève pas, cela manque de pathétique."

C'est également en 1936 que paraît l'essai de Mihály Babits, *Az európai irodalom története* [= L'Histoire de la littérature européenne], dont le jugement sur Valéry caractérise à la fois les conceptions littéraires de l'auteur et le climat poétique de la Hongrie d'alors. Si l'on veut apprécier ce jugement à sa juste valeur, il faut tenir compte du fait, attesté par Albert Gyergyai dans son article *Babits és a franciák* [= Babits et les Français], que le poète hongrois, tout en reconnaissant la grandeur de la littérature française, la regarde néanmoins avec une certaine distance :

"On sait qu'en littérature seul les poètes intéressaient Babits vraiment et profondément, la poésie ayant été considérée par lui comme la plus belle et la plus pure expression de l'âme . . . Or, s'il est permis de résumer en les simplifiant les idées de Babits, il semble que pour lui la littérature française malgré son éclat et sa richesse passait avant tout pour une littérature en prose."¹³

Pour Babits, Valéry se distingue tout d'abord de ces écrivains à succès qui, comme Kipling, Shaw, Wells, écrivent pour le grand public :

"Le succès auprès du grand public allait aux écrivains journalistiques . . . Et si j'oppose maintenant à ces écrivains un Paul Valéry par exemple, ce disciple de Mallarmé, quelle distance ! Il va si loin dans l'approfondissement intellectuel et gratuit de l'expérience intuitive que l'expression en devient à ses yeux presque une dégradation. Comme son héros, Monsieur Teste[. . .], Valéry s'est tu vers la fin du siècle pour garder le silence pendant vingt ans . . . Dans un esprit scientifique et métaphysique, il a sublimé tout ce qu'il avait à dire . . . En attendant qu'il ne subsiste plus en lui rien de schématique, rien de négligé, nulle trace des contingences de la vie. Mais il lui restait la »poésie pure«, l'expérience abstraite, la forme pure. Un »nouveau classicisme«, français et intellectueliste . . . Il se peut que cette poésie-là soit froide et que Valéry l'essayiste l'emporte sur le poète. La crise aiguë de la poésie coïncidait précisément avec l'intermède de son silence prolongé. Désormais, une seule sorte de grand poème était possible : celle qui reste étrangère au public et même à la vie."¹⁴

Voici enfin comment Babits situe Valéry dans le contexte général de la poésie moderne :

". . . ce qui nous frappe le plus dans la littérature mondiale de nos jours, c'est précisément le tarissement de la poésie lyrique. C'est une littérature qui,

¹³ Dans *Babits emlékkönyv* [= Hommage à Babits], Éd. Nyugat, 1941, pp. 46—47. — Pour éviter tout malentendu, rappelons ici que malgré ce qui précède, Babits communiquait avec toute sa génération dans l'admiration de la poésie de Baudelaire, que le jeune Babits qualifiait de "géant de l'esprit". (Cf. la monographie de Pál Kardos, *Babits Mihály*, Budapest, Gondolat, 1972, p. 26.)

¹⁴ *Az európai irodalom története*, pp. 476—477.

même introspective, garde le bon sens, froide dans son goût de vivre ou curieuse dans ses analyses. »Du romantisme froid« — c'est ainsi que la postérité pourrait la qualifier un jour. La fameuse poésie moderne, après tant de bizarres splendeurs et d'audacieuses décompositions, vient de retourner, découragée en quelque sorte, à ses formes obscures. On dirait que la versification d'un Valéry est classique jusqu'au pédantisme, et les jeunes poètes hongrois recherchent le chant populaire simple. Lorsque tout est en effervescence et sur le banc d'essai, c'est la poésie lyrique qui reste singulièrement calme et conservatrice. Mais justement en poésie lyrique, cela signifie lassitude et affaiblissement. Comme je viens de le dire, Valéry est probablement meilleur essayiste que poète, Ady étant peut-être le dernier des grands lyriques populaires.¹⁵

Le professeur Sándor Eckhardt, dans son ouvrage intitulé *A francia szellem* [= Le Génie français] et publié en 1938¹⁶, contribue à son tour à fixer les traits essentiels de la figure poétique de Valéry. Il affirme que l'un des traits distinctifs du génie français réside dans un effort de clarté tant dans la pensée que dans l'expression, et à ce propos il n'hésite pas à citer l'exemple du poète de *Charmes*:

«... le romantisme ne put encore s'écarter du chemin de la rhétorique. La vraie rupture ne se produit que dans le symbolisme et l'impressionisme, dans l'art hermétique de Mallarmé et de Rimbaud, la fluidité de Verlaine. En peinture, on sait que l'hermétisme a fait encore plus de progrès dans l'oeuvre des grands maîtres. Enfin, Paul Valéry sut rendre son armature solide à la poésie française, sans renoncer cependant à l'ésotérisme des symbolistes, établissant ainsi un compromis entre les exigences de la poésie qui préfère la suggestion à la tradition nationale de la clarté.»¹⁷

C'est pendant la guerre, en 1942, que voit le jour, à Debrecen, la seule monographie hongroise consacrée à l'auteur du *Cimetière marin*, intitulée *A költő Valéry távlatai* [= Les perspectives de Valéry poète] et due à Jenő Gerlótey. Certes, l'auteur s'y montre fort bien informé et présente d'une manière détaillée la formation littéraire de Valéry, ses précurseurs, ses lectures, etc. L'auteur connaît visiblement tout ce qui est alors publié de Valéry. Le meilleur chapitre de son ouvrage est celui dans lequel — en s'inspirant peut-être des suggestions d'Albert Gyergyai — il examine le caractère méditerranéen de l'oeuvre, en appuyant son analyse sur de nombreuses citations bien choisies sur le rôle, dans la poésie valéryenne, du soleil, de l'eau, du vent et de la lumière. La poésie de Valéry, il la qualifie de sereine et lui trouve un caract-

¹⁵ *Op. cit.*, p. 495.

¹⁶ La version française de cette oeuvre a été publiée en 1942, à Paris, par la Librairie Médicis. Le texte que nous allons citer est celui de cette dernière édition.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 226. — L'ouvrage de S. Eckhardt contient encore d'autres références à Valéry et qui servent toutes à éclairer tel ou tel aspect du "génie français", références qu'il serait un peu fastidieux de recenser ici. Pour Eckhardt, l'oeuvre de Valéry est en tout cas une manifestation typique de la civilisation et de la mentalité françaises.

tère d'indépendance. Pour Gerlótéy, Valéry est "un poète important mais dont l'oeuvre suit obstinément la même direction".¹⁸

"Sa persévérance obstinée, le peu de changement qui vient de sa retraite de vingt ans, l'identité« systématique comme idéal absolu d'unité méthodologique et stylistique font sentir les limites de ses facultés créatrices comme celles de ses facultés de discernement."¹⁹

L'ouvrage de Gerlótéy est sans doute ambitieux puisqu'il veut donner une vue d'ensemble de l'oeuvre valéryenne, c'est là son principal, sinon unique mérite.

Nándor Szávai approche l'oeuvre de Valéry d'un point de vue particulier, mais qui n'a rien de surprenant quand on connaît les activités pédagogiques de l'auteur: dans un article écrit en 1945, après la mort de l'écrivain²⁰, il se demande ce qu'on peut tirer sous ce rapport de cette oeuvre si riche en diverses méditations.

"Il est naturel, dit-il, que l'éducation, l'école, la jeunesse ont également beaucoup intéressé et préoccupé Valéry", qui "voit dans la jeunesse le symbole de l'avenir". Nándor Szávai évoque tout particulièrement le *Discours prononcé à l'occasion de la distribution des prix au Collège de Sète*, à propos duquel il écrit:

"Valéry ne cache pas son angoisse chaque fois qu'il médite sur l'avenir de la jeunesse d'aujourd'hui, et nous savons que cette angoisse n'a pas été sans fondement. Surtout lorsqu'il a pensé à la jeunesse de son pays [...] puisqu'il a prévu la supériorité politique, sociale et surtout militaire de la jeunesse hitlérienne et fasciste sur la jeunesse naïve, enjouée et de toute façon mal préparée des écoles de France."

Ce que le poète recommande aux jeunes, c'est l'indépendance et la constance dans l'effort intellectuel, ce qui, du point de vue pédagogique, est d'autant plus nécessaire que la civilisation moderne ne les y pousse guère.

"Valéry, conclut l'auteur (et cette conclusion est révélatrice du climat moral et social de l'année de la Libération), de par son âge, son éducation et sa condition sociale, redoute l'«homme nouveau»; il revient à la jeunesse d'aujourd'hui que cette crainte du grand poète soit, chez nous comme dans la patrie de Valéry, dissipée le plus tôt et le plus complètement possible et qu'elle crée effectivement un homme nouveau, plus complet, plus harmonieux et surtout plus désintéressé que l'ancien."

Ce n'est pas par hasard que nous avons reproduit ici cette conclusion qui vise la naissance de l'«homme nouveau". Au lendemain de la Libération, la nécessité d'un bilan de la civilisation bourgeoise s'est tout naturellement im-

¹⁸ Jenő Gerlótéy: *A költő Valéry távlatai*, p. 66.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 49.

²⁰ *Paul Valéry*, reproduit dans le recueil d'études *Emberék és tájak* [=Hommes et paysages], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1972, pp. 166—170.

posée en Hongrie aussi, en fonction notamment de l'implantation d'un nouveau système de valeurs représenté par le marxisme. L'oeuvre de Valéry en tant que représentant de la civilisation bourgeoise allait être également "pesée" sur la balance. László Bóka dans *Polgárság és irodalom* [= Bourgeoisie et littérature] affirme :

"Si notre visage s'est tourné vers le monde nouveau, ce n'était pas seulement du fait des écrivains révolutionnaires tournés de toute leur âme vers l'avenir, mais aussi grâce à l'oeuvre de ces écrivains honnêtes et typiquement bourgeois qui ont encouragé leurs lecteurs, par leurs doutes sincères et exprimés dans des formes nobles, à trouver quelque solution nouvelle. Le sombre pessimisme de Paul Valéry dans la *Crise de l'esprit*, le courage de Thomas Mann dans la *Montagne magique* où les idées se combattent comme des anges, les romans d'Aldous Huxley [...], l'oeuvre d'Ady et de Zsigmond Móricz ont plongé leurs racines dans cette littérature bourgeoise, tout en dépassant cependant l'époque et les limites de classe de leurs auteurs."²¹

Pour des raisons qui s'expliquent par l'évolution politique de la Hongrie et par l'orientation générale de la politique culturelle à partir de 1948, Valéry pendant un certain nombre d'années ne fait pas l'objet de réflexions critiques.²²

C'est en 1957 qu'on voit paraître, dans un contexte par ailleurs assez particulier, un premier commentaire approfondi de son oeuvre. Il s'agit de l'essai de György Gábor dans son *Gondolatok könyve* [= Le Livre des pensées], volumineux recueil de pensées et de maximes, dans lequel Valéry trouve bien sûr sa place. Cet essai en quelques pages parvient à peindre un portrait de Valéry qui nous frappe par sa justesse. Au lieu d'aborder un à un les divers domaines de la création chez Valéry, György Gábor s'efforce d'en saisir l'essentiel, c'est-à-dire l'effort qui détermine, selon lui, toute l'oeuvre du poète et qui consiste à rechercher les fondements de la pensée humaine et les lois qui la régissent. C'est ainsi qu'il explique que Valéry "a presque la hantise d'observer le fonctionnement de son esprit et que tout son effort tend à en découvrir et définir les lois. Ce n'est pas pour en venir à partir de prémisses et par la justesse de son raisonnement à quelque conclusion, mais pour le plaisir même du raisonnement. Ce qui l'intéresse exclusivement, c'est la structure de son cerveau et non pas sa fonction"²³.

Après ce trait essentiel de l'oeuvre, l'auteur expose, d'une manière assez originale, ce qui constitue, selon lui, le "problème valéryen". Dans son interprétation, l'oeuvre jugée tour à tour difficile, obscure, superficielle ou contradictoire, s'éclaire peu à peu. György Gábor y parvient sans simplifier pour autant les problèmes, mais en mettant résolument les approches mythiques

²¹ Dans le recueil d'études *Válogatott tanulmányok* [= Études choisies], 1966, p. 700.

²² Seul István Sótér parlera de son influence sur György Somlyó. V. plus loin, dans le chapitre consacré aux problèmes d'influence.

²³ *Gondolatok könyve*, p. 684.

de côté. Pour lui, l'oeuvre de Valéry reste ce qu'elle est : produit d'un esprit méditatif, où il faut voir avant tout la formation d'une méthode et non pas un système uni et élaboré. Les exégètes de Valéry se préoccupent trop de porter un jugement de valeur sur les théories, souvent contradictoires de leur auteur, relatives, d'une part, à l'art, à la création artistique, de l'autre, aux possibilités de l'esprit en particulier et à celles de la culture en général. Aux yeux de Gy. Gábor, Valéry est, certes, un poète philosophique, mais en tant que philosophe, il est hostile à toute philosophie, à toute construction de pensée systématique :

“... ce n'est pas le caractère inconstant de ses convictions qui pousse Valéry vers les divagations de l'esprit, mais le désir obstiné d'éclaircir toujours un autre aspect du réel. Il change d'opinion parce qu'il change de point de vue et il change de point de vue parce que le point de vue change l'aspect des choses. Les phénomènes ne sont pas d'une seule mais de trois dimensions, et si l'on n'en connaît pas toutes les faces, on ne les connaît point.”²⁴

Selon György Gábor, avec Valéry le genre aphoristique a pris un nouvel essor, ce qui s'expliquerait, d'une part, par son attachement au classicisme, de l'autre, par le fait qu'il est un artiste conscient :

“Presque toutes les pensées de Valéry tournent autour de la conscience ou, pour mieux dire, autour de l'idéation de la conscience (ce qui n'est contradictoire qu'en apparence, puisque le poète est persuadé que «le réel ne peut s'exprimer que par l'absurde»²⁵). Or, le principal moyen de l'idéation est la définition. Ce sérieux jeu de l'esprit, Valéry s'y livre avec passion, non seulement parce que c'est utile, mais aussi parce qu'il y trouve du plaisir. C'est le «plaisir de définir» et son goût du paradoxe qui font de lui un pur aphoriste.”²⁶

Bien qu'avant 1971 Valéry ne fasse pas l'objet exclusif d'essais ou d'articles critiques, on aurait tort de penser qu'on l'ait purement et simplement oublié. D'une part, on retrouve un certain nombre de ses oeuvres poétiques dans différents recueils de traductions (comme il ressort de la bibliographie que nous avons établie), d'autre part, on réédite, notamment d'Albert Gyergyai et de László Németh, d'anciens essais critiques qui, à cause de la personnalité de leurs auteurs, sont susceptibles d'éveiller de nouveau l'attention du public.

Il y a dans cette période comme une discrète présence de Valéry, dont il serait superflu de fournir ici toute la documentation. Un dernier exemple pourtant, assez significatif pour être relevé : Ladislav Gara dans son *Anthologie de la poésie hongroise*, parue en 1962, a choisi pour présenter la poésie de György

²⁴ *Op. cit.*, p. 685.

²⁵ Cf. *Tel quel*, Pl., t. II, p. 736.

²⁶ *Op. cit.*, p. 688. — La seule étude que nous ayons trouvée en français sur cet aspect particulier de l'oeuvre est celle de Gérard Genette : *Valéry et l'axiomatique littéraire*, dans la revue *Tel Quel*, n° 23, 1965.

Rónay deux poèmes de celui-ci sur “Deux poètes français” : *Apollinaire* et *Valéry*. Ce dernier, dans la traduction d’Alain Bosquet, se termine sur ces vers :

*Mots, le poète en se couchant
Vous dit de poursuivre son chant.*

*Chantez! Chantez! je ne suis point
Mais, mort, je reste ce témoin
Qui tue le temps car il est sûr
De ses vers montés dans l’azur.²⁷*

C’est en 1971, à l’occasion du centenaire de la naissance du poète, que György Rónay publie dans l’hebdomadaire littéraire *Élet és Irodalom* [= Vie et littérature] un article commémoratif, dans lequel il insiste sur la grandeur comme sur certaines tentations dangereuses (de préciosité notamment) de l’entreprise valéryenne, en mettant toutefois l’accent sur ce qui est exemplaire dans cette entreprise. Il évoque aussi le silence du poète, dont il dit qu’il n’a pas été celui de l’“oisiveté”, mais bien celui du “travail”.

“Ce fonctionnaire diligent — d’abord au ministère, ensuite à l’agence Havas — consacra ses heures matinales à s’exercer à la «méthode de Léonard». On le voit sur une photographie à son bureau, le menton appuyé sur la main, devant un cahier ouvert. C’est ainsi qu’on l’imagine, méditant jour après jour sur l’expression la plus pure d’une pensée bien polie. Mais ce tableau, pour qu’il soit tout à fait caractéristique, a besoin d’être complété. Une fenêtre grande ouverte, sur la mer ou sur le ciel dont le soleil levant inonde les cadres avec son éclatante lumière qui chasse l’obscurité. Car c’est là le vrai moment valéryen : celui où l’obscurité est en train de se dissiper et la lumière en train de surgir [...] et l’Ordre par un seul éclair se réalise. Le moment où la forme *née avant* accouche de sa fille, la belle oeuvre, parce que, comme il le dit dans une note, «Les belles oeuvres sont filles de leur forme, qui naît avant elles». Le moment où se réalise la grandeur poétique, qui consiste à saisir par des mots l’idée qui perce l’obscurité.” “On aurait tort, explique Gy. Rónay, de lire des poèmes de Valéry en n’y voyant que les froids chefs-d’oeuvre d’une perfection à la pureté cristalline.”

La clarté de l’esprit, la perfection de la forme, Valéry les oppose aux forces obscures et troubles de son époque, et ç’aurait été là la signification actuelle de son oeuvre. Rónay conclut en ces termes : “Bien sûr, l’Esprit seul est insuffisant et, en fin de compte, toujours impuissant contre les tentatives terroristes des instincts ; il faut autre chose encore pour qu’il puisse dompter les démons de l’histoire qui se cachent dans des faits sociaux bien réels. Seule

²⁷ Paris, Éd. du Seuil, p. 389.

la Raison est capable d'enchaîner les démons, mais la Raison ne peut s'élever jusque-là que poussée par des forces sociales effectives . . . Ce que Valéry a non seulement imaginé, mais a essayé même de bâtir sur le sol brûlant de l'Europe n'aurait été finalement qu'une magnifique Néphélococcygie ? C'est possible. N'empêche qu'entre les deux guerres, personne plus que lui n'a cru avec autant de ténacité dans l'unité de l'Esprit Humain. Cela de toute façon mérite respect, bien qu'on voie désormais clairement que la seule « politique de l'esprit » n'y suffit point.²⁸

C'est en 1973 que paraissent sous le titre de *Két párbeszéd* [= Deux dialogues], traduits par György Somlyó, *Eupalinos* et *l'Ame et la Danse* suivis d'un essai du poète traducteur, intitulé „*Bevezetés(féle) Paul Valéry módszerébe*” [= (En guise d') Introduction à la méthode de Paul Valéry"]. Le titre de l'essai est évidemment allusif: il s'agit d'expliquer l'oeuvre de Valéry comme celui-ci a expliqué celle de Léonard.

Somlyó s'efforce de saisir l'oeuvre de Valéry dans son ensemble. Aussi renonce-t-il à la présenter dans son déroulement à la manière d'un historien littéraire, il préfère mettre l'accent sur l'analyse de ce qu'il appelle sa *méthode*. Bien sûr la question de "silence" comme celle de la rupture du silence se trouve inévitablement abordée par l'auteur:

"Les débuts précoces de Valéry et son silence encore plus précoce tombent sur ces années où l'oeuvre et la carrière colossales de Victor Hugo arrivent à leur terme en devenant du même coup du passé; où Rimbaud meurt inconnu, tandis que son oeuvre brusquement va quitter l'inconnu; où la gloire de Mallarmé [. . .] rayonne le plus intensément."²⁹

A la lumière de ce silence et surtout de ce qui lui succédait, quel est le sens de l'oeuvre valéryenne ?

"... la carrière de Valéry est une victoire à la Pyrrhus, ou si l'on veut, inversement, une glorieuse défaite: il comprend l'absurdité de la littérature, tout en reconnaissant que, dans certaines situations essentiellement humaines, certains hommes (et par conséquent l'être humain en tant que tel) n'ont d'autre recours, d'autre chance de communication que la littérature. L'oeuvre de Valéry, c'est la nausée de la littérature qui a produit, pour ainsi dire, une trentaine de milliers de pages qu'on qualifiera — faute de mieux — de *littérature*."³⁰

Dans la pensée de Somlyó, la crise intellectuelle qu'a traversée Valéry a un caractère à la fois légendaire et symbolique, expression consciente d'un conflit nettement historique:

"Ce n'est pas le choix d'une carrière qui constitue son drame, mais le choix lui-même en tant que drame humain universel; c'est le divorce de la

²⁸ *Szépen gondolkodni* [= Penser juste], dans l'hebdomadaire *Élet és Irodalom*, le 30 octobre 1972.

²⁹ *Op. cit.*, p. 138.

³⁰ *Op. cit.*, p. 136.

littérature d'avec la littérature même."³¹ Quant au dépassement de cette crise, il constitue le centre même des préoccupations de Valéry comme en témoignent son *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*:

“La peur de la spécialisation — ce sentiment qui envahit de plus en plus notre époque — est le centre non pas esthétique mais [...] de caractère existentiel de la poétique de Valéry. C'est ce qui explique qu'il se tourne dès le début vers cette grandiose incarnation historique de l'«homme universel» . . .”³²

La tendance de Valéry à accorder plus d'importance au processus de la création qu'à l'oeuvre elle-même est commentée par Gy. Somlyó d'une manière significative: “Sur ce point il parvient spontanément à formuler une »théorie de la valeur littéraire« qui touche aux principes de la dialectique matérialiste et même de l'économie politique. Voyons comment il éclaireit dans un article qui date de 1932, le conflit fondamental qui l'a opposé depuis toujours à la »littérature«. »C'était là mettre en question toute la littérature, et particulièrement la moderne. C'était décréter que l'*Or* est un vil métal, et tout évaluer en quantité de travail conscient.»³³

L'obscurité tant de fois commentée de Valéry est devenue entretemps toute relative:

“Les récents développements de la littérature, lesquels renvoient si souvent à Valéry justement, produisent en ce moment des exemples d'obscurité, d'incompréhensibilité et de difficulté beaucoup plus extrêmes [...] si bien que sous ce rapport, les difficultés et les obscurités de Valéry se trouvent presque totalement dissipées; il est vrai que du même coup disparaissent aussi certaines de ses beautés et de ses »profondeurs« qui ont bouleversé à l'époque, mais qui sont quelque peu transparentes aujourd'hui.”³⁴

Dans la conclusion de son essai, György Somlyó écrit de Valéry:

“Son esprit a été entièrement captif de la connaissance humaine. Mais ce qui l'a rendu captif l'a en même temps aidé à se libérer de lui-même, car »qu'est-ce que connaître ? — C'est assurément n'être point ce que l'on est« — comme dit Socrate³⁵ dans l'*Ame* et la *Danse*.”³⁶

Le dernier en date des essais consacrés à Valéry est dû à László Ferenczi (1974). C'est un travail solide, fondé sur une bonne connaissance de la critique valéryenne et visiblement inspiré par le point de vue historique et sociologique. L'interprétation de L. Ferenczi devient surtout intéressant là où il s'efforce de mettre en lumière les relations de l'oeuvre avec l'histoire. Ainsi le silence de Valéry s'expliquerait par certains “événements” dont l'auteur justifie l'importance par une citation prise dans la préface de *Regards sur le monde actuel*:

³¹ *Op. cit.*, p. 138.

³² *Op. cit.*, p. 142.

³³ *Op. cit.*, p. 144. — Quant à la citation de Valéry, v. Pl., t. II, p. 1602.

³⁴ *Op. cit.*, p. 151.

³⁵ Inattention d'auteur: en réalité c'est Eryximaque qui le dit, v. Pl., t. II, p. 168.

³⁶ *Op. cit.*, p. 152.

“Je ne sais pourquoi les entreprises du Japon contre la Chine et des États-Unis contre l’Espagne qui se suivirent d’assez près, me firent, dans leur temps, une impression particulière. Ce ne furent que des conflits très restreints où ne s’engagèrent que des forces de médiocre importance; et je n’avais, quant à moi, nul motif de m’intéresser à ces choses lointaines, auxquelles rien dans mes occupations ni dans mes soucis ordinaires ne me disposait à être sensible. Je ressentis toutefois ces événements distincts non comme des accidents ou des phénomènes limités, mais comme des symptômes ou des prémisses, comme des faits significatifs dont la signification passait de beaucoup l’importance intrinsèque et la portée apparente.”³⁷

A partir de cette citation, Ferenczi examine le rapport de Valéry avec l’histoire en général et avec l’histoire européenne en particulier de même que sa conception de la politique. Ce faisant il se réfère aussi à la *Crise de l’esprit* dans laquelle Valéry a constaté que l’Europe avait perdu son rôle dirigeant dans le monde. Enfin, après une brève analyse de la *Conquête allemande* de 1917, il conclut :

“Valéry est le premier poète ou l’un des premiers à observer avec désespoir mais aussi avec une amère objectivité la fin du rôle dirigeant de l’Europe, et il en a même tiré les leçons poétiques. C’est ce qui ressort d’une manière caractéristique de la thématique de sa poésie. Ce qui nous frappe en effet, c’est que chez ce disciple de Baudelaire et de Mallarmé, le motif de la fuite est absent. Quelque équivoque et ironique que soit la perspective de la fuite chez Baudelaire ou Mallarmé, ceux-ci n’en évoquent pas moins l’idée du départ, du déplacement géographique. Valéry, lui, n’entend plus comme Mallarmé le chant des matelots parce qu’il n’a plus où aller. Plus exactement, il l’avait entendu gamin, mais les poèmes dans lesquels il en parle, il ne les a pas insérés dans ses recueils canonisés et qu’il a voulus définitifs.

Le silence de Valéry s’expliquerait-il donc par la découverte de changements dans la politique mondiale ? A côté de la complexité originelle de l’esthétique mallarméenne, de l’horreur de l’épigonisme, du bouleversement de sa foi dans l’omnipotence de la littérature et de l’absence de toute perspective de succès, c’en est, sans aucun doute, la principale raison.”³⁸

³⁷ V. Pl., t. II, pp. 913—914, cité par L. Ferenczi dans son essai *Paul Valéry*, in *A Francia irodalom a huszadik században* [= La Littérature française au XX^e siècle], t. I, p. 224.

³⁸ *Op. cit.*, p. 227.

IV. Le séjour de Valéry en Hongrie

Paul Valéry devait se rendre à Budapest au mois de juin 1936 pour y présider, entre le 8 et le 12, les Entretiens de la Coopération intellectuelle, tenus sous l'égide de la Société des Nations et portant sur le rôle de l'humanisme dans la société moderne. Ces Entretiens réunirent, dans la capitale hongroise, une trentaine de délégués venus de divers pays européens : écrivains, philosophes, historiens et savants, appartenant tous à ce qu'on considérait alors comme l'élite intellectuelle de l'Europe. Čapek, Duhamel, Huizinga, Livingstone, Madariaga, Thomas Mann, Ojetti, Piaget, Rohn et Vacaresco figuraient notamment sur la liste des délégués, sans parler de Béla Bartók qui représentait la Hongrie en sa qualité de membre du Comité Permanent des Lettres et des Arts. La comité d'organisation, animé par József Balogh, rédacteur de la *Nouvelle Revue de Hongrie*, aurait pu, on s'en doute, profiter de cette occasion exceptionnelle pour inviter aux Entretiens, comme il en avait le droit, quelques-uns de nos meilleurs écrivains qui auraient certainement eu leur mot à dire sur les problèmes qu'on y débattait. Ce n'est pas ce qui s'est passé, les organisateurs ayant pensé — à la suite d'un malentendu, peut-être, comme le suggère István Gál¹ — que des universitaires, tels que par exemple Sándor Eckhardt et Béla Zolnai, tous deux professeurs de littérature française, étaient plus compétents en la question. C'était, comme le fait remarquer encore István Gál, "vouloir ramener la signification de l'humanisme à l'étude de la Renaissance", comme s'il s'agissait d'un problème historique, sans aucun lien concret avec l'actualité politique et sociale du moment. Une telle démarche s'harmonisait, en tout cas, parfaitement avec les intentions du gouvernement hongrois, fort désireux de neutraliser à l'avance toutes les répercussions politiques possibles de l'événement. On sait maintenant combien la présence de Thomas Mann, ennemi déclaré de l'Allemagne hitlérienne, gênait nos milieux officiels, préoccupés qu'ils étaient d'éviter tout heurt avec le III^e Reich. Les faits ne tardèrent pas, d'ail-

¹ *Thomas Mann három ismeretlen levele* [= Trois lettres inédites de Thomas Mann], article publié dans le supplément du quotidien *Népszabadság*, le 00 juillet 1974.

leurs, à les confirmer dans leurs craintes: lors de la session, Thomas Mann prononça un discours retentissant contre lequel, sur un ordre venu de Berlin, l'ambassadeur d'Allemagne à Budapest devait protester par la suite auprès du gouvernement hongrois. Le quotidien *Az Est*, dans son numéro du 10 juin, relatait l'événement en ces termes: "Surprise énorme: Thomas Mann a parlé en allemand. Il a parlé de la liberté, »obligée de se défendre, parce que cette liberté, autrement, *deviendra la liberté des assassins*«. Il faut dire, cependant, que ce discours sans équivoque, quelque retentissant qu'il fût, devait rester sans écho véritable à la session elle-même: les participants évitèrent de prendre ouvertement position sur cette question. A en croire Béla Zolnai, leur silence aurait été comme approbateur, l'expression d'un refus unanime, indépendamment d'ailleurs des convictions philosophiques et politiques: "L'Allemagne est repoussée par ce consentement tacite et bizarre de démocrates, libéraux, conservateurs, catholiques, païens . . ." ² N'empêche que ce refus d'engager franchement la discussion a rendu ces Entretiens finalement inefficaces: ceux-ci se déroulaient dans une ambiance à la fois apolitique et protocolaire, tout à fait conforme aux vœux du gouvernement hongrois. Le bilan n'était pas meilleur sur le plan purement littéraire, du moins du point de vue hongrois, puisque, comme nous l'avons déjà dit, aucun écrivain marquant de la Hongrie n'avait été invité à prendre part aux débats.

Quant à Valéry, en tant que président du colloque, il eut droit à tous les honneurs dus aux hôtes de marque, et l'ambiance officielle de ces journées ne paraissait pas peser sur lui trop lourdement. Selon Kerékjártó, un ami hongrois dont il sera encore question plus loin ³, il remplissait ses fonctions de président avec autant de zèle que d'entrain: "Valéry, sans se lasser, dirige les débats, résume tout ce qui est acquis, se trouve vraiment dans son élément. Ce comité des lettres et des arts est entièrement de sa création et il est fier de ses succès . . ." ⁴ Le poète lui-même garda, semble-t-il, le meilleur souvenir de son séjour en Hongrie, du moins si l'on en croit le livre d'or du pavillon hongrois à l'exposition universelle de 1937, dans lequel on peut lire, signé de Valéry, le texte suivant:

"Je ne sais si un livre d'or est fait pour qu'on y inscrive des vérités et des pensées profondes ?

Quant à moi, j'y écrirai la certitude d'une impression et j'y témoignerai de la durée d'un souvenir.

Celui des quelques jours passés à Budapest, l'an dernier, demeure en moi comme un joyau de ma mémoire, un objet précieux, doré de gratitude, une petite merveille de mon passé.

² Béla Zolnai: *Humanisme ou nationalisme?*, in *Nouvelle Revue de Hongrie*, novembre 1936, p. 458.

³ V. le chapitre *Les relations hongroises de Valéry*.

⁴ *Paul Valéry budapesti látogatása* [= Le séjour de Paul Valéry à Budapest], dans le numéro de novembre 1945 de la revue *Budapest*, p. 56.

J'ai trouvé une douceur extrême dans ce pays qui m'était tout à fait inconnu. Des hommes et des femmes d'une courtoisie et d'une grâce qui se font rares dans le monde d'aujourd'hui. Ma langue élégamment parlée; mes moindres désirs entendus à demi, et parfaitement exaucés; une culture raffinée; et surtout, et partout, un respect, un amour, un besoin de la Poésie, *comme on n'en trouve nulle part ailleurs*.

Je n'ai jamais quitté un coin de la terre avec plus de regret que je n'ai fait cette belle Budapest, son fleuve, ses eaux vivantes, son atmosphère charmante et toutes ces personnes qui m'y ont accueilli avec cette amitié immédiate qui adopte le Poète . . . à cause de la Poésie.

août 1937⁵

Si la sincérité de ce témoignage n'est pas en cause, il faut dire qu'il est pour le moins incomplet, dans la mesure où il passe sous silence — pour des raisons qu'il est aisé de comprendre — tout ce qui a pu indisposer le poète pendant son séjour. Le poète-président avait son rôle à jouer et il l'a joué jusqu'au bout, devant un public qui ne devait même pas soupçonner ce que le poète, une fois seul, pensait de tout cela. Cela ne pouvait aller, bien sûr, sans une certaine duplicité, comme en témoigne cette confiance des *Cahiers*, assez surprenante quand on pense au témoignage de Kerékjártó, témoin oculaire des activités présidentielles de Valéry: "Séance — l'ennui[. . .] Je ne pense jamais avec des mots comme Humanisme. Que peut faire l'esprit de tels termes? Comment puiser l'eau avec un filet?"⁶

C'est probablement à la même lassitude secrète sinon à une espèce de remords qu'on doit attribuer la réflexion suivante: „*Valeur des temps*. Il est des choses devant être faites qu'il m'ennuie de faire, qui repoussent mon énergie; ce que je me traduis d'abord en me disant que ce serait »perdre mon temps« que de les faire *maintenant*. Je les renvoie à un temps de moindre valeur . . . et je préfère *perdre ce temps actuel*. Mais de quel temps s'agit-il? Si je me sentais en état de faire ce qui m'intéressait, la négligence de ces choses serait juste; mais il n'en est pas ainsi. Je ne suis pas en état de faire des *meliora*, et le temps actuel est — de mince valeur."⁷

D'après le témoignage des *Cahiers*, Valéry arrive à Budapest fatigué et inquiet: il a commencé sa "tournée" de conférences le 28 mai à Liège, le 5 juin

⁵ Voir le document photocopié dans l'article d'I. Gál, intitulé *Magyar vonatkozású Valéry-dokumentumok* [= Documents de Valéry relatifs à la Hongrie], dans la revue *Nagyvilág*, 1976/4.

⁶ *Cahiers*, t. XIX, pp. 37—38. Il est vrai que ces notes datant du 8 et du 9 juin, traduisent le même état d'esprit qui s'exprime dans l'interview accordée à la baronne Doblhoff, qui dit de Valéry: "En ce qui concerne le but des Entretiens, c'est-à-dire l'examen des possibilités et des devoirs de l'esprit, il est plein de doutes, car les hommes ne ressentent pas un rapport vivant entre vie et littérature, de sorte que l'élite intellectuelle est impuissante, car elle ne peut franchir le mur de l'indifférence."

⁷ *Cahiers*, t. XIX, p. 38; note du 9 juin.

l'a déjà trouvé à Zurich et voilà que le 6 il débarque à Budapest qui le "déçoit". Depuis la frontière, il est en proie à un malaise croissant:

"Paysage sans intérêt. Budapest me déçoit. [...] Foule à la gare, je ne sais quelle fête. Comte Teleki, Kerekjarto, Balogh, etc. Tas de photographes."⁸

Le sentiment d'épuisement domine Valéry à tel point qu'il y revient à plusieurs reprises dans les *Cahiers*: "Je suis brisé de fatigue une fois de plus [...] Il faut s'habiller. Faire conférence!"⁹ "En bas, Kerekjartó et les journalistes. Ereinté, faut encore parler sous objectifs."¹⁰ "Retour. J'essaye de rédiger Discours. Fatigue immense."¹¹ Et ainsi de suite. Du reste, cette fatigue est à la fois physique et morale; ce n'est certainement pas l'effet du hasard si la première note des *Cahiers* laisse entendre une sourde plainte: "Il y a longtemps que je n'ai pas été moi."¹²

Autre sujet d'inquiétude, mais qui intéresse cette fois non pas le "moi" du poète, mais pour ainsi dire le citoyen: les grandes grèves à Paris, l'énigme que représente forcément pour un homme de sa sorte la France du Front populaire. Les *Cahiers*, par ailleurs si fermés devant ce qui relève du politique et du social, révèlent à ce propos un état d'esprit assez surprenant et qui contraste singulièrement avec l'attitude du président des Entretiens. Le dimanche 7 juin il note: "Toujours pas nouvelles Paris. Suis inquiet. [...] Nevrosité [sic!] je manque de nouvelles de la grève."¹³

Le problème le préoccupe tellement qu'il accepte même d'en parler dans l'interview qu'il accorde à "la baronne journaliste" Doblhoff:

"Je lui demande, raconte celle-ci, si, au moment de son départ de Paris, on a pu sentir déjà l'excitation de maintenant. Ça crépitait autour de nous, répond-il, mais personne n'a pensé que cela pourrait tourner aussi mal. Aujourd'hui encore, je n'y comprends rien. Alors que le pouvoir a passé au Front populaire et que le cabinet a été formé par le chef socialiste Blum dont tout le monde est convaincu qu'il considère avec la plus grande équité les intérêts des ouvriers... pourquoi donc ceux-ci se mettent-ils en grève? Pour moi, il y a quelque chose de mystérieux dans toute cette agitation dont je ne vois pas le ressort [...], c'est je crois le cas de tous ceux qui ont des idées claires en France."¹⁴

Endre Nagy, un sourire narquois aux lèvres, écrit dans *Újság* du 10 juin:

"Ceux qui l'ont vu, ont raconté dans quel état lamentable de découragement Paul Valéry se trouvait au moment de son arrivée à Budapest. [...] A peine arrivé, il a été invité à dîner chez le comte Pál Teleki: le maître de la maison, prévenant, l'a fait entourer de dames aristocratiques qui le dis-

⁸ *Cahiers*, t. XIX, p. 33; note du 6 juin.

⁹ *Cahier*, t. XIX, p. 34; note du 6 juin.

¹⁰ *Cahiers*, t. XIX, p. 34; note du 7 juin.

¹¹ *Cahiers*, t. XIX, p. 34; note du 7 juin.

¹² *Cahiers*, t. XIX, p. 33; note du 6 juin.

¹³ *Cahiers*, t. XIX, p. 34; note du 7 juin.

¹⁴ Cf. le quotidien *Pesti Napló*, le 7 juin 1936.

trayaient des raffinements de leur conversation française, mais malgré cela au bout d'une petite heure, il n'en pouvait plus, s'est retiré confus et en s'excusant; on dit qu'il n'a pas dormi de toute la nuit dans sa chambre d'hôtel et que, le lendemain matin, il s'est mis de bonne heure devant le téléphone, en attendant, plein d'émoi, d'obtenir la communication avec Paris. Il avait ses raisons d'être en émoi; à son départ de Suisse déjà, il y a eu dans les journaux des nouvelles alarmantes sur son pays; les informations télégraphiques qu'il a dû recevoir chez nous n'ont fait qu'augmenter son inquiétude. Cette fois, ce n'est pas de bagatelles qu'il s'agissait: c'était la lutte du vieux monde démocratique avec la chimère de la dictature bolchévique. Il est probable qu'étant poète, ce n'étaient pas ses propres biens que Valéry croyait menacés: autant que je sache, il n'a ni capitaux, ni immeubles, ni actions industrielles. Et même s'il en avait, il a un esprit philosophique suffisamment élevé pour être capable d'y renoncer. Seulement là, il s'agissait de cet appartement d'apparat dont il s'était fait le propriétaire dans la tour d'ivoire des esprits aristocratiques. Et là-dessus, il avait pas mal de raisons d'être inquiet . . ."

Sans se presser, E. Nagy entreprend ici un commentaire ironique de *Monsieur Teste*, à partir d'une réflexion tirée du log-book de Monsieur Teste: "Je sens infiniment le pouvoir, le vouloir, parce que je sens infiniment l'informe et le hasard qui les baigne, les tolère, et tend à reprendre sa fatale liberté, sa figure indifférente, son niveau d'égalité chance."¹⁵

"Pas d'erreur, dit-il. Chacun de ses mots est clair, transparent, ayant un cours fixé dans l'usage quotidien. Je relis pour la dixième, pour la centième fois pour demander ensuite bien respectueusement:

— Cher Maître, puis-je vous demander de me confier ce que vous avez daigné vouloir dire par là ?

Le Maître répond sur un ton réveur, en haussant les épaules . . . [...]:
— Mon ami, si j'étais capable de vous dire cela clairement, je l'aurais fait d'emblée. [...]

— Mais, Maître, vous n'êtes quand même pas sans savoir ce que vous pensez ?

— Ce que j'ai pensé, bien sûr que je le sais, mais quant à savoir ce que je suis parvenu à en fixer par écrit, c'est une autre question. Ce que j'écris n'est qu'une figure de ma pensée, projetée dans des mots.

Je baisse la tête, en poussant un gros soupir:

— Cela veut-il dire, Maître, que je dois renoncer définitivement à comprendre ?

— Au contraire! On ne doit renoncer que devant des certitudes transparentes. Le doute, l'obscurité vous incitent à rechercher et, s'il le faut, à créer le chemin de la certitude. Pour le poète, la phrase écrite est l'Oeuvre même,

¹⁵ Cf. *Extraits du log-book de Monsieur Teste*, Pl., t. II, p. 41.

mais pour le lecteur, elle n'est que de la matière que son imagination créatrice façonne à sa propre image. Au lieu de poètes élus, on a besoin de nos jours de lecteurs élus. [. . .]

D'après ce qui précède, vous comprendrez les raisons de la frousse de Paul Valéry devant les événements de Paris. Dans une dictature bolchévique, cela irait plutôt mal pour lui."

Cette conclusion à première vue assez surprenante n'est pas pour autant tout à fait gratuite. Endre Nagy pense certainement ici aux thèses adoptées par l'Association des Écrivains soviétiques en 1934, c'est-à-dire à la théorie du réalisme socialiste telle qu'elle a été conçue à l'époque, difficilement compatible avec l'art poétique de Valéry.

Fatigué et inquiet, Valéry, dans l'interview accordée à la baronne Doblhoff, semble s'abandonner à de noires pensées: „De toute façon, dit-il avec un geste résigné, beintôt on n'écrira plus, parce qu'on n'aura plus personne pour qui écrire. Qui s'intéresse aujourd'hui à la véritable poésie, à la véritable littérature? [. . .] Le rythme échevelé, la hâte ont gâté tout ce qui aurait pu encore rapprocher l'humanité de la littérature et de l'art. Un vrai écrivain avance un dixième de millimètre par heure, il se tourmente et il doute de chaque mot qu'il écrit . . ., non, les artistes n'ont pas de place dans un monde où la vitesse se mesure par cent kilomètres à l'heure!"¹⁶

Cette interview, il l'accorde pendant le dîner, juste avant sa conférence sur le symbolisme dans la grande salle du Conservatoire de Budapest.¹⁷ La baronne Doblhoff regarde le grand homme avec étonnement: "A la vue de ce pessimisme profond et presque désespéré, je pense, le coeur serré, à cet écrivain comblé de succès, arrivé au point culminant d'une carrière enviable."

C'est donc dans une telle disposition d'esprit que Valéry se rend au Conservatoire, où, à en croire le compte rendu du quotidien *Újság*, "l'élite du public intellectuel de Budapest" s'est donné rendez-vous "pour entendre parler l'illustre conférencier". Toujours selon *Újság*: "Cette conférence, comme toutes les oeuvres de Valéry, a été caractérisée par la perfection de la forme, la richesse de la pensée, l'extraordinaire variété du langage et la pureté de l'expression." Vraiment? Fatigue, inquiétude, pessimisme, auraient-ils donc disparu comme par enchantement au point de n'en laisser rien percer devant le public? Curieusement, Valéry lui-même se montre satisfait dans ses *Cahiers*: "On me vient chercher. Un jeune sympathique me conduit à la salle du Conservatoire.

¹⁶ Un journaliste du quotidien *Magyar Hírlap* publie le même interview sur un ton plus confiant, mais la véracité de cette interview semble douteuse.

¹⁷ Conférence annoncée dès le 4 juin par le quotidien *Pesti Napló*: "Paul Valéry fait savoir par téléphone [. . .] que le titre (de sa conférence) ne serait pas *Pour une Société des Esprits*, mais *l'Existence du symbolisme*. (Il s'agit probablement de la même conférence qu'il a tenue le 28 mai à Liège. Cf. A. Rouart—Valéry: *Introduction biographique*, Pl., t. I, p. 62.) Il y a 50 ans que Mallarmé et Rimbaud ont publié les premiers poèmes d'un grand mouvement littéraire, le symbolisme; la poésie de Valéry est l'enfant de ce mouvement mi-séculaire."

Photos! . . . Je vais en scène avec Teleki qui me présente. Bien parlé. Salle attentive — (symbolisme).”¹⁸

“Salle attentive”, sans doute, mais aussi critique dans certains secteurs, les plus importants en un sens, parce que non officiels. Les souvenirs d’István Vas¹⁹ d’abord admirateur sincère de Valéry, sont révélateurs à ce sujet. Il explique comment il a été amené à “réviser” son opinion sur le poète :

“Le processus de réévaluation avait commencé, je crois, justement à sa conférence de Budapest, pour des raisons absolument secondaires et personnelles. [. . .] Il commentait, sur un ton sec et professoral, l’évolution qui avait amené les poètes, au lieu d’une transposition directe de leurs expériences, à s’exprimer en symboles — comme s’il n’avait même pas envisagé qu’on pouvait être au courant de ces choses-là. Je ne me rappelle plus s’il avait parlé ou non de Baudelaire et de Rimbaud — il s’occupait surtout de Moréas que je connaissais à peine et qui ne m’intéressait pas beaucoup. Quelqu’un m’allait expliquer plus tard, pour me consoler, qu’avec cette conférence, Valéry avait parcouru toute l’Afrique, jusqu’au Congo. Quant à moi, cette conférence m’a donné alors l’impression qu’il témoignait pour nous d’un dédain sans bornes, ce que j’ai trouvé d’autant plus injuste que la plupart de ceux qui s’étaient donné rendez-vous au Conservatoire étaient tout imprégnés de Valéry, ou, tout au moins, pleins de sympathie pour lui, et même ceux qui ne le connaissaient guère avaient été en fait élevés à l’école de la poésie française moderne. Je me souviens que non loin de moi, au balcon, se tenaient Attila József et Radnóti. Quant à Babits, je ne sais plus s’il ne se trouvait pas à ce moment-là précisément au sanatorium János, comme je ne sais pas non plus si j’ai vu alors Illyés ou Kosztolányi qui, présents, auraient pu faire la connaissance de Valéry.”²⁰

Ce témoignage illustre fort bien une certaine susceptibilité dont Valéry n’avait aucune idée, en même temps qu’il traduit fidèlement la déception que sa conférence a causée alors chez ses auditeurs pour ainsi dire les meilleurs. C’est un fait que Valéry se sentait épuisé le soir de sa conférence, mais il est non moins certain qu’en outre, il n’avait pas les qualités des grands conférenciers. Le professeur Zolnai, dont toute idée de „réévaluation” était éloignée, fait remarquer que si “en tant qu’orateur il [= Valéry] appartient au type des hommes qui parlent doucement et sont repliés sur eux-mêmes, chacun a dû néanmoins reconnaître l’orfèvre des immortels dialogues d’Eupalinos dans

¹⁸ *Cahiers*, t. XIX, p. 34; note du 6 juin.

¹⁹ *Mogorva jegyzetek* [= Notes moroses], *Kortárs*, 1969/7.

²⁰ *Op. cit.*, p. 1048. — István Vas oublie apparemment que Kosztolányi était malade au moment des Entretiens: on sait (Cf. B. Zolnai: *Humanisme ou nationalisme?*, *Nouvelle Revue de Hongrie*, novembre 1936, p. 456; le quotidien *Az Est*, le 13 juin 1936) que Duhamel a rendu visite au poète gravement malade, tandis que Valéry ne mentionne même pas son nom dans ses *Cahiers*.

l'élégance de ses phrases, telle ou telle de ses remarques, la lueur de son regard."²¹

Il y en a même qui sont franchement irrités par la présence de cet "ambassadeur de l'esprit"²², comme par exemple le jeune Pál Ignotus, rédacteur avec Attila József de la revue *Szép Szó*, auteur de deux articles plutôt durs sur les Entretiens et Valéry. Le premier de ces articles, paru le 14 juin dans le quotidien *Magyar Hírlap*, nous permet de saisir les motifs à la fois politiques et idéologiques qui commandent la critique de Pál Ignotus.

"Qu'il est beau, l'esprit, écrit celui-ci, surtout lorsqu'il pratique, par-dessus le marché, la coopération. N'empêche que sa marche, sa liberté sont conditionnées par les circonstances. La liberté de l'esprit consiste à choisir librement la direction qu'on veut suivre. Au moment même où la Société des Nations a avancé l'idée de la coopération intellectuelle, il y avait déjà des contrées où l'esprit n'était pas libre. On a imaginé à la Société des Nations que la solidarité internationale des esprits pourrait mener de force la libération de l'esprit dans les pays où il est paralysé par la politique. Ce calcul, cependant, n'était qu'un leurre, puisque la politique actuelle, hostile à l'esprit, force celui-ci à se mettre à son service pour ajouter ainsi à sa propre force. [...] Aussi la coopération intellectuelle est-elle de nos jours la trahison même de l'esprit, et la seule chose que les élites intellectuelles, là où elles sont encore libres, puissent faire pour l'esprit, consiste à s'absenter de toute coopération. Paul Valéry fait également partie de cette élite intellectuelle. Mais je suis prêt à risquer contre un sachet à pommes frites [...] ses oeuvres complètes, vers et pensées compris, ses essais sur du papier vélin, à grande marge, avec exemplaires numérotés et signés par l'auteur, si l'on arrive jamais à montrer parmi ses idées une seule qu'un autre avant lui n'eût déjà pensée. Un lieu commun, même intellectuel, n'en reste pas moins un lieu commun. Paul Valéry est plus que courageux, c'est le Coeur de Lion²³ [...] du lieu commun, si bien qu'à la lecture de certains de ses discours d'ouverture ou de clôture, on serait tenté de l'enfermer pour quelque temps, comme son illustre prédécesseur, dans la tour du château de Diernstein, pour qu'il s'effraie de ses propres pensées à rester seul avec elles."

L'article publié dans le numéro de juillet de *Szép Szó* est franchement sarcastique: Valéry y est présenté comme "un petit monsieur français, noble et fripé" qui "durant huit jours, ne faisait qu'ouvrir et clore des séances, ne cessait d'énoncer, de représenter, de coopérer et de présider à Budapest". "Sa poésie sublimée en musique", "sa philosophie distillée en mathématiques supérieures" font l'objet de commentaires ironiques. Le secret de l'autorité de

²¹ Béla Zolnai: *Népszövetség* "Entretien" *Budapesten* [= Entretien sous l'égide de la Société des Nations à Budapest], *Budapesti Szemle*, septembre 1936.

²² Cf. le quotidien *Újság*, le 6 juin 1936.

²³ En français dans le texte.

Valéry, c'est qu' "on ne veut pas croire qu'il ne contient que ce qu'on a compris [...] Valéry est tout particulièrement doué pour l'habituer [le public] à l'ennui et provoquer en lui du recueillement à l'égard de son propre ennui: pour éveiller en lui de l'intérêt pour ce qui ne l'intéresse pas et du respect pour ce qu'il ne comprend pas. C'est un grand mérite, inestimable même du point de vue de l'éducation de la société."²⁴

Pour Ignotus, la grandeur de Valéry relève du pur mythe. Son oeuvre, il la rejette, non pas parce qu'elle se veut fonder sur la raison pure, mais parce qu'elle reste étrangère aux problèmes réels de l'époque:

"Dans la période d'exil que connaissent actuellement la raison, l'argument et la pensée, combien on aurait besoin d'un poète qui remettrait sur son trône la logique, même la plus abstraite. Quelle rédemption viendrait de cette voix qui condenserait en poésie[...] ce que l'homme intellectuel, vraiment intellectuel, de nos jours possède de connaissances complexes sur l'individu, la société, la matière et la force. Valéry [...] n'est pas le poète de la pensée. Tout au plus est-il celui d'une attitude rigide qu'avec une détermination impressionnante il refuse d'abandonner. C'est là la grandeur de Valéry, si grandeur il y a. [...] Valéry n'est pas un grand écrivain, mais une allusion à un grand écrivain qui — du moins jusqu'à présent — a manqué sa naissance."

L'irritation d'Ignotus, on le voit, n'est pas simplement, ni même principalement de nature esthétique. Ce qu'il reproche à Valéry, c'est son rôle de *complice* dans la comédie des Entretiens (c'est du moins ce qu'il en pense) et le silence de sa poésie devant les problèmes les plus brûlants de son temps. On comprend mieux cette critique sans doute excessive quand on pense à l'attitude adoptée par le poète à l'égard de toute politisation directe des Entretiens, son refus de s'engager dans la voie de Thomas Mann.²⁵

Il faut également tenir compte du fait que, d'une part, les Entretiens ont revêtu, comme nous l'avons déjà dit, un caractère officiel, d'autre part, qu'ils ont été (et ils ont pu être) exploités par une certaine presse de droite. Ces manipulations expliquent aussi la mauvaise humeur de Pál Ignotus qui a pu

²⁴ Ce passage de l'article nous fait rappeler les propos de Valéry sur le "snob": "Le vrai «snob» est celui qui craint d'avouer qu'il s'ennuie quand il s'ennuie; et qu'il s'amuse quand il s'amuse". In *Mélange*, Pl., t. I, p. 389.

²⁵ Il est significatif que les *Cahiers* qui nous apprennent (t. XIX, p. 33; note du 6 juin) que Valéry a pris le même train que Thomas Mann et qu'ils ont dîné ensemble au wagon-restaurant, ne contiennent pas la moindre allusion à l'intervention déjà mentionnée de l'écrivain allemand, véritable "événement" pourtant des Entretiens, auquel d'ailleurs la partie libérale ou progressiste de la presse hongroise a accordé une attention particulière. Ceci dit, il faut préciser que le silence de Valéry sur l'actualité proprement dite ne saurait être tenu pour preuve de son indifférence à l'égard des problèmes que soulevait cette actualité. D'après le témoignage du quotidien social-démocrate *Népszava*, il a dit à la séance d'ouverture: "A une époque où l'on a toutes les raisons de s'inquiéter des lendemains, où il s'agit de sauver la civilisation, notre comité doit se proposer comme tâche principale d'apporter de l'ordre, de la force et de la permanence dans l'échange international des idées." (Cf. le numéro du 9 juin.)

lire, par exemple, l'article du quotidien nationaliste *Magyarság* dont le ton est assez caractéristique pour qu'on en reproduise ici certains passages :

“A l'heure actuelle, écrit l'auteur anonyme, où la barbarie ne nous menace plus seulement d'Orient, nous continuons à nous sentir unis pour toujours à l'esprit de l'humanisme chrétien. Ce qui se passe en ce moment à Budapest est une recontre grandiose, car grands sont ceux qui s'y rencontrent. Paul Valéry, l'orgueil de l'Académie française, l'auteur d'*Eupalinos*, ce chef-d'oeuvre resplendissant des lumières de la raison pure, le poète des vers immortels du *Cimetière marin*²⁶ y remplit les fonctions du président. [...] C'est Paul Valéry qui a prononcé le discours d'ouverture. [...] Après les paroles de bienvenue de l'archiduc Joseph, Paul Valéry, au nom du comité, a exprimé de vifs remerciements pour l'accueil :

— Nous savons fort bien que la fécondité de la terre hongroise n'est pas moins grande dans le domaine spirituel et que les enfants de la terre hongroise ont enrichi la culture universelle de précieux travaux, produits d'un esprit qui n'a pas son pareil chez d'autres nations. Où trouver, en effet, un génie plus original que celui de la Hongrie, triomphant, entre l'Orient et l'Occident, d'influences contradictoires, génie dans lequel on retrouve tout ce qu'il faut pour la compréhension de l'art, d'un art dans lequel on voit souvent puiser les autres.²⁷ Il n'existe pas au monde encore un pays où la civilisation antique eût joué un rôle aussi visible qu'en Hongrie, alors que la langue hongroise n'a rien à voir avec le latin . . .”²⁸

Magyarság est, à notre connaissance, le seul journal à rendre compte de cette allocution de Valéry, dont l'authenticité est pour le moins douteuse. Ce qui saute aux yeux, abstraction faite de certaines négligences de style peu probables chez Valéry, c'est la parenté trop criarde du vocabulaire et des idées avec ceux du journal lui-même. A en juger d'après ce discours, Valéry, en l'espace de quarante-huit heures, aurait entièrement assimilé l'idéologie et jusqu'au style d'un certain nationalisme hongrois . . .

Valéry lui-même soupçonnait-il seulement ce qui se faisait autour (et sous prétexte) de ces Entretiens qu'il présidait ? On est plutôt enclin à en douter. De la Hongrie et, surtout, de sa situation intérieure, politique et sociale, il ne savait pas grand-chose. Lorsque, après la séance d'ouverture, le régent Horthy a reçu les membres du Présidium, Valéry, bien sûr, faisait partie du groupe et, d'après le témoignage des *Cahiers*, il a promené un regard à la fois critique et amusé sur le monde qui s'est ouvert alors devant lui. Mais il n'a pas su deviner le cruel drame historique qui avait été occulté derrière la façade un peu baroque de ce monde. Voici comment il relate l'événement :

²⁶ En français dans le texte.

²⁷ L'auteur de cet article, écrit à la hâte, veut faire dire à Valéry que le “génie hongrois” est à la fois capable de comprendre l'art dans son universalité et de créer à son tour un art autonome dont s'inspireraient souvent d'autres nations.

²⁸ V. le numéro du 9 juin 1936 de *Magyarság*.

“Visite au régent, amiral Orthy²⁹ avec Bonnet, Madariaga, conduits par Teleki. Palais sur la hauteur, jadis du Roi. Le régent resté fidèle à Franz-Jozef dont fut l’aide de camp n’habite qu’une aile, le reste est préservé . . . Aux portes ces bizarres gardes-laquais heiduques à sabre, toques, casques. On ne sait jamais si on a affaire à un général ou à un domestique. Tout cela se met militairement, porte idem, bottes choquées — etc.³⁰ On monte des escaliers, on heurte à quques fonctionnaires à fusil, manoeuvres sec, salue — joue à l’automate. Galerie très sombre au fond de laquelle je crois voir un mannequin de musée d’armes. C’est un garde extraordinaire à casquet en cône très haut, — plume, fourrures, dorures, rouge. Il tient une sorte de haute lance à fer doré très large.

. . . Une porte du fond émet l’amiral. On s’assied — je suis près de lui et examine sa tenue. Homme petit et cané. Très soigné. Uniforme marin avec quantité d’ordres en brochette, manchette, bracelet, montre en or, bagues. Parle français assez difficilement.

La conversation s’oriente vers la météorologie. Horthy développe une théorie abracadabrante due à un autrichien. La lune y joue un rôle extravagant. Il y avait une atmosphère de cristaux ? La lune se rapproche de la terre par spires d’où un tas d’effets. Atlantides, projections de métaux, or, etc. Je demeure ahuri de cet exposé très obscur. Glissement vers la politique. Enquête américaine que feriez vous si vous deveniez tout à coup Dictateur du monde ? Madariaga dit : Je démissionnerais. Etc. au revoir.”³¹

Pour Valéry, comme pour Madariaga ou Bonnet, cette visite au régent Horthy ne semble revêtir aucune importance particulière. Simple démarche protocolaire à laquelle, autant par politesse que par indifférence, on ne se dérobe pas. Et pourtant, tout le monde n’était pas de cet avis. Quelques-uns de ceux qui connaissaient la carrière politique du régent et la véritable nature du régime qu’il avait instauré en Hongrie, préféraient s’abstenir de cette réception. Voici ce qu’István Gál nous apprend à ce propos dans son article déjà cité :

“Dans l’intention du gouvernement hongrois, le point culminant du congrès (l’auteur entend par là les Entretiens) devait être la réception offerte par le régent Horthy. Ce jour-là, Thomas Mann en conversation avec Bartók, lui fit savoir qu’à son plus grand regret, ils ne pourraient pas se revoir le soir, par-

²⁹ Il s’agit de *Horthy*. Les *Cahiers* contiennent de nombreuses phrases fragmentaires, jetées à la hâte, des abréviations, des inexactitudes même. On citera le texte original, sans le corriger, avec, tout au plus, de brefs éclaircissements.

³⁰ C’étaient effectivement des militaires, garde du corps du régent, appelés à assurer la sécurité du “Palais Royal”.

³¹ *Cahiers*, t. XIX, pp. 36—37; note du 8 juin.

ce qu'il se sentait souffrant. »Comme c'est curieux, répondit Bartók, je renonce à mon tour à y aller, je suis moi-même souffrant»³²

Hatvany ayant appris de Thomas Mann que Bartók non plus ne s'était pas rendu chez Horthy, l'avait invité par téléphone pour que les deux »souffrants« passent la soirée chez lui. C'est ainsi qu'eut lieu la fameuse rencontre de Béla Bartók et de Thomas Mann . . . »³³

Ce n'étaient pas les réceptions qui manquaient, et Valéry s'y rendait, sinon ponctuellement, du moins sans chercher à y échapper. A ces réceptions, il n'a rencontré que des personnalités plus ou moins officielles: l'archiduc Joseph «brave homme»³⁴, «toujours en tenue bleue et rouge de général austro-hongrois avant guerre. Très bon homme et bonhomme»³⁵, Bálint Hóman, ministre des cultes et de l'instruction publique, le comte Zichy, etc. Lui qui, d'ordinaire, n'ouvre ses *Cahiers* que pour y consigner ses *pensées*, cette fois y jette pêle-mêle des notes relatives à ces événements quotidiens qui n'ont rien à voir avec ce qui le préoccupe vraiment. Pourquoi, par exemple, a-t-il cru nécessaire de relater son excursion du 11 juin à Esztergom et l'histoire du retour manqué de l'«empereur» Charles que lui avait racontée le comte Teleki:

«Les autres partent à 9 h. Teleki et Kerekjarto viennent me prendre à 10 h. — on va chercher Etienne Zichy. Campagne. 4 fois arrêtés par les processions de la Fête Dieu, je ne sais où une femme porte étendu sur ses bras un enfant déjà assez grand qui semble rachitique. On rejoint plusieurs fois les autres. Le maire à monocle — le houssar. Visite de mines en voie de restauration. Recherche d'un refuge. Déjà en plein air. Je toasté en hongrois . . . En route pour Esztergom, Teleki m'explique cette curieuse mystique politique de la Hongrie. Le pouvoir réside dans le peuple et est attaché à la possession de la *couronne* de St Étienne, qui la tient est roi. Il me raconte ce qui s'est passé au moment de la tentative de l'empereur Charles. Il était président du conseil. Prévenu, un matin à 4 heures que Charles est arrivé inopinément, il y court. Lui demande ses intentions. Trouve un homme incertain — l'adjure de prendre un parti — lui dit qu'il va préparer son entrée à Buda. Il va — mais Charles part aussi d'un autre côté . . . et Teleki le trouve dans la cour de son ministère, se lavant les mains à la fontaine.»³⁶

³² Cf. le témoignage de Béla Zolnai: «Du côté officiel, on reçut M. Thomas Mann assez froidement, ce qui fut d'ailleurs compensé par le ton de la presse libérale et catholique, toutes deux antihitlériennes.» *Humanisme ou nationalisme?*, in *Nouvelle Revue de Hongrie*, novembre 1936., p. 456.

³³ István Gál: *Thomas Mann három ismeretlen levele*, in *Népszabadság*, le 00 juillet 1974.

³⁴ *Cahiers*, t. XIX, p. 36; note du 8 juin.

³⁵ *Cahiers*, t. XIX, p. 41; note du 12 juin.

³⁶ *Cahiers*, t. XIX, p. 39; note du 11 juin; à propos de cette excursion, cf. les souvenirs de G. Duhamel: «Comme nous voyagions ensemble, en Hongrie, Paul Valéry, quelques autres et moi-même, il m'arriva, lors d'une halte, pendant une excursion, de tomber sur un parti de tziganes qui me régalerent à leur manière, en jouant de musique populaire. J'étais à jouir de ce festin improvisé quand Valéry survint. Il écouta quelques instants

Rares sont les moments où ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'intéresse vraiment. C'est ce qui se produit un soir, lorsqu'il fait la connaissance de la comtesse Hatvany :

“Je distingue une grande personne de très joli visage. Demoiselle qui fortunée, vit par goût en Amérique,³⁷ occupée tout le jour dans un bureau . . . Je cause toute la soirée avec elle et l'interroge sur cette idée bizarre. Elle a une très petite ferme avec un très petit ruisseau ; elle y passe ses dimanches. La dame parle admirablement le français. C^{ss}e Atvany [sic!], juive.”³⁸

Certes, publiquement Valéry rend hommage à la Hongrie et, plus tard, il fera l'éloge de sa “culture raffinée”, de son “amour”, de son “besoin de la Poésie”, mais il serait tout au moins risqué d'en conclure qu'il s'intéressait vraiment à notre culture et, encore plus, à notre poésie. Sans doute a-t-il évoqué la grande figure de Bolyai et de Liszt dans son discours d'ouverture³⁹, mais ce sont là précisément un géomètre et un musicien qui peuvent se passer de traducteur, à la différence du poète. Or, de poètes, il n'en était pas question — et pour cause — dans ce discours. Ni de romanciers. Les *Cahiers* à leur tour gardent là-dessus un silence absolu. Comme si la littérature hongroise n'existait même pas.⁴⁰ Seulement, il faut rappeler une fois de plus que les *Entretiens* eux-mêmes se sont déroulés comme en l'absence de la littérature hongroise, ce dont un lecteur de *Nyugat* se plaignait en ces termes :

“J'ai assisté à toutes les conférences du Comité de Coopération intellectuelle. J'ai même entendu des discours de niveau assez honnête tenus par des Hongrois, mais ces conférenciers étaient tous des savants, des universitaires, tandis que ceux qui parmi les étrangers ont suscité le plus vif intérêt, étaient des écrivains, comme Paul Valéry, Thomas Mann, Georges Duhamel. Nous avons eu de la peine à voir que les écrivains hongrois restaient muets à cette occasion marquante. Les écrivains hongrois n'auraient-ils rien à dire de l'humanisme ?”⁴¹

Un autre lecteur de la même revue fait semblant de s'adresser aux écrivains étrangers eux-mêmes, mais, en réalité, son message est envoyé à l'adresse des milieux officiels, organisateurs des *Entretiens* :

“On n'était pas pressé de vous faire connaître nos poètes et nos écrivains et si vous connaissez, par exemple, le nom [. . .] de Kosztolányi et son roman sur *Néron*, traduit en de nombreuses langues, vous avez dû acquérir cette con-

et dit, l'air étonné : « Mon cher, ces gens vous ont-ils enivré ? » Je n'étais point ivre, mais fort sensible à une musique excellente en cette minute. Et je sentais bien que cette musique-là, dont j'avais moi-même suggéré le programme, était sans aucun pouvoir sur l'esprit de notre magicien.” — *Entretien au bord du fleuve*, Monaco, Éd. du Rocher, 1947, p. 86.

³⁷ Il s'agit de l'écrivain Lili Hatvany qui, à partir de 1930, vécut en Amérique.

³⁸ *Cahiers*, t. XIX, p. 38 ; note du 10 juin.

³⁹ Cf. le numéro du 9 juin du quotidien *Népszava*.

⁴⁰ Cf. le chapitre *Relations hongroises de Valéry*, n. 9.

⁴¹ Cf. numéro de juillet 1936 de *Nyugat*, p. 73. (*Olvasói levél* [Lettre de lecteur]).

naissance encore chez vous et non pas au contact de ces Messieurs qui vous ont guidés ici. Parmi tant de belles photos prises durant l'excursion de Budapest, je n'en ai vu aucune où l'on voie en votre compagnie le grand romancier Zsigmond Móricz, alors qu'un instantané par exemple, dont il faut être né Hongrois pour apprécier l'humour involontaire, montre Paul Valéry plongé dans une vive discussion avec Gyula Pekár.⁴²

D'après *Budapesti Hírlap*⁴³, Valéry, en compagnie d'autres écrivains, fut reçu le 11 juin au Pen Club hongrois (nulle trace dans les *Cahiers* de cette visite). La séance de clôture eut lieu le lendemain, à l'Académie, en présence de l'archiduc Joseph⁴⁴. Après la séance de clôture, Valéry, avec les membres du présidium, fut l'hôte du vice-ministre des affaires étrangères Gábor Apor. Son programme restait chargé jusqu'à son départ le 14 juin au soir. Avant de quitter la capitale hongroise, il adressa une lettre de remerciement au gouvernement et à la presse hongroise⁴⁵, une autre à György Ottlik, rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue de Hongrie*. Il s'acquitta scrupuleusement de tous ses devoirs d'"ambassadeur", mais il partit sans avoir pris le moindre contact avec la littérature hongroise vivante. Il n'avait pas pensé à accompagner au moins Duhamel quand celui-ci alla voir sur son lit de malade le traducteur du *Cimetière Marin*.

⁴² Numéro de juillet 1936 de *Nyugat* — cf. I. Gál, art. cité: "Les membres du gouvernement participèrent en grand nombre aux réceptions. On vit soudainement reparaître les cadavres vivants du Q. G. de la contre-révolution du début des années 20: Mme la comtesse Rafael Zichy, Gyula Pekár, Cécile Tormay, etc. (Pekár se frottait si bien à Valéry qu'il parvint à se faire photographier avec lui.)" Gy. Pekár, depuis longtemps, était considéré comme l'incarnation même de l'écrivain prétentieux et sans talent.

⁴³ Numéro de 11 juin 1936.

⁴⁴ V. *Cahiers*, t. XIX, p. 41; note du 12 juin.

⁴⁵ Publiée dans *Pesti Napló*, le 14 juin 1936.

V. Relations hongroises de Valéry

Un géomètre, Béla Kerékjártó

Béla Kerékjártó, dont le nom a été évoqué à plusieurs reprises dans le précédent chapitre, semble être le seul Hongrois avec qui Valéry ait entretenu des relations suivies durant de longues années. Nous n'avons pu déterminer exactement le moment où ils s'étaient connus. Ce qui est certain, c'est que Kerékjártó avait dû faire la connaissance de Valéry bien avant l'arrivée de celui-ci à Budapest, puisqu'il l'attendait à la gare à titre d'ami personnel et non pas en qualité de personnalité officielle.¹ Professeur de mathématiques à l'Université de Szeged, l'une des grandes figures de la géométrie moderne², il aurait fait la connaissance de Valéry lors d'un congrès tenu à Paris. C'est du moins ce qui ressort d'un article de l'écrivain Endre Nagy, publié au début de juin 1936, dans *Irodalmi Élet* et qui a, peut-être, plus qu'un intérêt anecdotique, puisqu'il est probable que Nagy n'y raconte que ce qu'il a dû tenir de Kerékjártó lui-même :

“Parmi ceux qui forment à Budapest la compagnie de Paul Valéry il y a un jeune homme qui a les joues vermeilles, le visage riant et la taille d'un adolescent et que n'importe quel théâtre distingué engagerait volontiers comme un comédien naturbursch. Eh bien, ce jeune homme-là, Kerékjártó, est l'un des mathématiciens les plus connus du monde, professeur à l'Université de Szeged. Un jour il avait participé au congrès des mathématiciens à Paris et invité à une soirée de réception qui réunissait les plus grands savants du monde, il avait fait la connaissance d'un monsieur d'un certain âge dont il ignorait bien sûr jusqu'au nom. La conversation étant tombée sur les mathématiques, il fut de plus en plus étonné de la profondeur des connaissances et de l'origi-

¹ Dans les *Cahiers*, Valéry mentionne à plusieurs reprises le nom de Kerékjártó et non seulement pendant son séjour à Budapest, mais plus tard aussi. Cf. p. ex. le tome XXI des *Cahiers*, p. 201: “15. 7. 38. — Séance puis comité «scientifique» le 14 avec Norlund et Kerékjártó. Je débrouille — cette affaire d'entretien math. phys. et biol.”

² István Sötér dans son livre *Magyar—francia kapcsolatok* [= Relations franco—hongroises], en parlant des professeurs connus de l'Université de Szeged, écrit: “En France, on connaît au moins aussi bien que chez nous le nom de l'excellent mathématicien Béla Kerékjártó, ami de Paul Valéry” (p. 196).

nalité des vues de ce vieux monsieur. En faisant défiler dans sa mémoire les grands mathématiciens du monde entier, il s'efforça de deviner l'identité de celui-là. Il finit cependant par se renseigner auprès d'un de ses collègues, qui lui expliquait en souriant qu'il s'agissait pas d'un mathématicien, mais du poète Paul Valéry. [. . .] C'est de ce jour-là que date leur amitié."

Valéry et Kerékjártó entretenaient une correspondance dont nous avons retrouvé la trace grâce aux indications fournies par Madame Andor Lányi, soeur du mathématicien, mais à laquelle nous n'avons pas pu accéder jusqu'à présent, les lettres en question se trouvant en la possession de la veuve de Kerékjártó, vivant actuellement en Allemagne Fédérale.

Peu avant sa mort, Kerékjártó a publié dans la revue *Budapest* ses souvenirs relatifs à Paul Valéry sous le titre: *La visite de Paul Valéry à Budapest*, la visite du poète n'étant d'ailleurs pas l'objet exclusif de cet article:

"Je réunis ici quelques souvenirs sur la visite de Paul Valéry à Budapest, sur nos rencontres à Paris et à Genève. Ce sont des fragments, des pièces de mosaïque, mais qui intéressent peut-être ceux qui connaissent Valéry lui-même ou son oeuvre."

Au début de son article, il évoque la première journée de Valéry à Budapest:

"Valéry arriva à Budapest à midi. Le soir du même jour, il fit une conférence dans la grande salle de l'Académie de Musique devant un public aussi élégant que nombreux, mais pas du tout enthousiaste. La voix de Valéry était faible et un peu rauque, sa parole à peine intelligible, d'autant que les haut-parleurs ne marchaient pas très bien. Valéry n'aspirait jamais à des succès d'orateur et je crois que l'applaudissement qui éclata à la fin de la conférence s'adressait davantage au poète célèbre qu'à la conférence elle-même."

A propos d'une interview accordée par Valéry à des journalistes le lendemain de son arrivée et qui traitait surtout du rapport de l'écrivain et de son public, Kerékjártó brosse le portrait spirituel du poète en s'inspirant visiblement de certaines idées favorites de celui-ci:

"Si je veux caractériser Valéry, de comparaisons tirées des sciences naturelles s'imposent d'elles-mêmes. Les résonances émises par un diapason, bien qu'elles se répandent dans toutes les directions, ne font résonner qu'un certain nombre d'objets susceptibles de les retransmettre. Le rayonnement du Soleil ou de n'importe quelle source lumineuse s'effectue dans l'espace vide imperceptiblement et l'effet ne se manifeste que là où un objet quelconque réfléchit ou brise la lumière en la décomposant en diverses couleurs.

L'esprit de Valéry faisait rayonner les idées dont il observait les effets tout en observant la marche de son propre esprit. Il jouait avec l'âme des autres, oui, il jouait et pour lui c'était là la littérature; et il jouait avec son propre esprit pour en connaître la nature. Il a joué les diverses variations du même

thème, tantôt différentes, tantôt contradictoires, ce que, dit-il, on lui a reproché sans lui expliquer cependant pourquoi il aurait dû éviter d'agir ainsi.

Dans le discours de Valéry toute intention de convaincre était absente. Il estimait qu'en fait d'opinion rien n'était plus insensé ni plus vulgaire que de vouloir avoir raison. Aussi tenait-il pour stérile toute discussion, la manifestation des vues contraires n'étant bonne tout au plus que pour éclairer la même question sous plusieurs aspects. Il admettait, en effet, sans rancune qu'on le contredise dans ses opinions.

Sa pensée fut d'une logique éblouissante, tout en étant traversée de paradoxes. Un jour nous discutâmes de causalité; à parler franchement, il n'apprécia jamais très haut la causalité. Il disait qu'il était presque content de voir que désormais de sérieuses raisons scientifiques allaient permettre l'abandon de ce principe."

A propos de l'excursion faite à Esztergom, Kerékjártó se souvient d'un épisode assez drôle pour être évoqué ici :

"A l'heure du déjeuner on se réunit, mais Valéry et Duhamel plongés, au milieu de nous tous, dans une vive discussion, ne paraissent pas apercevoir les autres. Un appareil de photo à la main, j'attends le moment opportun pour photographier tout le groupe. On demande alors à Valéry de se tourner vers l'appareil. Il se rend compte de la situation, interrompt la conversation et se met au milieu dans une posture de dictateur, dans le genre de celle qui, à cette époque, était déjà, hélas très en vogue, et à ce moment précis la photo est prise. Tout le monde éclate de rire, on sait, on devine ce que cette »prise de position« de Valéry exprime d'ironie méprisante pour ceux qui ne s'imposent que par leurs poses. Le lendemain, lorsqu'il vit la photo, il m'en demandait un exemplaire, tout en me priant — ce que je lui ai promis — de ne pas la montrer publiquement pour éviter tout malentendu."

Dans la suite de l'article on apprend que c'était Valéry qui fut à l'origine de l'invitation de Kerékjártó au colloque Descartes tenu à Paris, en août 1937, colloque dont Valéry fut le président d'honneur :

"Lors de son séjour à Budapest, il m'a invité à tenir une conférence au colloque Descartes de Paris, l'année suivante. A Budapest [...] nous avons beaucoup parlé de géométrie moderne; en signe de gratitude pour son invitation, je lui ai dédié la conférence que je devais prononcer au colloque: *La méthode de Descartes et la géométrie moderne*.³ Il m'en a vivement remercié."

Un autre souvenir qui date de 1937: "En 1937, il m'a transmis un exemplaire de *l'Homme et la coquille*. Il serait très content, m'a-t-il dit, si j'acceptais de le traduire en hongrois. Deux ans plus tard il m'a demandé si je songeais encore à cette traduction. Je lui ai dit franchement que je ne me sentais pas capable d'accomplir cette tâche, puisque mon style avait été formé par les

³ Le titre figure en français dans le texte.

mathématiques et ne pouvait pas s'adapter à son style poétique. Sa réponse m'a bien surpris : Mais non, m'a-t-il dit, puisque son style à lui était aussi celui des mathématiques."

Les conversations du poète et du mathématicien ne roulaient pas toujours, on s'en doute, sur les mathématiques. Le témoignage de Kerékjártó est assez intéressant sur ce point :

"Nos causeries avaient aussi leurs leitmotive. La coquille et la mosaïque ont beaucoup préoccupé la pensée de Valéry. Les carreaux dans le hall de l'hôtel Gellért, les vitraux de la Basilique³ la structure de la société nous ont fourni autant d'occasions pour parler de mosaïques. [...] Un autre thème qui revenait souvent, était le crocodile.

Il m'a raconté en 1938 qu'un voyageur exotique de ses amis avait trouvé en Amérique du Sud une tribu indigène dont la langue possédait 16 expressions différentes pour désigner 16 mouvement différents de la tête du crocodile. Il trouvait cela très drôle. Un an plus tard, il m'a raconté de nouveau la chose et j'ai vu qu'il savait fort bien qu'il m'en avait déjà parlé l'année précédente. Il n'a jamais fait à ce propos de commentaires et moi non plus, je n'ai posé aucune question ; le sous-entendu⁵ était donné.⁶ Par exemple : chacun s'efforce de devenir un expert du métier qui l'intéresse le plus. Un indigène de l'Amérique du Sud serait bien étonné d'entendre les termes qui désignent les différents coups dans le tennis et trouverait ce vocabulaire certainement exagéré.

Lorsque la geurre mondiale a éclaté, j'ai repris cette histoire de crocodile, et Valéry a beaucoup aimé le manière dont j'avais retourné le sous-entendu. Vous m'avez parlé, lui disais-je dans une lettre, d'une tribu de l'Amérique du Sud qui possédait 16 expressions pour désigner les mouvements de tête d'un crocodile ; quel bonheur qu'on soit capable de décrire avec si peu de mots toutes les formes du danger de mort, cependant que nous autres européens civilisés, nous aurions besoin à cette fin de tout un volume, à commencer par »espace vital«, »Führerprinzip«, etc."

Au printemps 1940, Valéry, sur la proposition de l'académicien Géza Voinovich, a été élu membre honoraire de l'Académie des Sciences de Hongrie. A en croire Kerékjártó, le poète, qui était alors soigné dans un sanatorium de Rueil, en a été profondément touché, comme en témoigne une lettre dont nous n'avons pas pu trouver l'original, mais dont Kerékjártó reproduit en traduction hongroise un extrait. Il en ressort que c'est d'abord dans le Figaro que Valéry a appris la nouvelle, confirmée ensuite par une lettre de Kerékjártó et une lettre de l'archiduc Joseph, président de l'Académie. Le poète, visiblement

⁴ Basilique — nom donné à une grande église de Budapest.

⁵ Le "sous-entendu" est en français dans le texte.

⁶ Dans l'article même, Kerékjártó rappelle cette idée de Valéry qu'il a développée, paraît-il, devant les journalistes hongrois : "Il y a toujours un sous-entendu entre l'auteur et le lecteur".

épuisé par la maladie, se plaint d'être "vieux et malade" et se demande s'il aura encore l'occasion de se baigner de nouveau dans "les eaux vivantes du Gellért".

A la fin de son article commémoratif, Kerékjártó écrit :

"En mai 1940 j'ai reçu de lui une aimable invitation à tenir une conférence à Nice, au Centre Universitaire Méditerranéen, sur le sujet suivant : La vérité sur les rapports profonds de la musique avec les mathématiques. A cause de la débâcle de la France, le projet n'a pu être réalisé. Notre correspondance a été interrompue, de temps à autre des messages sont parvenus jusqu'à moi, et moi-même je lui ai envoyé des messages par l'intermédiaire de nos amis communs à Genève. En 1942, il m'a envoyé un exemplaire de son livre paru entretemps, accompagné d'une aimable dédicace. Et je viens d'apprendre seulement la triste nouvelle de sa disparition.

La délivrance des malheurs qui avaient ravagé nos pays est arrivée trop tard pour que je puisse serrer de nouveau sa main amicale tendue vers nous. C'est par ces souvenirs que je fais mes adieux à Paul Valéry, à l'aimable maître et à l'ami en me servant des mots mêmes qui terminent la dernière lettre qu'il m'ait adressée : Cher ami, Je vous serre les mains. Croyez à toute mon affection, je suis bien amicalement à vous, de coeur et d'esprit."⁷

U n p o è t e c a t h o l i q u e , L á s z l ó M é c s

A en juger d'après ses écrits, y compris les *Cahiers*, Valéry ne connaissait guère la culture hongroise et ne s'exprimait que rarement au sujet de notre littérature.⁹ Dans son discours d'ouverture, à la session de Budapest, il n'a

⁷ Les *Cahiers* prouvent que les bains du Gellért ont vraiment séduit le poète qui en parle à plusieurs reprises. (Cf. *Cahiers*, t. XIX, pp. 37—38.)

⁸ En français dans le texte. — Il est à noter que l'article de Kerékjártó est illustré par plusieurs photos et dessins inédits de Valéry.

⁹ Dans un article intitulé : *La place de la langue hongroise sur le globe*, paru dans le numéro 14 de 1930 de *Nyugat*, Kosztolányi, dans sa "défense" du hongrois, s'appuie entre autres sur l'autorité de Valéry, qui aurait dit à propos d'un recueil de nouvelles hongroises que celles-ci "dans leur concision et leur perfection rappellent Flaubert et Maupassant". Ce jugement, nous n'avons pas réussi à le retrouver dans les oeuvres de Valéry, et nous ne savons pas, non plus, de quel recueil de nouvelles il s'agit. Notons cependant que dans la Bibliothèque de la *Nouvelle Revue de Hongrie* plusieurs recueils de nouvelles ont été publiés (en traduction française, bien sûr); il n'est pas exclu que Valéry ait connu l'un des volumes de cette série. — Rappelons ici également une interview assez problématique qui aurait eu lieu tout au début du séjour du poète à Budapest. Cf. le numéro du 7 juin 1936 du quotidien *Magyar Hírlap*, article non signé, intitulé *Les ambassadeurs de l'esprit européen, Entretien avec Paul Valéry*, dont l'auteur affirme : "Pour ce qui est de connaître la littérature et la poésie hongroise [...] il répond avec sérieux : — La littérature comme la poésie hongroise est bien considérable. Je crois la connaître assez bien en traduction. Je n'ai pas l'audace d'affirmer de la connaître à fond, puisque je sais que ce qui fait l'essentiel, c'est-à-dire l'âme de l'écriture, s'évanouit toujours dans la traduction." Jusqu'à preuve du contraire, il est permis de douter de la véracité de ce témoignage, par ailleurs unique dans la presse hongroise.

cité, parmi les gloires de la Hongrie intellectuelle et artistique, que le grand mathématicien Bolyai et le musicien Liszt.¹⁰

Il allait se trouver cependant un poète hongrois que Valéry devait non seulement lire (en traduction, bien sûr) mais aussi présenter au public français. Il s'agit du poète catholique László Mécs, dont Valéry a fait la connaissance probablement en 1938, à Paris, et dont il devait préfacier les poèmes lors de leur seconde édition en 1944. Pourquoi précisément Mécs, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il était loin d'égaliser les meilleurs poètes de son temps ? Attila József en 1931 a porté sur lui un jugement plus que sévère en disant que ses poèmes "étaient écrits par une masse de petits-bourgeois, par des épiciers"¹¹. Gyula Illyés, lors d'une enquête organisée par la revue *Nyugat* sur la poésie catholique, a fait à son tour de sérieuses remarques critiques à propos de la poésie de Mécs, très populaire auprès d'un certain public :

"La renommée lui vient précisément de son caractère prolix. Et pourtant elle pourrait lui venir de son talent. Mais il dépasse la mesure. Tout ce qui peut plaire au public trouve sa place dans l'abondance bariolée de ses poèmes. Ainsi ses poèmes réunissent tout ce qui de la poésie de la génération d'avant-guerre a filtré dans le public, tout ce qui y était secondaire et extérieur ; du maniérisme, du clinquant, des symboles bon marché . . ."

Lorsque Mécs, en 1935, se rendit à Paris pour faire une conférence à la Sorbonne, il fut reçu comme le représentant de la poésie hongroise, plus exactement catholique, comme le poète officiellement reconnu du pays. Les succès qu'il obtint, il les devait aussi, sinon surtout, à sa forte personnalité, à ses dons d'orateur. Ce fut avant tout la presse catholique qui parlait de lui — *La Vie Catholique* et *La Croix* —, mais son succès devait dépasser finalement les milieux catholiques. C'est ainsi que Paul Hazard et Aurélien Sauvageot se trouvèrent parmi les admirateurs du poète.¹² Les poésies de Mécs allaient être publiées en France en 1938, en 1944 et en 1946.¹³

On ne sait pas exactement dans quelles circonstances Valéry fit la connaissance de Mécs. Toujours est-il qu'il accepta, visiblement de bon coeur, d'écrire une préface pour l'édition de 1944, dans laquelle il rend compte tout d'abord des premières impressions que fit sur lui le poète. A lire ce texte, on voit bien que Valéry non plus ne put se soustraire à l'emprise de l'homme.

"J'ai eu la surprise, il y a quelques années, de voir de mes yeux un poète . . . de faire la connaissance d'un poète . . . Je veux dire que j'ai vu et entretenu quelqu'un dont le premier regard porté sur lui inspirait ou imposait

¹⁰ Cf. le numéro du 9 juin 1936 du quotidien *Népszava*.

¹¹ *Összes Művek* [= Oeuvres complètes], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1958, t. III, p. 100.

¹² Cf. la *Nouvelle Revue de Hongrie*, mai 1935.

¹³ Parmi les traducteurs on peut mentionner ici Léopold Molnos, Aurélien Sauvageot et Raymond Schwab.

à l'esprit l'idée d'un être spécialement créé pour la poésie, à moins qu'il ne fût créé par elle . . .

Certes, j'ai rencontré, connu, fréquenté, depuis quelque cinquante ans passés, nombre de personnes vouées à l'art des vers, dont quelques-unes de la plus rare valeur. Mais l'apparence de la plupart d'entre elles n'accusait point d'abord le lyrisme de leur essence. J'ai aperçu assez souvent Leconte de Lisle et Verlaine; j'étais particulièrement lié avec Mallarmé; j'allais souvent chez Hérédia; je causais parfois au café avec Moréas; Henri de Régnier était de mes amis, et Gabriel d'Annunzio m'accueillit dans sa demeure du lac de Garde. Ces différents poètes, sans doute, me révélaient bientôt, — dès les premiers mots échangés —, le merveilleux souci de leur nature créatrice; mais encore fallait-il que la conversation se dessinât.

* * *

A peine m'eût-on mis en présence de Mécés, que je perçus en lui toute la vibrante vigueur d'un être voué à la gloire du verbe. Il m'apparut sous les espèces les plus séduisantes et les plus généreuses. Sur son visage noble et charmant brillait cette passion de comprendre et d'être compris qui conquiert aussitôt tous ceux qui sont capables de communion spirituelle. Sa voix était chaude, du timbre le plus riche en nuances et le plus profond. La mienne est sourde et plutôt faible: j'avais l'impression d'échanger une monnaie de papier contre de l'or."

Valéry fut tout aussi séduit, semble-t-il, par la poésie même de Mécés, ce qui, compte tenu de ce qui a été déjà dit sur l'opinion que les meilleurs poètes de l'époque en avaient, doit certainement surprendre. Il faut absolument noter cependant à ce propos que la version française de ses poèmes — grâce au travail des traducteurs-adaptateurs — vit presque totalement disparaître ce dont avait parlé Illyés, c'est-à-dire le "maniérisme", le "clinquant", les "symboles bon marché". Le style de Mécés devint plus simple, plus intime en français et Valéry lut en réalité des poèmes sensiblement améliorés. Il est significatif qu'il mette en relief dans la poésie de Mécés ce qui précisément fait presque tout à fait défaut à la sienne: spontanéité du sentiment, caractère vivant, débordement de la joie, amour de l'homme, ton familier. (A titre d'exemple, il cite abondamment pour l'analyser *Simple rencontre*. Il fait mention aussi de *Dieu joue* qu'il considère comme l'un des meilleurs poèmes de Mécés.)

Il va jusqu'à mettre en parallèle sa "ligne" poétique avec celle du poète hongrois:

"Quant à moi, suivant une ligne particulière, j'ai cru devoir reprendre la voie étroite de nos »classiques«, c'est-à-dire de rechercher tout le contraire de ce que j'admire dans l'oeuvre de Mécés: c'était, en effet, réprimer ou résorber presque toute la richesse de l'âme surabondante en expressions de son enthousiasme."

siasme, et s'imposer un certain ascétisme de la forme. On voit que la mystique et le sacrifice ne vont pas toujours ensemble, quand il s'agit de littérature. Mais je ne trouve rien en moi qui m'empêche de participer aux largesses de toute autre nature poétique.¹⁴ Il me souvient d'heures charmantes passées avec Rilke, et passées à nous étonner l'un et l'autre de nos différences, qui semblaient jouer l'une avec l'autre, créant entre nous toute la «sympathie» de la diversité dans l'unité de notre même sourire de poètes. Je ne suis pas moins content de mes rencontres trop brèves avec le Père Mécs, et je n'achèverai pas cette préface sans lui dire quel souvenir délicieux je garde de nos propos baignés de fumées qui se mêlaient comme nos lyrismes."¹⁵

Dans ses *Propos moroses*, István Vas tente de trouver une explication à cette curieuse "découverte" de Valéry. Il parle à son tour de la forte personnalité de Mécs comme aussi du fait que celui-ci dut certainement être présenté à Valéry comme le poète à la fois consacré et très populaire de la Hongrie, mais il estime que tout cela ne saurait expliquer la sympathie de Valéry. Il avance l'idée selon laquelle "le poète résolument apolitique" qu'avait été Valéry fut amené, en 1944, à comprendre "l'impuissance de l'Esprit, sa muse élue" et à sentir de plus en plus nettement "l'épuisement de sa propre rigueur classique".

"Je sais, dit-il, que l'hypothèse est fantastique, à savoir que Valéry aurait découvert László Mécs parce qu'il était désabusé sur le moment de sa propre poétique et que son organisme de poète avait besoin d'une antinomie radicale, mais cette explication n'est pas plus fantastique que le fait même de la découverte. Une antinomie dont on a brusquement envie nous paraît d'autant plus séduisante qu'elle est épaisse, grossière et évidente . . . Petőfi n'avait-il pas raison en choisissant précisément Béranger parmi les poètes français? Puisqu'il avait besoin de lui!"¹⁶

L'on voit que Vas attribue l'admiration de Valéry à un simple malentendu, ce qui ne l'empêche pourtant pas de trouver significative la préface de Valéry dans la mesure où celui-ci, malgré son ignorance des véritables valeurs de la littérature hongroise, a su entrevoir à travers l'oeuvre de Mécs quelques-uns des traits essentiels de la poésie hongroise. Il cite à ce propos le passage suivant :

"La Hongrie demeure plus près que la France de la spontanéité des émotions: elle a encore une musique populaire et une poésie populaire, musique et poésie qui sont véritablement musique et poésie, et sont authentiquement populaires, et qui n'ont été ni avilies par la niaiserie et la bassesse qui infectent

¹⁴ Cf.: "Une chose Socrate, une seule t'a fait défaut. Tu fus homme divin, et tu n'avais peut-être nul besoin des beautés matérielles du monde. Tu n'y goûtais qu'à peine. Je sais bien que tu ne dédaignais pas la douceur des campagnes, la splendeur de la ville . . ., mais ce n'étaient pour toi que les ornements lointains de tes méditations, les environs délicieux de tes doutes, le site favorable à tes pas intérieurs." — *Eupalinos*, Pl., t. II, p. 90.

¹⁵ *Préface* de Valéry, p. XVIII.

¹⁶ Dans la revue *Kortárs*, 1969/7, p. 1057.

les masses confuses dans les grandes villes modernes, ni dépréciées par les dédains d'une élite jalouse de sa culture réservée. Le Romantisme, qui ne fut chez nous qu'une introduction voulue et artificielle, une mode « lancée », avec l'intention de choquer et de braver l'opinion, par des manifestes littéraires, et des représentations tumultueuses, est, chez les Hongrois, à l'état autochtone et originel, produit tout naturel du tempérament national.¹⁷

“En échange de cette importante découverte, écrit Vas, on peut en effet pardonner à Valéry la découverte sans importance de Mécés.”¹⁸

Dans l'accueil que le grand poète français a réservé à László Mécés, le “malentendu” a certainement joué un rôle important, mais on aurait tort de n'y voir, comme le fait Vas, que la manifestation d'un besoin poétique. Valéry n'est pas seulement frappé par le caractère profondément “différent” de la poésie de Mécés, mais aussi par le fait qu'il s'agit d'un prémontré, à la fois moine, prêtre et poète qui, comme il s'explique, “soutient, et même exalte, avec une aisance et une liberté d'action extraordinaires, les caractères les plus éminents de sa triple vocation. Le ministère pastoral, la profession monastique, l'exercice enthousiaste du don sacré de poésie se composent et se répondent en lui sans difficulté apparente. Il est pleinement tout ce qu'il est: *est totus in toto, et totus in qualibet parte*. Le sacerdoce qu'il assume ne gêne point le développement de sa puissante personnalité; et sa foi coexiste entière avec une sensibilité étonnante qui accueille et restitue en oeuvres magnifiques toutes les forces et beautés de la vie sur la terre. Cet accord lui confère une spiritualité complexe, d'autant plus intéressante pour nous que, faute d'exemples dans notre pays, nous avons quelques peines à la concevoir.

Un prêtre ou un religieux de cette allure et de ce grand style étonnerait en France, où des conditions historiques qui tiennent à la politique traditionnelle et à la tendance critique générale des esprits, obligent le clergé régulier ou séculier à une réserve toute particulière dans l'expression des sentiments et des idées.”

Sans doute, dès 1935, il se trouvait des critiques qui ont apparenté Mécés à Claudel, Mauriac ou Péguy¹⁹, mais il ne faut pas oublier qu'aucun de ces écrivains n'a été prêtre et que par conséquent Valéry a pu être effectivement impressionné par le “cas Mécés” dont il ne connaissait pas d'équivalent en France. A lire sa préface, il devient évident que ce point de vue n'est pas non plus à négliger quand on veut expliquer la chose.

¹⁷ Préface de Valéry, p. XIII.

¹⁸ *Kortárs*, 1969/7, p. 1055 — Il y a lieu de préciser ici qu'István Vas n'a apparemment jamais lu l'édition française puisqu'il se réfère à une édition bilingue, en hongrois et en anglais, parue à Toronto, en 1968 (Mécés László *Válogatott versei*, Éd. Weller), et qui reproduit en traduction hongroise et anglaise seulement la préface de Valéry. Ce qui revient à dire qu'il ne tient pas compte — et pour cause — de la contribution involontaire des traducteurs à rendre les poèmes traduits meilleurs qu'ils n'étaient dans l'original.

¹⁹ Cf. le témoignage d'Aurélien Sauvageot, dans le numéro de mai 1935 de la *Nouvelle Revue de Hongrie*.

Un typographe d'origine hongroise, Louis Kaldor

Le typographe Lajos Káldor, qui devait travailler souvent pour le compte de Valéry, avait quitté la petite ville de Sárospatak très jeune, dès avant la première guerre mondiale, pour émigrer en France, où, au terme de longs efforts, il finit par acquérir la propriété d'un atelier. C'est là que furent imprimées, en édition de luxe, des oeuvres comme le *Cimetière Marin* et les *Odes* (comprenant *Aurore*, *Pythie*, *Palme*) en 1920, la *Jeune Parque* en 1925, etc. En 1935, Luis Kaldor publia une petite plaquette d'une présentation typographique extrêmement soignée, sous le titre de *Cinquante ans de typographie*, dans laquelle il relate brièvement sa vie et dont il fit parvenir le manuscrit au poète avec probablement la prière de bien vouloir introduire cet opuscule. Valéry réagit par une assez longue lettre dont il autorisa la publication en tête de la plaquette et qu'il vaut la peine de reproduire ici intégralement, puisque ce texte ne figure pas dans l'édition de la Pléiade et aussi parce qu'il met en lumière le profond intérêt, de caractère à la fois technique et artistique, que portait l'auteur du *Cimetière Marin* aux questions de composition typographique :

“Cher Monsieur Kaldor,

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt la petite histoire de votre vie que vous venez d'écrire.

Voilà un texte qui va se faire merveilleusement imprimer ! Je trouve qu'il le mérite : il fallait bien, d'ailleurs, qu'un imprimeur de votre qualité, quelque jour s'imprimât soi-même. C'est là une tradition de votre art, analogue à celle que l'on trouve chez les peintres qui manquent rarement de faire leur propre portrait. J'aime dans ce portrait que vous vous êtes fait, la simplicité d'un récit de votre existence qui la montre tout orientée, presque dès l'enfance, vers la perfection d'un métier dont les exigences et les délicatesses peuvent se rendre toujours plus exquis. Je sais que bien peu de personnes aujourd'hui sont véritablement sensibles à la pureté, à l'ordre, à la composition typographique : le *spectateur* du Livre devient aussi superficiel que son *lecteur*. Bientôt, sans doute, les hommes ne liront plus. Déjà l'écrivain n'a plus guère le coeur de chercher longuement et de peser ses mots, tant il pressent que l'oeil d'autrui ne fera qu'effleurer l'oeuvre de sa patience et de sa peine. Mais il importe de garder jusqu'à la fin le beau souci qu'avait élu notre jeunesse, le dédain de la hâte, le bonheur de mûrir, et cette magnificence de l'âme qui prodigue le temps sur l'ouvrage, sans compter.

Il me souvient avec plaisir d'avoir quelquefois travaillé avec vous. Il y a plus de dix ans, nous avons établi le beau volume des *Odes*. Je désirais que mes vers fussent imprimés sur le papier le plus rigide et le plus pur ; que mes strophes de dix vers (les unes de huit, les autres, de sept syllabes) fussent placées en pleine page de ce petit *in-folio*, à raison de deux strophes par pages, de

manière à obtenir un certain effet d'architecture, complété par les charmantes décorations de Paul Véra (auquel j'avais demandé de faire tenir ses compositions dans un cadre du format de mes strophes.) Vous m'avez soumis un étonnant *Whatman*, d'une telle roideur qu'il fallait l'attendrir en l'humectant, avant de le présenter à la presse. Le tirage réussit merveilleusement. Rien de plus agréable et de plus inquiétant pour un poète que de se voir typographié dans le plus grand style, et comme revêtu d'une parure qui ne convient qu'aux plus nobles écrits. Le plaisir du regard, la mélancolie d'une certaine réflexion et d'un sévère retour sur soi-même se dispute mon cœur . . .

Mais je verse dans l'élégie, et je ne voulais, cher Monsieur Kaldor, que vous exprimer tous mes remerciements pour la communication de cette biographie d'artiste raffiné et consciencieux ainsi que toute la sympathie et toute l'estime que notre excellente collaboration m'inspire à votre égard.

*Paul Valéry*²⁰

* * *

Lors de son séjour à Budapest, Valéry fit la connaissance, comme nous l'avons vu, d'un certain nombre d'universitaires, mais autant qu'on le sache ces contacts ne devaient pas se prolonger par la suite. Il semble, par contre qu'il connaissait György Ottlik, rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue de Hongrie* bien avant de se rendre à Budapest²¹, mais c'est tout ce que nous savons pour le moment de leur relation. Faute de preuves formelles, on ne peut que former des conjectures au sujet d'autres relations hongroises, comme c'était le cas dans le précédent chapitre avec le comte Teleki. Pour finir, signalons un témoignage de László Bóka, qui, dans un article consacré à György Szemere journaliste et écrivain hongrois, affirme que lors de son séjour à Budapest, Valéry "demanda à un jeune homme qui appartenait à l'équipe des organisateurs ce que devenait György Szemere. Or, Szemere était mort depuis sept ans. »A un moment donné on était en correspondance« — dit Valéry. Quand cela ? A quel propos ? Est-ce qu'il en est resté quelque trace ?"²²

²⁰ Louis Kaldor: *Cinquante ans de typographie*, précédé d'une lettre de Paul Valéry, Éd. Kaldor, Paris, 1935.

²¹ Cf. la lettre de Valéry à Ottlik, publiée dans le numéro de juillet 1936 de la *Nouvelle Revue de Hongrie*.

²² László Bóka: *Szemere György*, dans le recueil d'études *Válogatott tanulmányok*, 1966, p. 1060.

VI. Problèmes d'influence

Comme nous l'avons déjà dit, la poésie de Valéry pour diverses raisons n'a pas pu exercer une influence profonde et durable sur la poésie hongroise moderne. Une exception pourtant, György Somlyó, qui a subi dans sa jeunesse influence de Valéry comme il l'affirme lui-même dans son essai *Sur la poésie*. Fils de poète, il explique pourquoi il n'a pas fait l'apprentissage de la poésie dans l'atelier de son père: "Au lieu de son lyrisme démesurément passionné et d'une instinctive franchise, j'ai élu mes premiers maîtres aux antipodes de la poésie intellectuelle, tels que W. Blake, Paul Valéry et Lőrinc Szabó."¹

Cette influence de Valéry sur la poésie de Somlyó mériterait certainement d'être étudiée dans le détail, mais toutes les conditions ne sont pas encore réunies pour une telle étude. Qu'il suffise à ce propos de rappeler ici le jugement porté par István Sötér sur la poésie de jeunesse de Somlyó, dans son anthologie des "poètes hongrois vivants" parue en 1948²: dans cette poésie "des sonnets . . ., des images d'une densité valéryenne reflétaient le tourbillon du monde, en constituant un »axe de feu« au coeur même des mouvantes apparitions de la terre et du ciel".

Nous avons également constaté déjà que la poésie de Valéry ne pouvait répondre à aucun besoin profond de notre poésie que ses traditions aussi bien que son évolution dans la période de l'entre-deux-guerres devaient nécessairement éloigner d'une telle influence. Même Albert Gyergyai, qui apprécie pourtant si haut la poésie de Valéry, semble admirer avant tout l'auteur de *Monsieur Teste*; Mihály Babits, dans son *Histoire de la Littérature Européenne*, affirme à son tour que Valéry est certainement meilleur essayiste que poète. Le romancier Sándor Márai, s'il admire la poésie de Valéry, il ne l'aime pas pour autant. László Németh, si attentif dans son approche de Valéry, ne rend vraiment hommage sur le plan poétique qu'à l'artiste de la forme, au créateur de tant de métaphores énigmatiques, et s'intéresse visiblement davantage à

¹ in *A költészet évadai* [= Les saisons de la poésie], t. I, p. 10.

² *Négy nemzedék, Élő magyar költők* [= Quatre générations, Poètes hongrois vivants], Budapest, Éd. Parnasszus.

l'auteur de *Variété*. Il semble donc que les oeuvres en prose de Valéry, à commencer par le cycle *Teste*, les dialogues et les essais de *Variété*, ont trouvé en Hongrie un accueil plus compréhensif.

L'effort pour atteindre à une forme parfaite, à un langage pur a rendu les poèmes de Valéry, aux jeux du lecteur hongrois, impersonnels et froids, tandis que ce même effort a eu un effet nettement positif dans l'accueil de ses autres écrits. On a considéré *Monsieur Teste* et les dialogues comme le sommet de l'art de style valéryen, on s'est souvent référé à ses idées sur la création artistique et la pureté du langage. Valéry développe maintes fois l'idée que, pour lui, la création artistique a plus d'importance que l'oeuvre elle-même: témoignons les notes de *Cahiers* dans lesquelles le poète, à la recherche des limites de la pensée et du langage, se présente avant tout comme un linguiste.³ Selon lui le poète doit tendre avant tout à la clarté de l'expression, à la précision du langage. Voici ce qu'il en dit dans les *Cahiers*: "Mes poèmes sont nés — ou plutôt ont été développés, — ou plutôt, ont été élaborés *en présence* d'une certaine conception que je m'étais faite du langage."⁴

C'est ce goût de Valéry pour la linguistique qui a dû amener André Karatson à se demander dans le *Symbolisme en Hongrie* s'il n'était pas possible de déceler une influence valéryenne dans les idées de Kosztolányi sur la langue. Il cite notamment l'article intitulé *Az olvasó nevelése* [= L'Éducation du lecteur], dans lequel le poète hongrois expose ses idées. A en croire André Karatson, il n'est pas exclu que le traducteur du *Cimetière marin* ait pu connaître la poétique de Valéry. Cela reste cependant, faute de preuves formelles, une pure hypothèse, mais le fait même de la coïncidence n'en est pas moins frappant.⁵

Dans l'ouvrage d'André Karatson on trouve encore un chapitre, susceptible de nous intéresser, intitulé: *Babits et Valéry?* Nous avons déjà parlé de la position de Babits devant la poésie française, dont l'influence est si peu sensible dans son oeuvre. Plusieurs contemporains ont fait remarquer cependant que, dans son poème *Pesti éjszaka* [= Nuit de Pest] paru en 1924, il se trouvaient deux vers qui semblaient reprendre presque littéralement les deux derniers vers de *Sylphe* (publié en 1922 dans *Charmes*):

*S a halál se több lesz,
mint két ing közt egy meztelen kebel*

correspondait à

*Le temps d'un sein nu
Entre deux chemises*

³ Sur les vues linguistiques de Valéry, v. l'étude de Jürgen Schmidt-Radefeldt: *Paul Valéry linguiste dans les Cahiers*, Paris, Klincksieck, 1970.

⁴ Note de 1935: *Cahiers*, t. XVIII, p. 60.

⁵ Cf. *Le symbolisme en Hongrie*, PUF, 1969, p. 213.

Le coïncidence, si surprenante qu'elle soit, ne prouve cependant rien. André Karatson fait observer à juste titre que chez Babits cette image aura une signification tout à fait différente.⁶ Il s'agirait plutôt d'un emprunt fortuit, du moins si l'on admet l'explication de Gábor Halász, qui affirme que le poète a découvert ces vers de Valéry dans un manuel d'histoire littéraire.⁷ Dans son article consacré à Mihály Babits, Oszkár Gellért se dit persuadé qu'il ne s'agissait que d'une correspondance involontaire, due au seul hasard: "Lorsque [...] on l'eut prévenu en toute douceur que ces mêmes vers figuraient dans un poème du français Valéry, il s'en alarma terriblement de peur d'être accusé de plagiat par ses ennemis. Il m'en a encore parlé des années plus tard et c'est en vain que j'ai essayé de le consoler: deux poètes, séparés de plusieurs milliers de kilomètres, ne pouvaient-ils trouver en même temps la même idée ou la même image poétique? Il n'en continua pas moins de se tourmenter"⁸

Dans le cas d'Attila József, le problème d'une éventuelle influence valéryenne se pose également et mérite, nous semble-t-il, plus d'attention. La question est d'autant plus intéressante qu'il s'agit, comme on sait, d'un poète engagé, militant communiste, ce qui, à première vue, devrait nous éloigner de toute idée de poésie "pure". Il faut dire aussi que ce qui suit repose en réalité sur des hypothèses suggérées, elles, par l'existence d'un exemplaire d'*Eupalinos* retrouvé après la mort du poète parmi ses livres et conservé au musée littéraire Petőfi, à Budapest. C'est une édition qui date de 1924, parue chez Gallimard et dont le poète a peut-être fait l'acquisition lors de son séjour en France (automne 1926—été 1927). Ce qui est certain, c'est qu'il en parle dans sa lettre du 20 octobre 1928 à Márta Vágó, écrite au moment même où le poète allait entrer comme correspondant au service d'une banque "... je lis en ce moment beaucoup les Français dont *Eupalinos* de Valéry..."⁹.

Sur certaines pages de cet exemplaire d'*Eupalinos*, on voit des passages plus ou moins longs marqués au crayon à la marge, mais sans la moindre remarque. Rien ne prouve à vrai dire que ces marques proviennent de la main du poète. On constate cependant que les endroits ainsi marqués peuvent être regroupés autour de deux thèmes majeurs: le processus de la création artistique et l'idée de beauté. Qu'il suffise de citer à titre d'exemple les endroits suivants:

"Qu'est-ce qu'il y a de plus mystérieux que la clarté? ... Quoi de plus capricieux que la distribution, sur les heures et sur les hommes, des lumières et des ombres?"¹⁰

⁶ Cf. *op. cit.*, p. 265.

⁷ Cf. Gábor Halász: *Babits az olvasó* [= Babits le lecteur], dans la revue *Magyar Csillag*, 1942/14, p. 462.

⁸ Oszkár Gellért: *Babits Mihály*, dans le recueil d'études *Kortársaim* [= Mes contemporains], Budapest, Művelt Nép, 1954, p. 195.

⁹ Márta Vágó: *József Attila*, Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1975, p. 171.

¹⁰ Éd. de la Pléiade, t. II, p. 112.

“Il me semblait parfois qu’une impression de beauté naquit de l’exactitude ; et qu’une sorte de volupté fût engendrée par la conformité presque miraculeuse d’un objet avec la fonction qu’il doit remplir. [. . .] la facilité ou la simplicité finales du résultat, comparées à la complication du problème, nous inspirèrent je ne sais quel enthousiasme . . .”¹¹

“La plus grande liberté naît de la plus grande rigueur.”¹²

C’est peu de chose sans doute, mais nous avons quand même amorcé une comparaison entre la conception artistique des deux poètes, en utilisant d’une part, outre *Eupalinos*, surtout *L’Ame et la danse* et *Questions de poésie*, d’autre part divers écrits critiques de Attila József, dont *Irodalom és szocializmus* [= Littérature et socialisme] et *Esztétikai töredékek* [= Fragments d’esthétique], restés inédits de son vivant.¹³

Il n’est donc pas question de démontrer, à base d’emprunts textuels bien établis, “l’influence” de Valéry sur notre poète, qui par ailleurs, n’a même pas cité son nom dans ses écrits, tandis qu’on y retrouve si souvent, notamment dans sa correspondance parisienne, celui de Villon, de Cocteau, d’Apollinaire ou de Rimbaud.¹⁴

A première vue, rien de commun entre les deux poètes : leurs origines, leurs conditions sociales, leurs expériences de la vie sont non seulement différentes, mais diamétralement opposées. Attila József, troisième enfant d’un ouvrier savonnier, connaît très tôt la plus noire misère et ne parviendra jamais à réussir dans la vie malgré ses exceptionnels dons poétiques. Les soucis d’argent que doit surmonter le poète du *Cimetière marin* n’ont pas de commune mesure avec ceux que devait connaître l’auteur de la *Nuit des faubourgs*. Tandis que celui-ci découvre très vite la condition des miséreux et le monde de l’exploitation capitaliste avec ses corollaires naturels comme le chômage, la grève, la répression policière, Valéry pendant longtemps n’est tout au plus qu’effleuré par la question sociale. Pour Attila József la lutte des classes n’est pas un spectacle à distance, mais une expérience vécue qui se transforme chez lui en poésie de la manière la plus naturelle. Le poète de *Charmes* lorsqu’il a quelque chose à dire sur le “monde actuel” n’aura jamais l’idée d’en parler en tant que poète,

¹¹ Ibid., p. 130.

¹² Ibid., p. 132.

¹³ *Irodalom és szocializmus* [= Littérature et socialisme] est le texte d’une conférence tenue par le poète devant le groupe Jaurès du Parti des Démocrates Socialistes de Hongrie, en février 1931. Le texte a été publié pour la première fois dans la revue *Irodalom-történeti Közlemények*, en 1957 (n° 1—2). Tout récemment, des extraits ont vu le jour en traduction française dans *Arion 9* (Numéro spécial Attila József), Almanach International de poésie (Budapest, Corvina, 1976). Nos renvois correspondent à l’édition des *Oeuvres* d’A. József (Budapest, Akadémiai Kiadó, 1958). *Les Fragments d’Esthétique* ont été vraisemblablement écrits entre 1929 et 1936.

¹⁴ Sur les rapports d’Attila József et de la littérature française, v. Miklós Szabolcsi : *József Attila és a francia irodalom* [= Attila József et la littérature française], dans le recueil d’études *Esszei és irodalmi találkozások* [= Rencontres idéologiques et littéraires], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1970, pp. 421—432.

pour lui la poésie doit rester pure, c'est-à-dire exempte des préoccupations du moment.

On dirait que dans ces conditions, il ne reste plus rien qui permette un rapprochement entre les deux poètes. Ce serait oublier cependant que la poésie, outre sa fonction et ses motivations sociales, est un acte de création poétique où justement *la poétique* peut poser des questions analogues à des poètes par ailleurs très différents.

C'est ainsi que dans un chapitre des *Fragments d'esthétique*, consacré aux problèmes de la composition, Attila József, en critiquant l'esthétique intuitionniste de Croce, développe des idées qu'on peut rapprocher de celles de Valéry :

“Pour démontrer que l'art n'est pas intuition, on dispose d'une preuve beaucoup plus directe et décisive: c'est que l'intuition est passive, tandis que l'oeuvre d'art est l'action même” dont “aucun corollaire émotionnel ne nous intéresse, de même que dans l'étude de l'induction, désireux de résoudre correctement un problème analytique, nous ne sommes pas curieux de connaître l'état qui l'accompagne . . .”¹⁵

Dans *Poésie et pensée abstraite*, Valéry dit :

“Quant à moi, qui suis, je l'avoue, beaucoup plus attentif à la formation ou à la fabrication des oeuvres qu'aux oeuvres mêmes, j'ai l'habitude ou la manie de n'apprécier les ouvrages que comme des actions.”¹⁶

De notre côté, reproduisons ici un passage de *Questions de poésie* :

“. . . J'accorde qu'il est moins abstrait, plus aisé, plus »humain«, plus »vivant«, de développer des considérations sur les »sources«, les »influences«, la »psychologie«, les »milieux« et les »inspirations« poétiques que de s'attacher aux problèmes organiques de l'expression et de ses effets . . . La Poésie se forme ou se communique dans l'abandon le plus pur ou dans l'attente la plus profonde: si on la prend pour objet d'étude, c'est par là qu'il faut regarder: c'est dans l'être, et fort peu dans ses environs.”¹⁷

L'idée de beauté, en tant que critère de jugement, provoque la même réaction critique chez les deux poètes. On peut lire chez Attila József :

“. . . la beauté esthétique que j'appellerais plutôt agrément est de très peu d'importance pour l'oeuvre d'art. On ne dit jamais d'un poème qu'il est laid, mais qu'il est mauvais, inutile donc de parler de beaux poèmes.”¹⁸

“C'est une affaire privée que la beauté” — écrit Valéry dans *Questions de poésie*¹⁹, tout en reprochant à la critique de fonder ses jugements sur de tels

¹⁵ Attila József: *Összes Művek* [= Oeuvres Complètes], t. III, p. 249.

¹⁶ *Pléiade*, t. I, p. 1329.

¹⁷ *Pléiade*, t. I, p. 1290.

¹⁸ *Az istenek halnak, az ember él* [= Les dieux meurent, l'homme survit], *Oeuvres Complètes*, t. III, p. 59. Cf. encore *Littérature et socialisme*: “Fait caractéristique, on a tout le temps comparé le beau avec l'artistique, qui n'ont pourtant rien à voir ensemble”, *ibid.*, p. 80.

¹⁹ *Pl.*, t. I, p. 1287.

critères secondaires au lieu d'apprécier les qualités de la composition et la perfection formelle de l'oeuvre.²⁰

Dans le processus de la création, les deux poètes soulignent également l'importance primordiale du facteur intellectuel: selon eux tout le reste, même les émotions, étant au service de la raison. Voici ce qu'en dit Attila József:

“On a dit de la littérature et de l'art qu'ils sont l'expression de sentiments. [...] Bien au contraire: *c'est le sentiment, le chagrin qui représentent la forme, c'est-à-dire un élément formel* qui est là pour exprimer quelque chose d'autre.”²¹

Ainsi c'est la forme qui détermine essentiellement la qualité de l'oeuvre puisque c'est par elle que devient expressif et perceptible ce que l'artiste veut mettre en relief:

“Dans la vie de l'homme, le rôle de la création des formes revient à la raison. La vision (l'intuition) au lieu de créer une forme tend vers la forme de relations déjà existantes. La raison ne fait que conférer une forme à la vérité même pour qu'on puisse l'admettre . . .”²²

On sait quel rôle privilégié Valéry accorde dans sa poétique à la forme. On lit dans *Choses vues*: “Les belles oeuvres sont filles de leur forme, qui naît avant elles”.²³

D'ailleurs, selon Valéry, les détails sont aussi importants que la création de l'ensemble de l'oeuvre: “Il n'y a point de détails dans l'exécution” — écrit-il dans *Eupalinos*.²⁴

Dans *Littérature et socialisme*, Attila József fait de même remarquer: “. . . chaque point de l'oeuvre est le point d'appui d'Archimède”²⁵. Le travail du poète doit répondre sur tous les plans aux plus hautes exigences:

“Du moment qu'on exige de chaque technicien un travail propre et correct, pourquoi le poète ferait-il exception? Puisque le poète est précisément le grand maître de la pureté de l'esprit créateur!”²⁶

Valéry à son tour prêche le travail lent et patient:

“Le travail du poète est peut-être de tous les travaux celui où la plus grande impatience a besoin essentiel de la plus grande patience.”²⁷

²⁰ Ibid., p. 1291.

²¹ *Littérature et socialisme*, OC., t. III, p. 81.

²² *Kassák Lajos 35 verse* [= 35 poèmes de Lajos Kassák], OC., t. III, p. 111.

²³ Pl., t. II, p. 477; cf. encore une note de 1926 (*Cahiers*, t. XI, p. 898).

²⁴ Pl., t. II, p. 84; cf. encore *Cahiers*, t. XXIX, p. 169.

²⁵ *Oeuvres Complètes*, t. III, p. 92.

²⁶ *Az istenek halnak, az ember él* [= Les dieux meurent, l'homme survit], OC., t. III, p. 54; on retrouve la même idée dans une variante du poème intitulé *Eszmélet* [= Éveil], dont le sens littéral est le suivant: “Ne fais pas l'étourdi. Bien que ton travail profite à d'autres, il vaut quand même mieux travailler comme il faut, avec la rigueur même de l'étoile qui marche dans le ciel.”

²⁷ *Cahiers*, t. XI, p. 244; cf. encore les vers fameux de *Palme* “Patience, patience, patience dans l'azur . . .”.

Ils ont la même conception de la langue poétique :

“Qu’est-ce qu’il y a de plus mystérieux que la clarté ? — demande Valéry. — . . . Ce grand art exige de nous un langage admirablement exact.”²⁸

Le mot est l’élément de ce “langage admirablement exact” et il a un rôle fondamental dans la poésie. Dans *Poésie et pensée abstraite*, Valéry évoque, avec une intention manifeste, le dialogue de Mallarmé et de Degas :

“Il [Degas] dit un jour à Mallarmé : »Votre métier est infernal. Je n’arrive pas à faire ce que je veux et pourtant, je suis plein d’idées . . . « Et Mallarmé lui répondit : »Ce n’est point avec des idées, mon cher Degas, que l’on fait des vers. C’est avec des mots. « ”²⁹

Pour Attila József aussi, la poésie est poésie jusque dans les moindres détails, c’est-à-dire jusque dans les mots qui la composent.³⁰ Cette idée, il la développe en détail dans *Littérature et socialisme* :

“. . . le mot est en lui-même une oeuvre d’art [. . .] C’est-à-dire que *le mot est vision dans l’emploi, oeuvre d’art dans sa genèse. Ainsi, le mot dans l’oeuvre d’art, joue le rôle de sa propre genèse. Il le joue en naissant en même temps que tous les autres mots du poème. On peut donc concevoir un poème comme un seul mot en train de se créer, comme le nom d’un groupement d’objets qu’il embrasse dans une unité cohérente et une vision définitive et totale.*”³¹

Le poète et le penseur ont également besoin des lumières de la raison : sur ce point la pensée d’Attila József et celle de Valéry se rejoignent incontestablement. Sans les efforts de l’intellect, la création artistique elle-même devient précaire. Le poète marxiste accorde un rôle décisif à la raison, à la pensée humaine éveillée à la conscience. Dans son essai, paru en 1934, sur la „Philosophie du socialisme” (*A szocializmus bölcselete*), après avoir cité Marx (“Il ne suffit pas que la pensée tende à se réaliser, la réalité à son tour doit tendre à la pensée”), il fait remarquer : “. . . en d’autres termes : il ne suffit pas que les hommes veuillent transformer le monde, pour le transformer, ils doivent aussi le comprendre”³².

A côté des forces matérielles, la puissance de l’esprit est ainsi reconnue. Attila József dans le même écrit fait une allusion ironique à ceux qui se croyant révolutionnaires dédaignent volontiers l’intellect :

“Comme on le voit, il s’agit une fois de plus des questions de la conscience humaine, d’un travail théorique que déprécient, au milieu des fusillades, les ardents partisans des barricades, mais auquel on ne saurait échapper.”³³

²⁸ *Eupalinos*, Pl., t. II, pp. 112—113.

²⁹ Pl., t. I, p. 1324.

³⁰ Cf. *Ady-vizió* [= Vision d’Ady], OC., t. III, p. 23.

³¹ OC., t. III, pp. 94—95.

³² CC., t. III, pp. 148—149.

³³ *Ibid.*

Que chez Valéry la primauté de la raison ne soit pas mise au service d'un programme social, c'est un fait. C'est un fait aussi que l'idée de cette primauté a imprégné toute son oeuvre et a pu fournir des points d'appui et de repère même à un poète aussi différent de lui qu'Attila József. Sans doute pour celui-ci, comme il le dit lui-même dans son poème *Aux alentours de la ville* [= *A város peremén*], il s'agissait de "prévoir un avenir conscient", c'est-à-dire de s'efforcer en tant que poète de préparer cet avenir, mais il s'agissait aussi d'être, toujours en tant que poète, "l'ingénieur des charmes du monde donné", définition dont les éléments nous renvoient à la conception valéryenne de la poésie puisqu'ils allient l'idée du savoir technique à celle de charmes.

VII. Traductions hongroises des oeuvres de Valéry

Bien que la confrontation même des traductions avec les textes originaux dépasse les cadres de cette étude, nous estimons que la présentation de la réception de Valéry en Hongrie exige que nous jetions au moins un coup d'oeil sur ce domaine particulier. Il est évident que le succès comme l'influence d'un écrivain à l'étranger dépendent souvent du niveau des traductions. Ceci dit, il faut constater que dans le cas de Valéry, sa réputation en Hongrie a précédé la traduction de ses oeuvres, celles-ci n'ayant été traduites, à quelques exceptions près, que relativement tard. La haute opinion qu'un public cultivé, d'ailleurs assez restreint, pouvait avoir du poète s'inspirait d'abord de la lecture de certaines critiques élogieuses comme par exemple celles qui avaient paru dans *Nyugat*.

Les traductions de Valéry ne sont pas nombreuses : parmi ses oeuvres en prose, on a traduit d'abord deux pièces du cycle *Teste* et plusieurs essais de *Variété* en 1930, sous le titre de *Változatok*. Ses poèmes n'ont été traduits que sporadiquement. Mais si l'on jette un coup d'oeil sur la liste de ses traducteurs, on voit que ceux-ci sont parmi les meilleurs de l'époque : comme Kosztolányi, Gyergyai, Lőrinc Szabó, Rónay, György Somlyó et d'autres.¹

C'est la *Soirée avec Monsieur Teste* qui parut d'abord, en 1930. Dans une notice préliminaire, le traducteur, Albert Gyergyai, mit en relief comme nous l'avons vu² l'extrême densité de cette oeuvre. En lisant la version hongroise, on constate cependant que la connaissance approfondie de la littérature française en général et celle de l'oeuvre de Valéry en particulier ont porté leurs fruits d'autant plus que le traducteur possédait à son tour un exceptionnel don du style. Le poète Babits ne disait-il pas de lui au moment de la parution de sa traduction de Proust — encore un auteur “difficile” — qu'il était “non seule-

¹ Rappelons à ce propos ce que dit Étienne dans *Comparaison n'est pas raison* : “Gide avait raison de penser que tout écrivain devrait consacrer une part de sa vie à enrichir sa littérature en lui offrant la traduction de quelques-uns des chefs-d'oeuvre qu'il est capable de sentir parmi ceux des langues qu'il connaît”, p. 49.

² Cf. ci-dessus, p. 12.

ment le spécialiste le plus sérieux de la littérature française mais aussi un délicat styliste ayant parfois la tendresse d'un poète lyrique" ?³

Si le texte traduit paraît parfois moins "abstrait" que le texte de Valéry (mais le contraire arrive également), les solutions de Gyergyai n'en restent pas moins adéquates et, somme toute, on peut dire que la version hongroise est fidèle dans tous les sens du mot à l'oeuvre originale.

Quant à la traduction du *Cimetière marin*, due à Kosztolányi et publié en 1933 dans la revue *Nyugat*⁴, elle mérite une attention particulière dans la mesure où elle a amené d'autres poètes-traducteurs à réfléchir non seulement sur la "technique" de Kosztolányi (et par conséquent sur de simples questions de technique de traduction), mais sur l'art même du poète hongrois et sur les ressources de la poésie hongroise elle-même, lorsqu'il s'agit de traduire un poème aussi éloigné de ses propres traditions que le *Cimetière marin*.⁵ Dans un article paru en 1966, dans le numéro 9 de la revue *Nagyvilág*, sous le titre de *Kosztolányi et la littérature mondiale*, le poète-traducteur, György Rónay, présente la traduction du *Cimetière marin* non pas comme un exemple de réussite technique, mais comme le produit d'une affinité plus profonde, caractérisant l'univers humain et poétique du traducteur lui-même :

"Kosztolányi qui aimait à répéter avec tant de fierté qu'à l'étranger on l'avait pris plus d'une fois pour un Asiatique fut au fond de son âme et de son tempérament fatalement européen : même loin de toute mer, un vrai Méditerranéen. Ce n'est donc probablement pas l'effet du hasard si sa plus grande réussite de traducteur est peut-être justement la recreation en hongrois d'une expérience méditerranéenne : le *Cimetière marin* de Valéry."

A l'encontre de György Rába qui reproche à Kosztolányi⁶ de se servir dans sa traduction de certains "moyens stylistiques du symbolisme" et de traduire sans toujours la comprendre cette poésie si intellectuelle et si moderne, Rónay, loin de passer sous silence ce qu'il y a dans les rimes de Kosztolányi de typiquement kosztolányien (des rimes que "Valéry ne mettrait jamais sur papier"), fait remarquer pourtant que "malgré tout, un miracle unique dans son genre s'est produit : voilà que ce qui a été vécu par Kosztolányi a fini par transmettre son intense chaleur au poème de Valéry et voilà que dans cet étincelant Midi les deux se fondent". Mais ce n'est pas tout. Rónay va jusqu'à tenter un rapprochement entre le *Cimetière marin* et *Recueillement en septembre*,

37.

³ Cité dans *Magyar Irodalmi Lexikon* [= Encyclopédie Littéraire Hongroise], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1963, t. I, p. 414.

⁴ Pierre Chesnais écrit également de cette traduction dans *Les étapes de la traduction en Hongrie*, dans la revue *Études Finno-Ougriennes*, 1966, p. 37.

⁵ Albert Gyergyai fut le premier à porter un jugement sur cette traduction en se contentant cependant de mettre en relief ses rares qualités artistiques. (Cf. *Notes pour la traduction de Valéry par Kosztolányi*, *Nyugat*, 1933/10—11.)

⁶ Cf. le chapitre *A modern magyar műfordítás* [= Sur la traduction moderne en Hongrie], dans *A magyar irodalom története* [= Histoire de la littérature hongroise], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966, t. VI, p. 811.

l'un des plus grands poèmes du dernier Kosztolányi. Il ne parle pas d'“influences” bien sûr, mais de “correspondances profondes”. “Chaque fois, dit-il, que je lis, le coeur serré, les beaux vers du *Recueillement en septembre*, je crois deviner [...] tout au fond du poème, dans une lointaine perspective d'azur, la respiration même du Kosztolányi du *Cimetière marin*. Ce poème-là répond comme en écho à celui-ci alors qu'il ramène un à un, comme dans un finale d'adieu, les motifs de Kosztolányi; à sa manière, ce poème-là est une victoire sur la mort au même titre que le *Cimetière marin* . . .”

Dans les *Belles infidèles*, parues en 1969, György Rába dont nous avons rappelé ci-dessus la critique assez négative, en vient à adoucir celle-ci en tenant compte justement de l'opinion de Rónay, sans pour autant renoncer à la plupart de ses réserves. L'idée qu'il a de la poésie de Valéry et de la traduction de Kosztolányi se rattache cependant si étroitement aux textes mêmes que son analyse, malgré tout l'intérêt qu'elle a par ailleurs, doit être écartée ici. Si la traduction de Kosztolányi a des faiblesses, comme l'affirme Gy. Rába, ces faiblesses ne sont pourtant pas attribuées au seul traducteur. Il est évident que, dans l'esprit de Rába, certaines “faiblesses” arrivent fatalement:

“Le style hermétique de Valéry, explique-t-il, fait que le malentendu devient presque fatal dans la version hongroise.”⁷

Tout récemment, une nouvelle traduction due à György Somlyó a vu le jour dans la revue *Nagyvilág*, précédée d'une savante introduction témoignant non seulement de la sensibilité poétique du traducteur, mais aussi de ses connaissances en philologie valéryenne.⁸ La traduction du *Cimetière marin* est, selon les propres paroles de Somlyó, un “hommage” au premier traducteur, c'est-à-dire à Kosztolányi, et cette tentative se justifie par la qualité de l'oeuvre et non pas par la faiblesses de sa première traduction. On apprend d'ailleurs que l'idée de retraduire la poème de Valéry remonte à la jeunesse de l'auteur:

“La traduction du *Cimetière marin*, je l'ai entreprise d'abord pendant la guerre, à l'âge de 20 ans, au cours d'un été que — entre deux camps de travail — les puissances du ciel et de Ninive m'avaient accordé sans le troubler pour cette occupation (dans ma position) si peu adéquate et pour cette raison même si heureuse. J'ai travaillé sur cette traduction et aussi sur celle de *Palme* sur la colline du cimetière de Boglár. La traduction de *Palme* devait paraître un peu plus tard, après la guerre. Le manuscrit de l'autre, je l'ai, par bonheur, perdu, ce qui fait que maintenant, après tant d'années, en revenant à cet auteur chéri de ma jeunesse, j'ai pu passer de nouveau un été avec lui.”

Il ne faut pas croire cependant qu'il s'agisse ici simplement d'une idée de jeunesse reprise dans la maturité de l'âge et du savoir poétique. L'entreprise de Somlyó repose également sur certaines considérations générales concernant

⁷ *A szép hűtlenek* [= Les belles infidèles], p. 334.

⁸ *Nagyvilág*, numéro de février 1976, pp. 282—290.

la valeur et la survie des traductions. Si la traduction de Kosztolányi reste à ses yeux un chef-d'oeuvre, elle a aussi, explique-t-il, des faiblesses dues avant tout à l'oeuvre du temps qui produit nécessairement un décalage entre l'original et sa traduction.

“Depuis quelque temps plus d'un d'entre nous est gagné par le sentiment que les admirables réussites que connut au début de ce siècle la traduction poétique en Hongrie perdent de leur vérité, perdent cette perfection définitive que nous avons crue pendant si longtemps incontestable.”⁹

Le *Cimetière marin* avec la *Jeune Parque* est sans doute le poème le plus souvent commenté de Valéry.¹⁰ La traduction d'un tel poème exige bien sûr un effort et un esprit inventif particuliers de la part de tout traducteur. Rien n'illustre mieux, croyons-nous, le niveau moyen des traductions dans un pays que le nombre des retraductions poétiques et, sous ce rapport, la toute récente tentative de György Somlyó parle pour elle-même.¹¹

Lőrinc Szabó a également traduit Valéry, comme en témoigne son recueil de traductions, intitulé *Örök barátaink* [= Nos amis de toujours], où l'on trouve la traduction de quatre poèmes (*Aurore*, *Le Sylphe*, *L'Abeille*, *Le Vin perdu*). Selon György Rónay¹² le Valéry de Szabó est “plus sec que l'original”. Toujours Rónay, dans une étude antérieure, a caractérisé en ces termes les traductions du poète:

“En feuilletant l'oeuvre immense de Lőrinc Szabó, on sent plus d'une fois l'absence de ce qui fait la force d'Árpád Tóth: celle de la musicalité. Comme si parfois il refusait de s'abandonner à la mélodie de l'original; presque toujours fidèle à la forme, il est parfois avare de musique [...]. Il semble qu'il est plus d'une fois méfiant, d'une rigueur pleine d'amertume; il bannit ce qui est irrational, maîtrise l'ivresse de la musique, le vertige doux ou emporté de l'inspiration qui débouche dans le chant. Derrière les masques surgit avec ses traits marquants le visage de Lőrinc Szabó lui-même... Nous allons nous borner à un seul exemple caractéristique [...]: *Le Vin perdu* de Valéry [...].”

Cette traduction, Gy. Rónay la soumet à une critique détaillée, dont la

⁹ Le temps amène parfois le traducteur à revenir même sur ses propres traductions. C'est ainsi que György Somlyó dans ses “remarques sur la poétique de la traduction” (v. *Két szó között* [= Entre deux mots], Budapest, Magvető, 1975, pp. 32—37) soumet à une analyse critique celle qu'il avait faite en 1940 de *Palme*. Cette analyse, du moins en apparence, est centrée principalement sur des problèmes techniques de versification comparée; en réalité, la préoccupation majeure de l'auteur est de retrouver dans et par la traduction “l'équivalent de la structure poétique de Valéry”.

¹⁰ Cf. *Poèmes de Paul Valéry*, commentés par Alain, Gallimard, 1929; Jean Pommier: *Le Cimetière Marin de Paul Valéry*, *Annales Universitatis Saraviensis*, fasc. 4, 1961; Léon Tauman: *Réflexions sur le Cimetière Marin*, in *Essays in French Literature*, novembre 1964; Gustave Cohen: *Essai d'explication du Cimetière Marin*, Gallimard, 1946; etc.

¹¹ De telles retraductions ne sont pas rares en Hongrie: il suffit de citer à titre d'exemple celles du *Corbeau* de Poe, de la *Chanson d'automne* de Verlaine, du *Voyage* de Baudelaire, etc.

¹² Cf. son recueil d'études: *Fordítók és fordítások* [= Traducteurs et traductions], Budapest, Magvető, 1973, p. 28.

conclusion essentielle est ceci: ce qui est "pure musique" chez Valéry devient chez Szabó "idée et image".¹³

C'est la traduction de l'*Aurore* qui semble être la plus réussie. La traduction du *Sylphe* fut d'abord publiée dans le quotidien *Az Est*, le 7 juin 1936, à l'occasion de l'arrivée de Valéry à Budapest, revue et corrigée plus tard, avant de trouver sa place dans *Örök barátaink*.

Le *Sylphe* fut également traduit et très bien par György Somlyó, dont on retrouve le nom un peu partout dans la bibliographie des oeuvres traduites. Ses traductions témoignent de la connaissance approfondie de l'univers valéryen. Relevons à ce propos celle de *Palme*¹⁴ (traduit également par Gy. Rónay), de la *Jeune Parque* (la traduction quoique fort belle n'est pas intégrale) et des *Vaines danseuses*. Rappelons enfin que c'est encore à Gy. Somlyó qu'on doit la traduction d'*Eupalinos* et de *L'Ame et la danse*.¹⁵

On pourrait encore parler d'autres traducteurs et d'autres traductions (de celles de Rónay par exemple), mais cela nous mènerait trop loin. L'essentiel, c'est que certains textes de Valéry (qu'il s'agisse de la prose de *Monsieur Teste* ou de vers) ont en quelque sorte "mis à l'épreuve" nos traducteurs et contribué par là à l'enrichissement de ce qu'on appelle chez nous "la littérature traduite". "La traduction, fait observer Pierre Chesnais, constitue un chapitre essentiel de l'histoire littéraire de la Hongrie, car ses plus grands écrivains y ont contribué. Il existe même pour la désigner un terme spécial qui n'a, semble-t-il, aucun équivalent dans les autres langues: »Műfordítás« (littéralement: traduction, ou adaptation artistique)."¹⁶

En effet, la "traduction artistique" a des traditions séculaires dans l'histoire de la littérature hongroise, traditions que le XX^e siècle et notamment le groupe de *Nyugat* n'ont jamais cessé de cultiver. A la suite de l'isolement relatif de la langue et de la littérature hongroises en Europe, la traduction fut de bonne heure reconnue comme un puissant moyen de nous rapprocher des autres littératures européennes.

"La traduction artistique, dit Lőrinc Szabó dans la préface de *Örök barátaink*, mêle de multiples plaisirs. Sans elle, l'intérêt resterait presque sourd et aveugle devant tout ce qui dans la poésie dépasserait les frontières de la langue nationale. C'est par elle que fut commencé et que se poursuit sans relâche dans la littérature mondiale l'échange des âmes et des idées, la méditation à la fois universelle et collective de l'humanité sur les choses grandes ou petites de la vie."¹⁷

¹³ Cf. *Örök barátaink* [= Nos amis de toujours], dans la revue *Magyar Csillag*, 1942/3, pp. 151—156.

¹⁴ Citée élogieusement par Zsigmond László, dans son livre *A rím varázsa* [= Les charmes de la rime], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1972, p. 60.

¹⁵ Publiée d'abord en 1946, puis remaniée en 1973.

¹⁶ Pierre Chesnais, *op. cit.*, p. 20.

¹⁷ *Örök barátaink* [= Nos amis de toujours], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1964, pp. 5—6.

Appendice

Ady, Endre (1877—1919)

A la fois poète et journaliste, il est la grande figure centrale du renouveau littéraire hongrois du XX^e siècle, l'un des principaux collaborateurs de la revue *Nyugat*. Sa poésie, dans laquelle on peut démontrer une certaine influence de Baudelaire et de certains symbolistes, est à l'origine de la révolution poétique qui se produit en Hongrie à la veille de la première guerre mondiale. Des choix de ses poèmes ont été publiés à plusieurs reprises en français : outre les trois éditions avant 1945, signalons ses *Poèmes* adaptés par Armand Robin (Seuil, 1946), l'*Anthologie de la poésie hongroise* de L. Gara (Seuil, 1962) et un choix de ses poèmes établi par Guillevic et L. Gara, avec la préface de Gy. Rónay (Éd. Corvina—Seghers, 1967).

Babits, Mihály (1883—1941)

Poète, écrivain, essayiste et traducteur, directeur de la revue *Nyugat* à partir de 1933. Il a joué un rôle privilégié dans la vie littéraire de la Hongrie entre les deux guerres. En français on peut lire de lui un roman, *Le Fils de Virgile Timár* (Timár Virgil fia), publié en 1930 et traduit par A. Sauvageot, et de nombreux poèmes dans différents recueils et anthologies, comme ceux de L. Gara (1962) et de Guillevic (*Mes poètes hongrois*, Budapest, Corvina, 1967).

Benedek, Marcell (1885—1969)

Essayiste et historien littéraire, il est l'auteur de nombreuses études consacrées, entre autres, à des écrivains français tels que, par exemple, Voltaire, Hugo, Balzac, Stendhal, Romain Rolland. La littérature française occupe, d'ailleurs, une place privilégiée dans son oeuvre comme en témoignent des livres comme *Victor Hugo* (1912), *Zola* (1921), *Le roman français au XIX^e siècle* (1928), *L'histoire de la littérature française* (1928), etc. Son oeuvre de traducteur est immense (Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola, Anatole France, Romain Rolland, Martin du Gard, etc.).

Bóka, László (1910—1964)

Poète à ses débuts, devenu par la suite historien et critique littéraire. Ses études portent surtout sur la littérature hongroise du XX^e siècle.

Eckhardt, Sándor (1890—1969)

Historien littéraire, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Budapest de 1924 à 1958. Études entre autres sur les rapports franco—hongrois. Publications en français: *Le génie français* en 1942 et *De Sicambria à Sans-Souci* en 1943.

Gábor, György (1902—1973)

Historien littéraire et traducteur. En dehors de son *Anthologie* de 1958, signalons encore son anthologie des aphorismes de Chamfort (1960). Traducteur, entre autres, de Michael Gold et d'Albert Maltz.

Gellért, Oszkár (1882—1967)

Poète, journaliste, l'un des rédacteurs de la revue *Nyugat*. Auteur des mémoires *Egy író élete* [= La vie d'un écrivain] (1962).

Gyergyai, Albert (1893—)

Écrivain, critique littéraire et traducteur, professeur de littérature française à l'Université de Budapest. Il fait ses débuts dans la revue *Nyugat*. On lui doit de nombreuses études pénétrantes aussi bien sur les écrivains français classiques que sur ceux du XIX^e et du XX^e siècle (Montaigne, Racine, La Fontaine, Voltaire, Balzac, Flaubert, Proust, Gide, Valéry, etc.) et des traductions d'une rare valeur (Proust, Flaubert, Valéry, Gide, Camus, etc.). Auteur d'une étude approfondie sur *Le roman français d'aujourd'hui* (1937).

Halász, Gábor (1901—1945)

Historien et critique littéraire. Dans ses ouvrages il s'occupait des problèmes du réalisme et de la littérature contemporaine. Auteur de plusieurs études et essais sur la poésie lyrique: *A líra halála* [= La mort du lyrisme], 1929), le roman contemporain (*Az újabb regényről*, 1929), sur Proust (1937), etc. Signalons encore son étude pénétrante pour une anthologie de la littérature anglaise (*Az angol irodalom kincsháza*, 1941).

Hankiss, János (1893—1959)

Historien littéraire, professeur de littérature française à l'Université de Debrecen, fondateur de la revue d'histoire littéraire internationale, *Helicon*. Son principal domaine de recherche était la littérature comparée.

Ignotus, Pál (1901—1978)

Écrivain et journaliste, appartenant, entre les deux guerres, à l'opposition libérale du régime. Entre 1936 et 1939, il est l'un des rédacteurs, avec Attila József, de la revue *Szép Szó*. Il vivait depuis 1956 en Angleterre. Traducteur de Maugham et de Maupassant.

Illyés, Gyula (1902—)

L'un des rédacteurs de *Nyugat* et, après la mort de Babits, rédacteur en chef de la revue *Magyar Csillag* qui succède à *Nyugat*. Traducteur de nombreux écrivains français — poètes, romanciers, auteurs de théâtre — tels que Villon, Molière, Hugo, Giono, Éluard, Aragon, il est en outre l'auteur de nombreux articles relatifs à la France, sa littérature, son histoire, etc. L'un des meilleurs poètes hongrois vivants. Sur sa poésie, v. l'étude de Ladislav Gara (A. Frénaud—L. Gara: *Gyula Illyés*, Seghers, 1966). Ses poèmes, en traduction, figures encore dans différentes anthologies et dans le numéro d'août 1975 de la NRF. Certaines de ses œuvres en prose sont également traduites en français (*Ceux de la Puszta*, 1943; *Vie de Petőfi*, 1962; *Sur la barque de Charon*, 1974).

József, Attila (1905—1937)

Poète d'origine prolétarienne. Fondateur et rédacteur de la revue littéraire *Szép Szó*. Il est considéré par notre histoire littéraire comme le plus grand représentant de la poésie socialiste entre les deux guerres. En français, on peut lire: *Hommage des poètes français à Attila József*, 1955; J. Rousselot: *Attila József, sa vie, son œuvre*, 1958; *Poèmes*, préf. de Guillevic, Budapest, 1961; l'*Anthologie* de Gara, 1962; *Mes poètes hongrois* de Guillevic, 1967.

Kosztolányi, Dezső (1885—1936)

Poète, romancier, essayiste, collaborateur de nombreux journaux, Kosztolányi est l'une des principales figures de la première génération de *Nyugat*. On lui doit aussi une importante anthologie de traductions poétiques, parue en 1913, sous le titre de *Modern költők* [= Poètes modernes]. Son œuvre de traducteur est considérable (Goethe, Byron, Wilde, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Valéry, etc.). En français on peut lire de lui des romans: *Néron, le poète sanglant* (1944) et *Absolve Domine (Anna Édes)* (1937, 1944); *Le Double, Les récits funambulesques de Kornél Esti* (1967) et un certain nombre de poèmes, notamment dans l'*Anthologie de la poésie hongroise*, publiée au Seuil, en 1962, et dans *Mes poètes hongrois* de Guillevic (Budapest, Corvina, 1967).

Márai, Sándor (1900—)

Romancier, publiciste, collaborateur de *Újság* et de *Pesti Hírlap*. Il vit depuis 1948 à l'étranger. On peut lire en français quelques-uns de ses romans *Les Révoltés*, Paris, 1931; *Les Braises*, Paris, 1958).

Móricz, Zsigmond (1879—1942)

Romancier et conteur doué d'un rare talent épique et d'une extraordinaire fécondité, il appartient à la même génération que le poète Ady qui a vu en lui un compagnon de lutte pour la rénovation des lettres hongroises. Directeur de *Nyugat* de 1928 à 1933. On a traduit quelques-uns de ses romans en français (entre autres *Fange et or* en 1946, *Un homme heureux* en 1964), mais ses oeuvres (ou leurs traductions) n'ont pas éveillè l'attention des critiques français.

Nagy, Endre (1877—1938)

Journaliste et fondateur à Budapest d'un "cabaret littéraire" dont l'histoire, à la veille de la première guerre mondiale, s'est trouvée intimement mêlée à celle du grand renouveau intellectuel et littéraire de la Hongrie de ce temps.

Németh, László (1901—1975)

L'une des figures marquantes de la littérature hongroise du XX^e siècle, romancier, auteur dramatique, essayiste et traducteur. Il fait ses débuts dans *Nyugat*, pour fonder, après sa rupture avec Babits, futur rédacteur en chef de cette revue, sa propre revue *Tanu* [= Témoin], dont il est l'unique rédacteur et où il ne publie que ses propres écrits. Il pratique presque tous les genres et ses oeuvres provoquent parfois de violentes polémiques. On lui doit de nombreuses traductions, notamment de russe (Pouchkine, Tolstoï, Gorki, etc.). Outre ses deux essais sur Valéry, signalons aussi celui qu'il a consacré à Proust, publié dans les trois premiers numéros de *Tanú*. En français on peut lire de lui deux romans: *Eszter Égető* (1963) et *Horreur*, publié par Gallimard en 1964, préfacée par Gyula Illyés. Ce dernier roman a même éveillè l'intérêt de Gabriel Marcel.

Rónay, György (1913—1978)

Écrivain, poète et essayiste, traducteur connu de la poésie française, il appartient à la troisième génération de *Nyugat*. Depuis 1950, rédacteur en chef de la revue catholique *Vigilia*. Auteur de plusieurs anthologies de poésie française, dont *Modern francia líra* [= Poésie Française moderne] (1936), *Új francia költők* [= Nouveaux poètes français] (1947), *Francia költők antológiája* [= Anthologie des poètes français] (1962).

Somlyó, György (1920—)

Poète, essayiste et traducteur (Shakespeare, Racine, Keats, Lamartine, Éluard, Aragon, Valéry, Neruda, Guillevic, etc.). Auteur d'une anthologie consacrée aux poètes français contemporains (1972). En français, on peut lire

un choix de ses *Contrefables*, paru en 1974, chez Gallimard, adaptation de Guillevic, et dans le numéro d'août 1975 de la NRF. Cf. encore l'*Anthologie* de L. Gara (1962) et *Mes poètes hongrois* de Guillevic (1967).

Sóter, István (1913—)

Écrivain et universitaire, directeur de l'Institut des Sciences Littéraires de Budapest. On peut lire de lui en français *Aspects et parallélismes de la littérature hongroise* (Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966).

Szabó, Cs., László (1905—)

Écrivain, critique et surtout essayiste. Collaborateur de *Nyugat* et de *Magyar Csillag*. Vit depuis 1948 en Angleterre. On lui doit la préface de l'*Anthologie de la poésie hongroise* de L. Gara (Seuil, 1962).

Szabó, Lőrinc (1900—1957)

Poète et traducteur, collaborateur de *Nyugat*, auteur d'une anthologie de traductions, *Örök barátaink* [= Nos amis de toujours]. Pour les traductions françaises de ses poèmes, v. l'*Anthologie* de L. Gara (1962) et *Mes poètes hongrois* de Guillevic (1967).

Szerb, Antal (1901—1945)

Historien littéraire original et brillant essayiste, Szerb est aussi romancier et conteur. Sa célébrité, il la doit surtout à son *Histoire de la littérature hongroise* (1934) et son *Histoire de la littérature mondiale* (1941).

Vas, István (1910—)

Poète et essayiste, traducteur de Villon, d'Apollinaire, etc. Il figure dans l'*Anthologie de la poésie hongroise* de L. Gara (1962), dans *Mes poètes hongrois* de Guillevic (1967), ainsi que, tout récemment, dans le numéro d'août 1975 de la NRF.

Zolnai, Béla (1890—1969)

Universitaire, professeur de littérature française à l'Université de Szeged, historien littéraire et essayiste, collaborateur de la *Revue des Études Hongroises*, éditée à Paris. Traducteur de B. Constant, de Maeterlinck et de R. Rolland.

Bibliographie

Quant à l'accueil critique de Valéry en France, nous ne croyons pas nécessaire de dresser ici une liste des ouvrages, études et articles que nous avons consultés, d'autant moins qu'un certain nombre de références ont été fournies sous forme de notes. — Pour faciliter, dans la mesure du possible, l'orientation bibliographique du lecteur étranger, nous donnerons, chaque fois qu'il nous semblera utile, la traduction des titres hongrois entre crochets [=].

I. Nous avons lu les *Oeuvres de Paul Valéry* dans les éditions suivantes: *Oeuvres*, I—II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1960.

Cahiers, I—XXIX, Paris, C.N.R.S., 1957.

Préface dans Ladislas Mécs: *Poèmes*, Paris, Horizons de France, 1944.

Louis Kaldor: *Cinquante ans de typographie*, précédé d'*Une lettre de Paul Valéry*, Paris, Éd. Kaldor, 1935.

II. Généralités

CHESNAIS, Pierre: *Les étapes de la traduction en Hongrie*, dans *Études Finno-Ougriennes*, 1966, t. III, pp. 20—51.

ÉTIEMBLE: *Comparaison n'est pas raison*, Paris, Gallimard, 1963.

GELLÉRT, Oszkár: *Egy író élete* [= Une vie d'écrivain], I—II, Budapest, Gondolat, 1962.

GYERGYAI, Albert: *A Nyugat árnyékában* [= A l'ombre de Nyugat], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1968.

HARSÁNYI, Zoltán: *A "franciás" Nyugat* [= Le Nyugat "francisant"] Debrecen, 1942.

KARATSON, André: *Le symbolisme en Hongrie*, Paris, P.U.F., 1969.

LÁSZLÓ, Zsigmond: *A rím varázsa* [= Les charmes de la rime], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1972.

A Magyar Irodalom Története [= Histoire de la Littérature Hongroise], I—VI, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1964—1966.

- Magyar Irodalmi Lexikon* [= Dictionnaire de la Littérature Hongroise], I—III, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1963—1965.
- RÁBA, György: *A szép hűtlenek* [= Les belles infidèles], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1969.
- RÓNAY, György: *Fordítók és fordítások* [= Traducteurs et traductions]. Budapest, Magvető, 1973.
- SÓTÉR, István: *Aspects et parallélismes de la littérature hongroise*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966.
- SÓTÉR, István: *Magyar—francia kapcsolatok* [= Rapports franco—hongrois] Budapest, 1946.
- SZABOLCSI, Miklós: *József Attila és a francia irodalom* [= Attila József et la littérature française], dans *Eszmei és irodalmi találkozások* [= Rencontres littéraires et idéologiques], pp. 421—432, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1970.
- SZABÓ, Ede: *A műfordítás* [= La traduction artistique], Budapest, Gondolat, 1968.
- VAN TIEGHEM, Paul: *La littérature comparée*, Paris, Armand Colin, 1931.
- WELLEK—WARREN: *La théorie littéraire*, Paris, Seuil, 1971.

III. Traductions hongroises des oeuvres de Valéry

- L'abeille* sous le titre de *A méh*. Trad. Lőrinc Szabó, paru dans son anthologie *Örök barátaink* [= Nos amis de toujours], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1964.
- Air de Sémiramis* sous le titre de *Semiramis éneke*. Trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t. I, Budapest, Magvető, 1973.
- L'Amateur de poèmes* sous le titre de *Verskedvelő*. Trad. Gyula Illyés, paru dans son anthologie *Nyitott ajtó* [= Porte ouverte], Budapest, Európa, 1963.
- L'Ame et la Danse* sous le titre de *A lélek és a tánc*. Trad. György Somlyó, Budapest, Egyetemi Nyomda, 1946.
- A lélek és a tánc* (traduction revue). Trad. György Somlyó, paru dans *Két párbeszéd* [= Deux dialogues], Budapest, Gondolat, 1973.
- Au bois dormant* sous le titre de *Csipkerózsa*. Trad. György Rónay, paru dans le recueil *Francia költők antológiája* [= Anthologie des poètes français] (sous la direction de Pál Lakits et György Rónay), Budapest, Európa, 1962.
- Aurore* sous le titre de *Hajnal*. Trad. Endre Nagy, paru dans *Nyugat*, 1933/24.
- Hajnal*: trad. György Rónay, paru dans son anthologie *Századunk útjain* [= Sur les chemins de notre siècle], Budapest, Európa, 1973.

- Hajnal*: trad. Lőrinc Szabó, paru dans son anthologie *Örök barátaink* [= Nos amis de toujours], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1964.
- Avant-propos à la Connaissance de la Déesse* (fragments) sous le titre de *Előszó Lucien Fabre "La Connaissance de la Déesse" c. verskötetéhez*. Trad. Erzszi Palotai, paru dans le recueil *A szimbolizmus* [= Le symbolisme] (sous la direction d'Aladár Komlós), Budapest, Gondolat, 1965, pp. 238—240.
- Bois amical* sous le titre de *A baráti erdő*. Trad. György Rónay, paru dans son anthologie *Századunk útjain* [= Sur les chemins de notre siècle], Budapest, Európa, 1973.
- Cantique des colonnes* sous le titre de *Oszlopok éneke*. Trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t.I, Budapest, Magvető, 1973.
- César* sous le titre de *Caesar*. Trad. István Vas, paru dans son anthologie *Hét tenger éneke* [= Chants de sept mers], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1972.
- Cézár*: trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t.I, Budapest, Magvető, 1973.
- Le Cimetière Marin* sous le titre de *Tengerparti temető*. Trad. Dezső Kosztolányi, paru dans *Nyugat*, 1933/10—11.
- A tengerparti temető*: trad. György Somlyó, paru dans la revue *Nagyvilág*, 1976/2.
- Degas, Danse, Dessin* (fragments) sous le titre de *Degas művészetéről*. Trad. Endre Vajda, in *Képek és nézők* [= Tableaux et spectateurs], (sous la dir. d'Antal Kampis et Lajos Németh), Budapest, Gondolat, 1973, pp. 190—197.
- Discours de réception à l'Académie Française* (fragments) sous le titre de *Akadémiai székfoglaló beszéd*. Trad. György Rónay, paru dans le recueil *A klasszicizmus* [= Le classicisme], Budapest, Gondolat, 1967, pp. 276—278.
- Dormeuse* sous le titre de *Alvó nő*. Trad. György Rónay, paru dans le recueil *Francia költők antológiája* [= Anthologie des poètes français], Budapest, Európa, 1962.
- Eupalinos on l'architecte* sous le titre de *Eupalinosz vagy az építész*. Trad. György Somlyó, paru dans *Két párbeszéd* [Deux dialogues], Budapest, Gondolat, 1973.
- La Fausse morte* sous le titre de *Nem igazi halott*. Trad. György Somlyó, paru dans anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t. I, Budapest, Magvető, 1973.
- Intérieur* sous le titre de *Intérieur*. Trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t.I, Budapest, Magvető, 1973.
- La Jeune Parque* (fragments) sous le titre de *Az ifjú Párka*. Trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t.I, Budapest, Magvető, 1973.

- Lettre d'un ami* sous le titre de *Baráti levél*. Trad. János Hankiss, paru dans la revue *Széphalom*, 1934.
- Naissance de Vénus* sous le titre de *Vénus születése*. Trad. Béla Heszke, paru dans la revue *Forrás*, 1943/1.
- Narcisse parle* sous le titre de *Nárcisz beszél*. Trad. György Rónay, paru dans le recueil *Francia költők antológiája* [= Anthologie des poètes français], Budapest, Európa, 1962.
- Neige* sous le titre de *Hó*. Trad. György Rónay, paru dans le recueil *Francia költők antológiája* [= Anthologie des poètes français], Budapest, Európa, 1962.
- Orient et Occident* sous le titre de *Paul Valéry előszava Cheng Tcheng Egy kínai anya című regényéhez*. Trad. László Pap, Budapest, Bibliotheca, s. d.
- Orphée* sous le titre de *Orpheusz*. Trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t.I, Budapest, Magvető, 1973.
- Palme* sous le titre de *Pálma*. Trad. György Rónay, paru dans le recueil *Francia költők antológiája* [= Anthologie des poètes français], Budapest, Európa, 1962.
- Pálma*: trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t.I, Budapest, Magvető, 1973.
- Préface pour les poèmes de László Mécs* sous le titre de *Mécs László, a költő*, trad. Emilia Molnos, paru dans la revue *Forrás*, 1944/4.
- Előszó Mécs László verseihez*: trad. Béla Kardos Talbor, Toronto, Weller, 1968.
- Propos de Paul Valéry* dans *Entretiens avec P. V.* de Frédéric Lefèvre (fragments) sous le titre de *Klasszikus és romantikus*. Trad. György Rónay, paru dans le recueil *A klasszicizmus* [= Le classicisme], Budapest, Gondolat, 1967, pp. 274—276.
- Psaume Y* sous le titre de *Psalmus Y*. Trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t.I, Budapest, Magvető, 1973.
- Psaume S* sous le titre de *Psalmus S*. Trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t.I, Budapest, Magvető, 1973.
- La Situation de Baudelaire* (fragments) sous le titre de *Baudelaire helyzete*. Trad. György Rónay, paru dans le recueil *A klasszicizmus* [= Le classicisme], Budapest, Gondolat, 1967, pp. 281—283.
- Une Soirée avec Monsieur Teste* sous le titre de *Egy estém Teste úrral*. Trad. Albert Gyergyai, paru dans *Nyugat*, 1930/5.
- Sylphe* sous le titre de *A szilfid*. Trad. Lőrinc Szabó, paru dans le quotidien *Az Est*, le 7 juin 1936.
- A tündér*: trad. Lőrinc Szabó (traduction remaniée), paru dans son anthologie *Örök barátaink* [= Nos amis de toujours], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1964.

A tündér: trad. József Szegzárdy-Csengery, dans *Világirodalmi Antológia* [= Anthologie de Littérature mondiale], t. VI, Budapest, Tankönyvkiadó, 1962.

Tündér: trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t. I, Budapest, Magvető, 1973.

Tel Quel (fragments). Un choix de pensées d'après *Tel Quel* est traduit par György Gábor dans son anthologie *Gondolatok Könyve* [= Le Livre des pensées], Budapest, Magvető, 1957.

Aforizmak: trad. György Somlyó, paru dans le recueil *A világirodalom ars poéticái* [= Arts poétiques dans la littérature mondiale], Budapest, Gondolat, 1965.

Les vaines danseuses sous le titre de *A hiú táncosnők*. Trad. György Somlyó, paru dans son anthologie *Szélrózsa* [= A tous vents], t.I, Budapest, Magvető, 1973.

Variété sous le titre de *Változatok*. Trad. Géza Strém, Budapest, Révai, 1930.
— C'est un choix qui contient les textes suivants: *La crise de l'esprit* — *A szellem válsága*; *Au sujet d'Adonis* — *La Fontaine Adonisáról*; *Avant-propos à la Connaissance de la Déesse* — *Előszó*; *Au sujet d'Euréka* — *Eurékáról*; *Variations sur une pensée* — *Változatok egy gondolat körül*; *Hommage à Marcel Proust* — *Hódolat*; *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* — *Bevezetés Leonardo da Vinci módszerébe*; *Notes et digression* — *Jegyzet és elkalandozás*.

Le vin perdu sous le titre de *Az elveszett bor*. Trad. Kálmán Dudás, paru dans la revue *Forrás*, 1944/3.

Az elveszett bor: trad. Lőrinc Szabó, paru dans son anthologie *Örök barátaink* [= Nos amis de toujours], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1964.

D'après l'éditeur du volume qui contient la première traduction de *l'Ame et la Danse*, due à György Somlyó, on aurait également traduit de Valéry *Grandeur et décadence de l'Europe* (sous le titre de *Európa nagysága és hanyatlása*) et son *Discours d'Oxford* (Versei és oxfordi előadása a költészetéről). Jusqu'à présent nous n'avons pas réussi à retrouver ces deux traductions. Et pourtant la seconde fait l'objet d'un compte rendu critique de L. Bóka, lequel malheureusement ne contient aucune indication précise.

IV. Valéry devant la critique hongroise

BÓKA, László: *Paul Valéry versei és oxfordi előadása a költészetéről* [= Les poèmes de P.V. et son discours d'Oxford sur la poésie], *Új Magyarország*, 1946/16.

- BÓKA, László: *A lélek és a tánc* [= L'Âme et la Danse], *Új Magyarország*, 1946/47.
- DOBLHOFF, Lily: *Beszélgetés Paul Valéryvel* [= Entretien avec Paul Valéry], *Pesti Napló*, le 7 juin 1936.
- DOBOSSY, László: *Valéry*, in *A francia irodalom története* [= Histoire de la littérature française], t. II, pp. 276—277, Budapest, Gondolat, 1963.
- DOBOSSY, László: *Bölcs költő és boldog ember* [= Poète savant et homme heureux], *Nagyvilág*, 1971/11.
- FERENCZI, László: *Paul Valéry*, in *A francia irodalom a huszadik században* [= La littérature française au XX^e siècle], t. I, pp. 211—233, Budapest, Gondolat, 1974.
- GALAMBOS G., Ferenc: *Az új Valéry-irodalom* [= Critiques récentes sur Valéry], *Napkelet*, 1938, t. II.
- GÁBOR, György: *Paul Valéry*, paru dans son anthologie *Gondolatok könyve* [= La livre des pensées], pp. 683—688, Budapest, Magvető, 1957.
- GÁL, István: *Magyar vonatkozású Valéry-dokumentumok* [= Documents de Valéry relatifs à la Hongrie], *Nagyvilág*, 1976/4.
- GERLÓTEY, JENŐ: *A költő Valéry távlatai* [= Les perspectives de Valéry poète], Debrecen, Helicon, 1942.
- GYERGYAI, Albert: *Paul Valéry, Nyugat*, 1925/23
- GYERGYAI, Albert: *Paul Valéry* (a *Változatok* magyar fordítása elé) [= Introduction pour la traduction hongroise de Variété], *Nyugat*, 1930/21.
- GYERGYAI, Albert: *Paul Valéry* (Introduction pour les traductions de Géza Strém), Budapest, Révai, 1930.
- GYERGYAI, Albert: *Elszól az Egy estém Teste úrral magyar fordításához*, [= Introduction à Une soirée avec Monsieur Teste], *Nyugat*, 1930/5.
- GYERGYAI, Albert: *Jegyzet Kosztolányi Cimetière marin fordításához* [= Notes sur la traduction du Cimetière marin de Kosztolányi], *Nyugat*, 1933/10—11.
- Repris dans son recueil d'études *Késői tallózás* [= Glanure tardive], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1975.
- GYERGYAI Albert: *Valéry a költészetéről* [= Valéry sur la poésie], *Nyugat*, 1935/2.
- GYERGYAI, Albert: *Valéry az erényről* [= V. sur la vertu], *Nyugat*, 1935/4.
- GYERGYAI, Albert: *Paul Valéry*, paru dans son recueil d'études *Kortársak* [= Contemporains], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1965, pp. 94—116.
- HANKISS, János: *Paul Valéry és Edmond Teste* [= Paul Valéry et Edmond Teste], paru dans la revue *Széphalom*, 1934.
- IGNOTUS, Pál: *Paul Valéry*, dans la revue *Szép Szó*, juin 1936.
- KERÉKJÁRTÓ, Béla: *Paul Valéry budapesti látogatása* [= Séjour de Paul Valéry à Budapest], dans la revue *Budapest*, novembre 1945.

- KISS, Ernő László: *Van-e szükség történelemre? Paul Valéry és a történelem* [= A quoi bon l'histoire? Paul Valéry et l'histoire], dans la revue *Debreceni Szemle*, le 9 septembre 1933.
- MARSOVSZKY, Miklós: *Paul Valéry, Nyugat*, 1927/20.
- MÁRAI, Sándor: *Műsoron kívül* [= Hors programme], dans le quotidien *Újság*, le 10 juin 1936.
- NAGY, Endre: *Paul Valéry*, dans le quotidien *Újság*, le 10 juin 1936.
- NÉMETH, László: *Valéry: Variété*, paru dans *Kiadatlan tanulmányok* [= Études inédites], t. I, pp. 177—180, Budapest, Magvető, 1968.
- NÉMETH, László: *Valéry: Poésies*, dans le recueil d'études *Készülődés* [= Préparatifs], pp. 203—205, Budapest, 1941.
- N. I.: *Valéry Angliában* [= Valéry en Angleterre], *Nyugat*, 1935/2
- RÓNAY, György: *Paul Valéry poétikája* [= La poétique de Paul Valéry], dans la revue *Napkelet*, 1938, t. I.
- RÓNAY, György: *Valéry körül* [= Autour de Valéry], dans la revue *Magyarok*, 1948/5.
- RÓNAY, György: *Szépen gondolkodni — Száz éve született Paul Valéry* [= Penser juste — Il y a cent ans naissait Valéry], dans l'hebdomadaire *Élet és Irodalom*, le 30 octobre 1972.
- SOMLYÓ, György: “Bevezetés(féle) Paul Valéry módszerébe” [= “(En guise d’)Introduction à la méthode de Paul Valéry], postface de *Két párbeszéd* [= Deux dialogues], Budapest, Gondolat, 1973.
- SZABÓ, Lőrinc: *Paul Valéry két szonettje* [= Deux sonnets de Paul Valéry], dans le quotidien *Az Eset*, le 7 juin 1936.
- SZÁVAI, Nándor: *Paul Valéry*, dans son recueil d'études *Emberek és tájak* [= Hommes et paysages], Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1972, pp. 166—170.
- THEIN, Alfréd: *Egy költő beszédei* [= Discours d'un poète], *Nyugat*, 1936/5.

Outre ces écrits consacrés exclusivement à Valéry, on peut lire sur lui chez les auteurs suivants :

- ADORJÁN, Andor: *Párisi levél* [= Lettre de Paris], *Nyugat*, 1926/2.
- BABITS, Mihály: *Az európai irodalom története* [= Histoire de la littérature européenne], pp. 672—673, Budapest, Édition de Nyugat, 1936.
- BENEDEK, Marcell: *Irodalmi Lexikon* [= Dictionnaire Littéraire], Budapest, Éd. d' Andor Győző, 1927.
- BENEDEK, Marcell: *A francia irodalom* [= La littérature française], pp. 350—352, Budapest, Athenaeum, 1929.
- BÓKA, László: *Szemere György* [György Szemere], dans son recueil d'études *Válogatott tanulmányok* [= Études choisies], pp. 1059—1060, Budapest, Magvető, 1966.

- BÓKA, László: *Polgárság és irodalom* [= Bourgeoisie et littérature], dans son recueil *Válogatott tanulmányok* [= Études choisies], pp. 696—707, Budapest, Magvető, 1966.
- Világirodalmi Lexikon* [= Dictionnaire de littérature mondiale] — sous la direction de Lajos DÉZSI, t. III, p. 1692, Budapest, Éd. Studium, 1931—1933.
- ECKHARDT, Sándor: *A francia szellem* [= Le génie français], Budapest, Éd. Magyar Szemle Társaság, 1938.
Publié en français sous le titre de *Le Génie français*, Paris, Librairie de Médecis, Collection “Civilisation”, 1942.
- GYERGYAI, Albert: *Szobrok árnyékában* [= A l’ombre des statues], *Nyugat*, 1930/6.
- GYERGYAI, Albert: *A francia hadjárat* [= Campagne pour les Français], *Nyugat*, 1925/10.
- GYERGYAI, Albert: *Előszó a Mai Francia Dekameronhoz* [= Préface pour le Décaméron Français Moderne], *Nyugat*, 1934/24.
- GYERGYAI, Albert: *Marcel Proust*, *Nyugat*, 1936/11.
- GYERGYAI, Albert: *Roger Martin du Gard*, *Nyugat*, 1937/12.
- HALÁSZ, Gábor: *Új irányok a világirodalomban* [= Nouvelles tendances dans la littérature mondiale], *Nyugat*, 1932/23.
- HALÁSZ, Gábor: *Babits, az olvasó* [= Babits comme lecteur], *Magyar Csillag*, 1942/14.
- HALÁSZ, Gábor: *Ortega y Gasset*, *Magyar Csillag*, 1944/3.
- HAMVAS, Béla: *Eliot, Válasz*, 1935/1.
- IGNOTUS, Pál: *Szisszenetek* [= Propos aigres-doux — traduction très approximative], *Magyar Hírlap*, le 14 juin 1936.
- ILLYÉS, Gyula: *Hírünk a világban* [= Notre renommée dans le monde], *Magyar Csillag*, 1944/6.
- KOSZTOLÁNYI, Dezső: *A magyar nyelv helye a földgolyón* [= La place de la langue hongroise sur la Terre], *Nyugat*, 1930/14.
- NEDLER, Mátyás: *Európai szellemek budapesti megbeszélése a humanizmusról* [= Des esprits européens s’entretiennent à Budapest sur l’humanisme], *Napkelet*, 1936/7.
- NÉMETH, Andor: *Az “újraköltött” vers* [= Le poème „recréé”], *Nyugat*, 1935/1.
- NÉMETH, Andor: *Gide levele* [= Lettre de Gide], *Nyugat*, 1935/8.
- NÉMETH, László: *Három Goethe tanulmány* [= Trois essais sur Goethe], *Tanú*, 1932/1
- NÉMETH, László: *Proust jövője* [= L’avenir de Proust], *Tanú*, 1932/1.
- NÉMETH, László: *Kritikai napló* [= Journal critique], *Tanú*, 1932/1.

- NÉMETH, László: *A huszadik század vezérjelenségei* [= Phénomènes dominants du XX^e siècle], *Tanú*, 1932/1.
- NÉMETH, László: *Európa földrengéstérképéhez* [= A propos de la carte des tremblements de terre en Europe], *Tanú*, 1932/1.
- POGÁNY M., Béla: *Rabevel, Nyugat*, 1924/10.
- RÓNAY, György: *Kosztolányi és a világirodalom* [= Kosztolányi et la littérature mondiale], *Nagyvilág*, 1966/9.
- SOMLYÓ, György: *A költészet évadai* [= Les saisons de la poésie], Budapest, Magvető, 1963.
- SOMLYÓ, György: *Két szó között, Megjegyzések a fordítás poétikájához* [= Entre deux mots, Remarques sur la poétique de la traduction], dans son recueil d'études *Két szó között*, Budapest, Magvető, 1975, pp. 17—61, v. plus particulièrement pp. 32—37.
- SOMLYÓ, György: *Két perújrafelvételi kísérlet elé* [= Deux tentatives de reprise d'instance], *Nagyvilág*, 1976/2.
- SZABÓ CS., László: *Guillaume Apollinaire, Nyugat*, 1940/7.
- SZABÓ CS., László: *Mérleg* [= Balance], *Nyugat*, 1941/7.
- SZABÓ CS., László: *Orpheus nyomában* [= Sur les traces d'Orphée], *Magyar Csillag*, 1944/2.
- SZABÓ CS., László: *Műfaj és nemzedék* [= Genres littéraires et générations], *Nyugat*, 1936/7.
- SZEMLÉR, Ferenc: *A költő és a világegyetem* [= Le poète et le cosmos], *Nyugat*, 1936/9.
- SZERB, Antal: *A világirodalom története* [= Histoire de la littérature mondiale], t. II, pp. 496—498, Budapest, Bibliotheca, 1957.
- VAS, István: *Mogorva jegyzetek* [= Notes moroses], *Kortárs*, 1968/7.
- VAS, István: *A tiszta költészet* [= La poésie pure], dans le quotidien *Népszabadság*, le 24 décembre 1972.
- ZOLNAI, Béla: *Humanisme ou nationalisme?* in *La Nouvelle Revue de Hongrie*, 1936/11.
- ZOLNAI, Béla: *Népszövetségi "entretien" Budapesten* [= "Entretien" sous l'égide de la Société des Nations à Budapest], *Budapesti Szemle*, septembre 1936.

V. Relevé des articles relatifs au séjour de Valéry en Hongrie

le 3 juin 1936 — *Pesti Napló*

le 4 juin 1936 — *Pesti Napló*

le 5 juin 1936 — *Magyar Hírlap*

le 6 juin — 1936 — *Budapesti Hírlap, Magyar Hírlap, Nemzeti Újság, Pesti Napló, Újság*

- le 7 juin 1936 — *Budapesti Hírlap, Magyar Hírlap, Nemzeti Újság, Pesti Napló, Új Lap, Új Nemzedék, Újság*
- le 8 juin 1936 — *Esti Kurir*
- le 9 juin 1936 — *Budapesti Hírlap, Az Est, Esti Kurir, Friss Újság, Magyar Hírlap, Magyarság, Nemzeti Újság, Népszava, Pesti Napló, Új Nemzedék, Újság*
- le 10 juin 1936 — *Az Est, Esti Kurir, Magyar Hírlap, Magyarság, Pesti Napló*
- le 11 juin 1936 — *Budapesti Hírlap, Az Est, Magyar Hírlap, Magyarság, Nemzeti Újság, Új Lap*
- le 13 juin 1936 — *Budapesti Hírlap, Az Est, Magyar Hírlap, Magyarság, Új Nemzedék*
- le 14 juin 1936 — *Pesti Napló*
- le 16 juin 1936 — *Budapesti Hírlap*
- juillet 1936 — *Nyugat (Olvasói levél [= Lettre d'un lecteur]), Nouvelle Revue de Hongrie (Une conférence de M. Paul Valéry à Budapest, L'Entretien de Budapest)*

Index des noms

- Adorján, Andor: 9, 89
Ady, Endre: 6, 32, 34, 71, 78, 81
Alain (Emile Chartier): 76
Alibert, François-Paul: 29
Apollinaire, Guillaume: 18, 36, 68,
82, 91
Apor, Gábor: 53
Aragon, Louis: 18, 80, 81
Babits, Mihály: 6, 21, 25, 31, 39, 46,
65, 66, 67, 73, 78, 80, 81, 89, 90
Balogh, József: 40, 43
Balzac, Honoré de: 6, 78, 79
Bartók, Béla: 40, 50, 51
Bataille, Henry: 6
Baudelaire, Charles: 4, 6, 23, 29, 31,
46, 76, 78, 80, 86
Benda, Julien: 21
Benedek, Marcell: 28, 29, 78, 89
Béranger, Pierre-Jean de: 61
Berdiaev, Nicolas: 21
Blake, William: 65
Blum, Léon: 43
Bóka, László: 34, 64, 79, 87, 88, 89,
90
Bolyai, János: 52, 59
Bonnet, Georges: 50
Bosquet, Alain: 36
Bossuet, Jacques-Bénigne: 11
Bremond, abbé Henri: 12, 29
Byron, Georges Gordon Noël: 80
Camus, Albert: 79
Capek, Karel: 40
Chamfort, Nicolas-Sébastien
Roch, dit: 79
Chesnais, Pierre: 74, 77, 83
Claudel, Paul: 62
Cocteau, Jean: 9, 68
Cohen, Gustave: 76
Constant, Benjamin: 82
Croce, Benedetto: 69
D'Annunzio, Gabriel: 60
Dante, Alighieri: 25
Décaudin, Michel: 11
Degas, Edgar: 71, 85
Descartes, René: 11, 22
Dézsi, Lajos: 29, 90
Doblhoff, Lily: 42, 43, 45, 88
Dobossy, László: 88
Dudás, Kálmán: 87
Duhamel, Georges: 15, 40, 46, 51,
52, 53, 56
Eckhardt, Sándor: 7, 32, 40, 79, 90
Eliot, Thomas Stearns: 90
Éluard, Paul: 18, 80, 81
Etiemble, René: 73, 83
Fabre, Lucien: 7, 29
Fargue, Léon-Paul: 29
Ferenczi, László: 38, 39, 88
Fisher, Irving: 21
Flaubert, Gustave: 24, 58, 78, 79
France, Anatole: 6, 78
Frénaud, André: 80

- Gábor, György: 34, 35, 79, 87, 88
 Gál, István: 40, 42, 50, 51, 53, 88
 Galambos G., Ferenc: 88
 Gara, László: 35, 78, 80, 82
 Gellért, Oszkár: 67, 79, 83
 Genette, Gérard: 35
 George, Stefan: 23
 Gerlőtey, Jenő: 32, 88
 Gide, André: 26, 73, 79, 90
 Gillet, Père: 12
 Giono, Jean: 80
 Goethe, Johann-Wolfgang: 15, 26,
 27, 80, 90
 Gold, Michael: 79
 Gorki, Maxime: 81
 Guérin, Charles: 29
 Guillevic, Eugène: 78, 80, 81, 82
 Gyergyai, Albert: 3, 4, 8, 9, 11, 12,
 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22,
 27, 31, 32, 35, 65, 73, 74, 79, 83
 86, 88, 90
 Halász, Gábor: 20, 67, 79, 90
 Hamvas, Béla: 90
 Hankiss, János: 29, 30, 79, 86, 88
 Harsányi, Zoltán: 7, 83
 Hatvany, Lajos: 51
 Hatvany, Lili: 52
 Hazard, Paul: 59
 Hayek, F. A. von: 21
 Heszke, Béla: 86
 Hérédia, José Maria de: 60
 Hóman, Bálint: 51
 Horthy, Miklós: 49, 50
 Hugo, Victor: 37, 78, 80
 Huizinga, Johan: 40
 Huxley, Aldous: 34
 Ignotus (pseud. de Hugo Veigels-
 berg): 6, 9
 Ignotus, Pál: 47, 48, 80, 88, 90
 Illyés, Gyula: 46, 59, 60, 80, 81, 84, 90
 Jaspers, Karl: 21
 József, Attila: 46, 47, 59, 67, 68, 69,
 70, 71, 72, 80
 Kaldor, Louis: 63, 64, 83
 Kállay, Miklós: 28
 Kampis, Antal: 85
 Karatson, André: 7, 66, 67, 83
 Kardos Talbor, Béla: 86
 Kardos, Pál: 31
 Kassák, Lajos: 70
 Keats, John: 81
 Keréjkjártó, Béla: 41, 42, 43, 51, 54,
 55, 56, 57, 58, 88
 Kipling, Rudyard: 31
 Kiss, Ernő László: 29, 30, 89
 Komlós, Aladár: 85
 Kosztolányi, Dezső: 6, 17, 46, 52,
 58, 66, 73, 74, 75, 76, 80, 85,
 88, 90, 91
 La Fontaine, Jean de: 11, 79
 Lakits, Pál: 84
 Lamartine, Alphonse de: 81
 László, Zsigmond: 77, 83
 Lebey, André: 30
 Leconte de Lisle, Charles-René-
 Marie: 60
 Lefèvre, Frédéric: 13, 17, 86
 Liszt, Ferenc: 52, 59
 Livingstone, Sir Richard Winn: 40
 Madariaga, Salvador de: 21, 40, 50
 Maeterlinck, Maurice: 82
 Maiorana, Maria Teresa: 17
 Malherbe, François de: 29
 Mallarmé, Stéphane: 4, 8, 12, 13, 22,
 23, 24, 28, 31, 32, 37, 39, 45, 60,
 71
 Maltz, Albert: 79
 Mann, Heinrich: 21
 Mann, Thomas: 34, 40, 41, 48, 50,
 51, 52
 Mannheim, Karl: 21
 Márai, Sándor: 30, 65, 80, 89

- Marcel, Gabriel: 81
 Marsovszky, Miklós: 9, 10, 89
 Martin du Gard, Roger: 15, 20, 78, 90
 Marx, Karl: 71
 Maugham, William Somerset: 80
 Maupassant, Guy de: 6, 58, 80
 Mauriac, François: 62
 Mécs, László: 58, 59, 60, 61, 62, 83, 86
 Molière (Jean-Baptiste Poquelin, dit): 80
 Molnos, Emilia: 86
 Molnos, Léopold: 59
 Montaigne, Michel Eyquem de: 79
 Moréas, Jean: 46, 60
 Móricz, Zsigmond: 6, 34, 53, 81
 Nadal, Octave: 11
 Nagy, Endre: 43, 44, 45, 54, 81, 84, 89
 Nagy, Lajos: 18
 Nedler, Mátyás: 90
 Németh, Andor: 90
 Németh, Lajos: 85
 Németh, László: 22, 23, 24, 25, 26, 27, 35, 65, 81, 89, 90, 91
 Neruda, Pablo: 81
 Norlund: 54
 Ohlin, Bertil: 21
 Ojetti, Hugo: 40
 Ortega y Gasset, José: 21, 90
 Osvát, Ernő: 6, 18
 Ottlik, György: 53, 64
 Palotai, Erzsi: 85
 Pap, László: 86
 Péguy, Charles: 62
 Pekár, Gyula: 53
 Petőfi, Sándor: 61
 Piaget, Jean: 40
 Poe, Edgar: 23, 76
 Pogány, Béla: 7, 91
 Pommier, Jean: 76
 Pouchkine, Alexandre: 81
 Proust, Marcel: 26, 73, 79, 87, 90
 Rába, György: 74, 75, 84
 Racine, Jean: 29, 79, 81
 Radnóti, Miklós: 46
 Régnier, Henri de: 60
 Rilke, Rainer Maria: 61
 Rimbaud, Jean-Arthur: 4, 32, 37, 45, 46, 68, 80
 Rolland, Romain: 78, 82
 Romains, Jules: 15
 Rónay, György: 36, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 81, 84, 85, 86, 89, 91
 Rousselot, Jean: 80
 Russel, Bertrand: 21
 Sartre, Jean-Paul: 24
 Sauvageot, Aurélien: 59, 62, 78
 Schmidt-Radefeldt, Jürgen: 66
 Schwab, Raymond: 59
 Shakespeare, William: 81
 Shaw, Bernard: 31
 Sigfried, André: 21
 Somlyó, György: 3, 34, 37, 38, 65, 73, 75, 76, 77, 81, 84, 85, 86, 87, 89, 91
 Sőtér, István: 3, 7, 34, 54, 65, 82, 84
 Souday, Paul: 12
 Stendhal (Henri Beyle, dit): 78
 Strachey, John: 21
 Strém, Géza: 12, 13, 87
 Szabó, Ede: 84
 Szabó Cs., László: 20, 21, 82, 91
 Szabó, Lőrinc: 65, 73, 76, 77, 82, 84, 85, 86, 87, 89
 Szabolesi, Miklós: 68, 84
 Szávai, Nándor: 33, 89
 Szegzárdy-Csengery, József: 87
 Szemere, György: 64, 89
 Szemlér, Ferenc: 91
 Szerb, Antal: 23, 24, 25, 82, 91
 Tauman, Léon: 76
 Tawney, Richard Henry: 21
 Teleki, Pál: 43, 50, 51, 64

Thein, Alfréd: 20, 89
Thibaudet, Albert: 12
Tolstói, Léon: 81
Tormay, Cecil: 53
Tóth, Árpád: 6, 76
Vacaresco, Hélène: 40
Vágó, Márta: 67
Vajda, Endre: 85
Van Tieghem, Paul: 3, 84
Vas, István: 46, 61, 62, 82, 85, 91
Vekerdi, László: 25
Verlaine, Paul: 4, 6, 29, 32, 60, 76
Villon, François: 68, 80, 82
Voinovich, Géza: 57
Voltaire (François-Marie Arouet,
dit): 78, 79
Wells, Herbert G.: 31
Wilde, Oscar: 80
Zichy, István: 51
Zola, Émile: 6, 78
Zolnai, Béla: 40, 41, 46, 47, 51, 82,
91

Table des matières

Introduction	3
I. Valéry dans la revue Nyugat	6
II. Le jugement d'un grand solitaire, László Németh	22
III. Écrits divers sur Valéry	28
IV. Le séjour de Valéry en Hongrie	40
V. Relations hongroises de Valéry	54
Un géomètre, Béla Kerékjártó	54
Un poète catholique, László Mécs	58
Un typographe d'origine hongroise, Louis Kaldor	63
VI. Problèmes d'influence	65
VII. Traductions hongroises des oeuvres de Valéry	73
Appendice	78
Bibliographie	83
Index des noms	93

78. 82693 Petőfi Nyomda, Kecskemét
Felelős kiadó: Dr. Kónya István

